

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

PSYCHÉ

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PAR M. FÉLICIEN MALLEFILLE



BIBLIOTHÈQUE

M. A. Pinche

SAN FRANCISCO

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^o, ÉDITEURS

à Bruxelles, à Leipzig & à Livourne

1869

TOUS DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

PERSONNAGES

- LE DUC UBALDO MONTEFELTRO, prince souverain.
LA DUCHESSE LEONATA BARBERINO, sa femme.
LA COMTESSE SERAFINA MONTEFELTRO, leur cousine.
LA PRINCESSE DIANORA MONTEFELTRO, leur nièce.
LE CHEVALIER FIDELIO, aventurier.
LE COMTE ZANOBI, ministre du duc.
LE COMTE ORLANDO ORLANDINI, écuyer cavalcadour de la duchesse.
LE MARQUIS BASTIANO LIBRAFATTA, capitaine des gardes.
LE COMTE VENAFTRO DEGL'UBERTI, chambellan.
LE BARON PAGOLO, maître de forges.
LA BARONNE ROSANNA, sa femme.
LE DOCTEUR COVELIUS, philosophe.
Gentilshommes, Avocats, Marchands, Ouvriers, Soldats, Huissiers, Domestiques.
-

L'action se passe dans une petite principauté d'Italie, en 1840.

PQ 2415

M 3

P 7

1867

M. N.

PRÉFACE

L'histoire de cette comédie est singulière, et, par sa singularité même, passablement instructive.

Elle fut lue pour la première fois, vers la fin d'août 1842, au Théâtre-Français, devant un comité composé de :

MM. Buloz, commissaire du roi; Ligier, Beauvallet, Geffroy, Régnier, Provost, Guyon; Mesdames Desmousseaux, Mante, Anaïs-Aubert, Plessy, sociétaires. La lecture fut, au dire d'un témoin, aussi heureuse que pouvait le désirer l'auteur le plus exigeant; messieurs et mesdames les sociétaires daignèrent la plupart rire à gorge déployée, comme de simples mortels, et semblaient plutôt des auditeurs venus là pour s'amuser que des juges assemblés pour juger. Les plus graves avaient peine à tenir leur sérieux, et cherchaient en vain, par la majesté de leur attitude, à tempérer l'hilarité qui éclatait autour d'eux. M. le Commissaire du roi lui-

même ne paraissait pas mécontent, ce qui est de sa part une grande marque de contentement.

La lecture finie, l'auteur se retira plein de joie et d'espérance pour attendre le résultat de la délibération.

Les délibérations au Théâtre-Français ont l'agrément de n'être ni longues ni compliquées. Pas de discussions, pas de votes motivés, pas de conclusions écrites et signées. On met sur la table un récipient quelconque, urne, panier, ou chapeau, je ne sais au juste, et une certaine quantité de boules blanches, rouges et noires. Les juges prennent une boule de la couleur la plus conforme à leur humeur, la mettent dans le récipient et s'en vont, chacun de son côté, les hommes fumer un cigare dans le jardin du Palais-Royal ou faire une partie de dominos au café Minerve, les femmes donner un coup d'œil à leur pot-au-feu; et tout est dit.

La pièce est reçue, renvoyée à correction, ou refusée.

Les boules noires refusent, les rouges reçoivent à correction, les blanches reçoivent.

Comptant sur le calcul des probabilités et proportionnant le résultat du scrutin au succès de la lecture, l'auteur, il le confesse naïvement, rêvait, pour sa pièce un touchant accord de boules blanches, et pour lui-même, le triomphe d'une réception à l'unanimité. Mais la jeunesse est pleine d'illusions, et les mathématiques n'ont pas toujours raison.

Un des sociétaires, ami de l'auteur, le vint trouver au bout de quelques minutes, à moitié consterné, et lui annonça qu'il était renvoyé à correction : sept boules rouges contre quatre boules blanches.

Grand fut le désappointement de l'auteur, moins grand encore que sa stupéfaction. Il s'en allait, méditant à perte de vue sur la vanité des choses humaines et le leurre des apparences, quand il rencontra sur son chemin un groupe attardé de ses juges. Qui se ressemble s'assemble. Le groupe se composait des sociétaires qui passent à tort ou à raison pour les plus influents de la société. On se salue, on s'aborde, on cause.

— Je vous avoue, Messieurs, dit l'auteur, que je suis profondément étonné du résultat de votre délibération et que j'espérais mieux. Je ne veux pas supposer de parti pris; mais quels que soient les motifs d'une décision aussi inattendue, ayez la bonté de m'en expliquer la signification exacte et la vraie portée. Si, comme je le crains, ce renvoi à correction n'est pas autre chose qu'un refus déguisé, veuillez m'en avertir franchement je me le tiendrai pour dit, et j'épargnerai à vous l'ennui d'une seconde lecture, à moi le désagrément d'un refus formel et définitif. Il est encore temps pour moi de faire une retraite honorable, et je vous serai fort reconnaissant de ne pas me laisser revenir à la charge, si je dois succomber.

— Non, Monsieur, me fut-il répondu, ce renvoi à correction n'est point un refus déguisé, mais une bonne et sérieuse réception. La pièce est adoptée ici, elle nous plaît; — et là-dessus une multitude d'éloges que la modestie m'oblige à passer sous silence; — nous désirons, nous voulons la jouer, et nous comptons sur un succès. C'est en vue même de ce succès, c'est à la fois dans votre intérêt et dans le nôtre que nous avons renvoyé l'ouvrage à correction. Il nous est plus d'une fois

arrivé de recevoir sans condition des pièces qui nous paraissaient défectueuses dans certaines parties, quoique bonnes dans l'ensemble, et nous avons eu généralement à nous repentir de notre imprudence. Les auteurs, lorsqu'ensuite nous leur demandions des changements, refusaient, ou, après avoir promis, manquaient à leurs promesses. Force nous était alors de jouer les pièces telles quelles, et nous manquions un succès faute d'une correction. Nous avons voulu nous mettre en garde contre le retour de pareilles mésaventures; et par le renvoi à correction, nous imposons aux auteurs les modifications qui nous semblent avantageuses ou nécessaires. Voilà le sens exact de notre délibération. Vous avez dû remarquer que votre quatrième acte n'avait pas produit autant d'effet que les autres. Les éléments en sont suffisants, mais, à notre sens, mal ordonnés, mal mis en œuvre. Il faut les remanier, les refondre, en tirer tout ce qu'ils contiennent. Le travail fait, revenez nous lire l'ouvrage. Vous savez d'avance qu'il est reçu.

Ces raisons parurent plausibles à l'auteur, qui s'y rendit de bon cœur. On entra plus avant dans les détails, on discuta à fond les changements demandés, et l'on se sépara d'accord sur ce qu'il y avait à faire.

Deux mois entiers l'auteur se creusa la tête de la meilleure foi du monde, et comme si cela eût dû lui servir à quelque chose, retournant en tous sens l'acte en litige, changeant, ajoutant, coupant, remettant, poursuivant l'amélioration jusqu'aux limites du possible. Enfin quand il crut avoir épuisé la série des essais, il

donna à son plan une forme définitive et se remit à la disposition du comité.

Le jour de la seconde lecture était arrivé, jour néfaste et qui s'annonça tout d'abord sous de funestes auspices. Je ne me rappelle, il est vrai, avoir vu ni aigle voler à ma gauche, ni lièvre traverser devant moi la rue Richelieu, mais les signes ne manquent pas au Destin pour révéler ses arrêts aux malheureux humains. Des présages, trop nombreux, hélas ! et trop véridiques, vinrent porter l'inquiétude dans un esprit naturellement enclin à la superstition.

C'était par une vilaine journée d'automne, un ciel sombre distillait obstinément depuis le matin une pluie fine et monotone qui se condensait en boue sur le pavé. A peu près vers l'heure indiquée, les membres du comité commencèrent à se rassembler. Les uns arrivaient de la rue, renfrognés et rechignés comme leurs parapluies humides ; les autres venaient de la scène reflétant sur leurs visages l'ennui des quinquets, apportant à la lecture la provision de bâillements faite à la répétition. Physionomie impénétrable, démarche compassée, toute leur personne respirait cette morne et froide majesté des juges qui vont condamner à mort. En voyant défiler ce cortège de masques lugubres, l'auteur fut saisi d'un pressentiment sinistre et dit à quelqu'un qui se trouvait près de lui : Voilà des boules noires qui passent.

Le spectre de sa comédie morte venait de lui apparaître, comme à Brutus son propre fantôme dans les champs de Philippes. O succès, tu n'es qu'un mot !

On entra en séance :

Le comité se composait cette fois de :

MM. Buloz, Ligier, Geffroy, Provost, Guyon.

Mesdames Desmousseaux, Mante, Anaïs-Aubert, Plessy, Noblet, Rachel.

Il avait, comme on le voit, subi des modifications assez considérables, et pour l'auteur très-fâcheuses. Par un hasard aussi malheureux qu'étrange, deux des sociétaires qui avaient, lors de la première lecture, manifesté le plus de sympathie envers l'ouvrage, manquaient à la seconde. Ils s'y trouvaient remplacés par trois autres sociétaires qui venaient juger en dernier ressort une cause dont ils n'avaient pas connu en premier. Combinaison merveilleuse de justice et de logique ! ils se trouvaient appelés à statuer sur la valeur de changements qu'ils ignoraient avoir été demandés, et décider si l'auteur avait heureusement modifié un ouvrage dont ils ne devaient pas savoir un mot. Autre prodige ! le comité comptait quatre hommes, plus un commissaire du roi, et six femmes : une majorité de cotillons !

Il y a des questions à s'adresser touchant la partie masculine du tribunal ; mais que dire de cet aréopage féminin ? O naïfs disciples de Saint-Simon ! pourquoi ces lointains voyages et ces investigations laborieuses ? Pourquoi subir de si rudes fatigues ? Pourquoi braver tant de dangers ? Pourquoi chercher entre les mers et les déserts, dans ces contrées inhospitalières où elle ne fleurissait pas, pourquoi chercher si longtemps la femme libre ? Ah ! plutôt au ciel que l'un de vous fût venu me la demander ! je la lui aurais montrée, non pas isolée, mais à l'état de collection vivante, et mieux encore, de

corps constitué, non pas libre seulement, mais souveraine, membre d'une oligarchie, ni plus ni moins, faisant acte d'autorité gouvernementale, toute-puissante et irresponsable, doux privilège! siégeant en plein conseil des Dix, décidant de la paix et de la guerre, de la vie et de la mort, votant, jugeant, condamnant.

Car je fus condamné.

Dieu me garde de former sur ces dames des jugements téméraires, de les accuser d'avoir mis à elles seules les sept boules noires qui m'envoyèrent en exil, de leur refuser leur part probable dans les remerciements dus et payés ici même aux quatre boules blanches qui protestèrent en faveur de mon innocencel Dieu me garde de les calomnier en aucune façon! Personne ne rend un plus sincère hommage à leurs brillantes qualités. Parmi elles, il m'est doux de le reconnaître, quelques-unes sont ou ont été de jolies femmes, d'autres sont ou seront des actrices de talent, toutes, j'aime à le croire, ont été, sont et seront d'excellentes ménagères. La seule chose que je me permette de leur contester, la seule de leurs prétentions que j'ose mettre en doute, c'est la capacité critique, la parfaite aptitude à trancher les plus hautes questions de l'art.

Cependant le comité est infallible comme le Pape : à ses décisions point d'appel. Je m'en allai sans mot dire, battu, mais pas content. En route, l'idée me vint d'entrer au Vaudeville. Je m'étais rappelé qu'il avait pour directeurs deux hommes d'esprit, et avec les gens d'esprit il y a de la ressource. Je leur contai ma triste aventure et les priai de lire la pièce refusée. Ils y consentirent de bonne grâce, et bientôt après m'annon-

cèrent que j'étais lu et reçu. Il avait fallu aux uns deux grands mois pour me jouer un mauvais tour ; quelques jours avaient suffi aux autres pour me rendre un bon office. Seulement, il y avait nécessité, nécessité absolue et évidente cette fois de faire subir de grands changements à l'ouvrage pour le mettre en harmonie avec les habitudes et les exigences du théâtre. L'hospitalité ne paraît jamais trop chère aux vagabonds. Je me résignai sinon sans regret, du moins sans peine, à couper un acte et demi sur cinq et à orner de couplets une comédie qu'il s'agissait maintenant de déguiser en vaudeville. Je portai d'une main ferme la cognée dans les branches touffues de mon grand arbre, et, de rognure en rognure, j'arrivai à lui donner un faux air de charmille.

Psyché, devenue la nouvelle Psyché, — bien nouvelle, en effet, pour les regards paternels, qui ne pouvaient s'habituer à la métamorphose, — la comédie en cinq actes, devenue un vaudeville en quatre à peu près, allait rentrer en répétition. Déjà elle était distribuée et collationnée, quand l'administration du Théâtre-Français me la fit redemander officieusement. Quoi ! redemander une pièce volontairement et gratuitement refusée ? Mon Dieu ! oui, et sans autre condition cette fois que de changer le titre. Et pourquoi, s'il vous plaît, changer le titre ? Parce que Psyché était portée sur le livre d'or ou plutôt sur le livre de bronze de la Comédie comme condamnée à l'exil, et ne pouvait rentrer dans la magnifique république que sous un faux nom. Toujours parce que le comité est infallible, au moins dans la forme.

Quel était donc le fond de ce mystère? Quel était le mot de cette énigme? Quelle était la cause de ce revirement inattendu? Comment cette pièce, au commencement ni bonne ni mauvaise, détestable ensuite, était-elle tout à coup devenue excellente, sauf le titre, bien entendu?

Je vais vous le dire.

La pièce avait été lue pour la première fois à la fin de l'été au moment où la société est encore incertaine sur les produits de l'automne et sur les ressources de l'hiver. On ne savait pas encore si l'on aurait assez ou trop, et l'on voulait se garder à la fois de la disette et de l'encombrement. Il fallait se donner du temps pour voir venir. La bonne politique conseillait un ajournement. Ma pièce fut renvoyée à correction.

Quand elle fut lue pour la seconde fois, la question des approvisionnements était résolue. M. Scribe, l'homme des grands succès, et de ceux qu'affectionnent particulièrement Messieurs et Mesdames les Sociétaires, c'est-à-dire des grands succès d'argent, M. Scribe, qui venait de donner coup sur coup en quelques années ses plus heureuses comédies, *la Camaraderie*, *le Verre d'eau*, *la Chaîne*, M. Scribe dont chaque bataille était une victoire et chaque épreuve un triomphe, M. Scribe avait lu un ouvrage intitulé *le Fils de Cromwell* (ouvrage en cinq actes).

Messieurs et Mesdames les Sociétaires avaient, cela va sans dire, reçu la pièce par acclamation, ils l'avaient, de leur autorité incontestable, proclamée un chef-d'œuvre, ils étaient certains d'un immense succès, ils avaient déjà devant eux soixante représentations et

deux cent mille francs dans leur poche, ils étaient satisfaits, tranquilles, rayonnants et superbes, ils n'avaient plus besoin de rien ni de personne. Ma pièce fut refusée.

Mais bientôt *le Pot au lait* était tombé, et *le fils de Cromwell* aussi. Une fois n'est pas coutume, et cela n'empêche pas M. Scribe d'être l'incarnation du succès. Se consoler d'un échec et prendre une revanche éclatante était plus facile pour lui que pour Messieurs et Mesdames les Sociétaires. Voyant l'avenir perdu et le présent vide, ils tournèrent leurs regards vers le passé et se repentirent, les bonnes âmes ! d'une sévérité que le malheur des temps leur faisait maintenant trouver excessive. Ma pièce fut redemandée.

Mais il était trop tard. Coriolan, engagé chez les Volsques, ne pouvait plus répondre à l'appel de son ingrate patrie. Il ne pouvait sans honte abandonner le pays qui avait donné asile à sa misère pour retourner à celui qui l'avait injustement proscrit. Coriolan refusa. Victime, hélas ! de sa grandeur d'âme, il devait périr sous les sifflets, pires que les poignards.

Mais, dira-t-on, l'évènement a donné raison à Messieurs et Mesdames les Sociétaires, ou du moins prouvé que s'ils ont eu un tort, cela a été, non pas d'avoir refusé, mais bien d'avoir redemandé la pièce. Puisqu'elle est tombée au Vaudeville à plus forte raison serait-elle tombée au Théâtre-Français.

A cela je réponds qu'il faut à tout tableau son jour, à toute plante son terrain, à tout homme son milieu ; que chaque théâtre a son genre, sa spécialité, ses habitudes propres, ses affinités et ses antipathies, ses conve-

nances naturelles et ses impossibilités invincibles; qu'il n'est permis à personne d'intervertir le cours fatal des choses et de changer leurs conditions d'existence; que tout artiste, acteur aussi bien qu'auteur, perd à se dépayser plus ou moins de sa valeur et de sa puissance; que mademoiselle Rachel, sublime au Théâtre-Français, était médiocre au Gymnase, et qu'une comédie passable peut faire un mauvais vaudeville, surtout cette comédie qui était une tentative heureuse ou malheureuse, le public en jugera, mais hardie à coup sûr: qui tendait à s'élaner au-delà des limites actuelles de l'art dramatique, et qu'on a forcé de rester en-deçà: où l'auteur avait voulu introduire à une plus forte dose l'élément poétique, combiner la fantaisie avec l'observation, enrichir l'action par la pensée, faire en un mot, à l'idéal au milieu de la réalité une nouvelle et large place. Mutilée, disproportionnée, essoufflée faute d'air, alourdie par sa charge de couplets, la pauvre Pysché, une âme! a pu, ce me semble, trébucher et tomber sur une scène inférieure, sans que l'on ait le droit d'en conclure que sur son terrain, vierge, saine et libre, le pied assuré et l'aile ouverte, elle n'eût pu fournir la carrière et toucher le but. Les vaisseaux rasés font de mauvaises frégates et tiennent mal la mer.

Ce ne fut, du reste, ni un malheur sans consolation ni une défaite sans honneur. Des suffrages précieux vinrent protester à la fois contre les deux condamnations dont j'avais été frappé, et me laissèrent le droit de croire, malgré les dieux, à la bonté de ma cause. Il était dans la destinée de cette affaire de rester bizarre jusqu'au bout et de marcher d'étrangetés en étrangetés.

La critique, ordinairement si sévère, même pour le succès, se montra, à de rares et pauvres exceptions près, indulgente pour cette chute. Ne pouvant sauver l'infortunée Psyché des coups terribles qu'elle avait reçus en plein cœur, elle vint du moins faire un doux lit à sa mort et effeuiller sur sa tombe les roses funéraires.

Le public du Vaudeville a sifflé, et peut-être a-t-il eu raison. La critique a applaudi et ce n'est pas à moi de lui donner tort. Je ne puis que remercier l'une de sa bienveillance et rejeter sur qui de droit la sévérité de l'autre.

Les sociétaires du Théâtre-Français ont cent mille francs de rente et deux cent mille francs de subvention, des appointements supérieurs à ceux d'un chef de division, une retraite égale à celle d'un général, présent commode, avenir rassurant, peu de fatigues, beaucoup de loisir, grasse prébende, maigres soucis et voix au chapitre, vrais chanoines de l'art dramatique. Il ne leur manque que la croix d'honneur pour être parfaitement heureux. Ils échappent aux lois du monde politique qui organisent partout le partage des pouvoirs afin d'en assurer l'équilibre, et réunissent à la fois dans leurs mains le pouvoir législatif, le pouvoir administratif, le pouvoir judiciaire, le pouvoir exécutif; auteurs, acteurs, public, ils régissent tout à leur guise, sans responsabilité et sans contrôle.

Il serait malséant peut-être, et à coup sûr inutile, de les interroger sur l'usage qu'ils font de ces immenses et magnifiques prérogatives. Renfermés dans leur majestueuse inviolabilité, ils n'opposeraient aux questions indiscrettes que le silence du dédain. Mais ne pourrait-

on, sauf leur respect et en toute humilité, se demander à part soi s'ils ont toute la compétence de leur puissance ; s'il est raisonnable, s'il est juste et s'il est possible même que les mêmes hommes remplissent des fonctions si nombreuses et si différentes ; si ceux qui exécutent sont aptes à juger ceux qui conçoivent, si les comédiens sont les meilleurs connaisseurs en fait de comédie ; s'ils font autorité dans les questions d'invention, de composition, de style ; si, quand ils sont assemblés, le Saint-Esprit descend au milieu d'eux et leur octroie, je ne vous dis pas le don des langues, mais celui de la langue française seulement ; s'ils savent, à ne s'y point tromper, comment il faut développer un caractère, peindre des mœurs, faire jouer les ressorts d'une intrigue ; s'ils tiennent à la fois dans leurs mains le fil du passé, comme les prêtres de Memphis, et la clé de l'avenir, comme les prophètes d'Israël ; s'ils peuvent dire au juste en toute occasion quelle part il convient de faire à la tradition, et quelle à l'innovation ; si leur droit divin, daté de Moskou, n'est pas aussi discutable que celui des rois, qu'on ne discute plus ; s'ils ont en bonne conscience le droit de gouverner éternellement à leur fantaisie le premier théâtre du monde ; si les écrivains d'aujourd'hui, condamnés au même supplice que les chrétiens d'autrefois, ne sont pas fondés à réclamer le bénéfice de la loi commune qui assure à chacun le jugement de ses pairs.

A ces questions les faits se chargent en grande partie de répondre. Rebutés, découragés, dégoûtés, les vieux athlètes se retirent de la lice et les jeunes s'en éloignent. Toutes les tentatives se font en dehors du

Théâtre-Français, qui, au milieu de la prospérité générale des théâtres, s'enfonce chaque jour plus avant dans sa décadence. Aux résultats jugez les causes. *A fructibus eorum cognoscelis eos* : c'est l'Évangile qui le dit.

Quand on reproche à Messieurs et Mesdames les Sociétaires le mauvais choix de leurs nouveautés, ils répondent imperturbablement : — Ce n'est pas notre faute. D'après les pièces que nous jouons, jugez de celles que nous refusons.

Ah ! Messieurs et Mesdames, c'est pour nous faire mourir deux fois ! Que penserait-on de nous, grand Dieu ! si nous laissions passer sans protestation des imputations de cette sorte ? Vous ne trouverez donc pas mauvais que je proteste pour ma part, et que je porte devant l'opinion publique le cadavre de ma comédie assassinée, devant cette opinion publique dont l'autorité souveraine confirme ou casse en dernier ressort les arrêts des tribunaux inférieurs, remonte des jugements aux juges, fait à chacun son compte, et prépare, en examinant le passé, l'amélioration de l'avenir.

Je n'ai pas besoin de dire en finissant que je n'ai pas la prétention d'avoir fait un chef-d'œuvre. Trois années passées sur ce travail et sur ces débats ne m'ont pas laissé plus d'illusions sur moi-même que de rancune envers les autres. Je connais maintenant aussi bien que personne les défauts de ma comédie et je regrette de n'avoir pu les éviter. J'ose seulement croire qu'elle vaut mieux que sa destinée. Je me tiens pour satisfait, maintenant que j'ai pu en appeler au public. Que le public fasse justice à tout le monde.

FÉLICIEN MALLEFILLE.

PSYCHÉ

ACTE PREMIER

Au palais ducal. Une galerie ornée de statues et de tableaux. Fenêtres ouvertes sur un jardin, d'où arrivent par intervalles des parfums de fleurs et des bruits d'eaux jaillissantes : cimes d'arbres dorées par le soleil couchant.

SCÈNE PREMIÈRE

ORLANDO, UN INCONNU

ORLANDO, entraînant l'inconnu par le bras

Non, par Bacchus, le dieu de toutes les vertus! vous ne me quitterez pas ainsi. Sauver la vie aux gens et les planter là, sans autre cérémonie! Le procédé serait violent et nouveau, et je suis trop gentilhomme pour le tolérer. Pour rien au monde, je ne voudrais vous déplaire; mais on ne m'oblige pas impunément, et vous souperez avec moi, monsieur, ou vous m'en rendrez raison...

L'INCONNU, souriant

Il me semble, monsieur, que c'est pousser un peu

loin la reconnaissance. Vous mettez vraiment trop de prix au léger service que j'ai eu l'honneur de vous rendre.

ORLANDO

Comment! d'un magnifique coup de pistolet, à vingt pas au moins, vous abattez mon cheval qui me menait droit dans l'autre monde, et vous appelez cela un léger service! Moi, je dis que c'est le plus grand des bienfaits, et je serais perdu de réputation si je consentais à me séparer de mon libérateur, sans avoir bu avec lui le vin de l'amitié.

L'INCONNU

J'aurais mauvaise grâce à résister davantage. Je remets à demain les affaires sérieuses pour profiter du plaisir que vous voulez bien m'offrir.

ORLANDO

Vivat! Et maintenant, dites-moi, que puis-je faire pour vous prouver ma reconnaissance? Je suis le comte Orlando Orlandini, écuyer cavalcadour de son Altesse Royale la duchesse, et je ne manque pas d'influence à la cour. Si vous désirez quelque faveur?..

L'INCONNU

Merci, je n'ai nul besoin, je n'ai envie de rien.

ORLANDO

En voulez-vous à un homme? je serai votre second.

L'INCONNU

Depuis que j'ai accepté votre invitation, je ne me vois pas de duel probable.

ORLANDO

Alors il y a de l'amour sous jeu. Je m'en doutais. Vous avez une figure à passions. Eh bien! en route. Si vous avez un rendez-vous, je monterai la garde. S'a-

git-il d'enlever? Enlevons! J'ai de bons chevaux par état, et de l'argent par hasard. Et, pour peu qu'un mari vous gêne, je n'ai pas besoin de vous dire que je m'en charge.

L'INCONNU

Mon cœur est libre et n'aspire qu'à garder sa liberté.

ORLANDO

Point d'ambition, point de haine, point d'amour! Vous n'êtes pas un homme, ma parole d'honneur! vous êtes un mythe. Et, à mon grand regret, je ne saurais comment obliger un être de cette espèce.

L'INCONNU

Mon Dieu! ne vous désespérez pas. En général, on se rattrape des grandes choses sur les petites, et les hommes ont souvent en défaut la monnaie des passions qui leur manquent. Si vous tenez tant à me rendre service, vous le pouvez, en servant ma curiosité.

ORLANDO

Que voulez-vous savoir?

L'INCONNU

L'état détaillé et circonstancié de la cour dont vous faites partie.

ORLANDO

Je crois, en vérité, que vous lisez dans mon âme, et que vos défauts veulent faire la cour aux miens. Si vous aimez apprendre les nouvelles, moi j'adore les raconter. La médisance est chose si amusante! Asseyez-vous donc et causons. Vous savez qu'à Vienne, en 1815, une certaine quantité de diplomates travailla à faire le bonheur de l'Europe, en traçant sur la carte des lignes de toutes les couleurs. Il paraît que dans la politique, comme dans l'atmosphère, pour marquer le retour du beau temps, l'arc-en-ciel est de rigueur. Parmi tous

les artistes d'État qui se livraient à cet exercice pittoresque, il y en avait un, et des plus huppés, et des plus madrés, et des plus entêtés, qui tenait à tirer une ligne orange. Il avait, pour y tenir, deux excellentes raisons : une de probité et une de reconnaissance. Dans un diplomate, cela vous étonne? Attendez. La probité lui rappelait qu'il devait un ou deux millions à un certain prince Barberino, descendant à peu près authentique de la vieille race souveraine. La reconnaissance lui conseillait de faire quelque galanterie de bon goût à une descendance parfaitement prouvée de la maison princière de Montefeltro, qui l'avait autrefois, nonobstant les commandements de Dieu et les droits de son mari, comblé d'ineestimables faveurs. L'habile homme voulait payer à la fois ses dettes de bourse et de cœur, le tout à l'aide de la susdite ligne orange, laquelle contenait quelques centaines de lieues carrées et deux cent quatre-vingt-sept mille trois cent vingt-cinq habitants. Il fallait l'obtenir d'abord, la partager ensuite : deux difficultés également insurmontables qui furent surmontées avec une égale facilité. Les proverbes ne sont la sagesse que des sots, et, quoi qu'on en dise, il est plus facile de tuer l'ours que d'en vendre la peau. Le personnage en question n'était pas un sot. Il savait que les petites choses donnent plus de peine que les grandes, et commença ses arrangements par la fin. Le Barberino et la Montefeltro étaient mariés chacun de son côté et ne pouvaient entrer en communauté de biens. Heureusement celle-ci avait un fils et celui-là une fille. Les deux jeunes gens, qui ne s'étaient jamais vus, se trouvèrent amoureux l'un de l'autre et s'épousèrent immédiatement, à la grande satisfaction de leurs tendres parents. Les appétits étant d'accord, il ne restait plus qu'à servir le gâteau. Ici grand travail de cuisine politique. L'ingénieux opérateur fit sortir de terre, comme par enchantement, des arbres généalogiques, y cueillit des droits imprescriptibles, les accommoda au légiti-

misme de circonstance, saupoudré d'un peu d'équilibre européen; et, moyennant une certaine ligne vert-pomme et le tiers d'une grande ligne rouge très-disputée qu'il laissa jeter au feu en guise de sarments, il put servir à ses deux amis la ligne orange demandée. Et voilà comme quoi nous sommes devenus, moi et deux cent quatre-vingt-sept mille trois cent vingt-quatre autres personnes, les très-humbles et très-obeissants serviteurs et sujets de leurs Altesses Royales le duc Ubaldo Montefeltro et la duchesse Leonata Barberino, que Dieu ait en sa sainte garde.

L'INCONNU

Vous tracez vos travaux de main de maître. Mais autant qu'il m'en souvient, Juvénal n'était point homme de cour, et je ne sais s'il n'y aurait pour vous aucun danger dans le déploiement de cette verve satirique.

ORLANDO

Apprenez, mon cher ami, que je ne me défie, ne m'inquiète, ne m'effraie et ne me repens jamais de rien. Je fais ce qu'il me plaît et dis ce qui me passe par la tête. Quand aux suites, cela ne me regarde pas. La vie me paraît un jeu de hasard dont il est impossible de prévoir la perte ou le gain, et je dépense à tort et à travers chacune de mes journées sans songer à la veille, sans me demander s'il y aura un lendemain.

L'INCONNU

A la bonne heure! Je n'ai plus rien à dire, sinon que je vous prie de continuer.

ORLANDO

A tout seigneur, tout honneur. Parlons des Altesses d'abord. Le duc a été jeune et beau, et par conséquent libertin. Pendant tout le règne de son beau-père, qui ne lui a laissé l'héritage convenu qu'il y a un an environ, il ne s'est occupé que de galanterie et de plaisirs.

Maintenant qu'il est souverain, vieux et quelque peu usé, il tourne, selon l'habitude, au sérieux et à la morale. Il étudie la philosophie avec un certain docteur Covelius, un métaphysicien tudesque, qui lui fait voir moyennant cent ducats par mois, toutes les splendeurs de l'absolu. Un assez singulier mélange, du reste ! Bon sans vertu, mais sans bêtise, entêté sans caractère : voilà l'homme de la tête aux pieds.

L'INCONNU

De mieux en mieux. Et la duchesse ?

ORLANDO

C'est une autre affaire ; c'est même le contraire. Elle n'a pas changé : elle a toujours été laide, et je ne sais pas si elle n'est pas née vieille. Toujours à cheval sur une vertu qu'elle n'a jamais réussi à égarer, elle va, vient, raille, blâme, siffle, crie, gronde, éclate perpétuellement, et ne pouvant se faire aimer de personne, se fait craindre de tout le monde et surtout de son mari.

L'INCONNU

Miséricorde ! et comment se fait-il que vous ayez accepté de l'emploi près d'un tel personnage ?

ORLANDO

Il y a entre la duchesse et moi un lien mystérieux et puissant : les dettes. J'en fais toujours et elle les paie sans cesse. C'est mon seul défaut et sa seule qualité. Passons maintenant à une autre personne, la plus remarquable, selon moi, de la cour.

L'INCONNU

La comtesse Serafina, sans doute ?...

ORLANDO

Non, il n'y a rien à en dire.

L'INCONNU

Comment cela ?

ORLANDO

Rien de mal, s'entend, et c'est désespérant. Elle a résolu le problème d'être vieille fille, laide, spirituelle et adorablement bonne : comprenez-y quelque chose, si vous pouvez. C'est de la princesse Dianora que je voulais vous parler : un sujet délicat et compliqué s'il en fût ! Jeune, belle comme un ange, intelligente comme un démon, elle est à la fois douce et violente, indulgente et dédaigneuse, tendre et insouciant, froide et passionnée. Elle sait tout de la vie, sans en avoir rien appris. Il semble qu'elle ne soit faite que pour aimer et n'a jamais aimé personne. Ce n'est ni une jeune fille ni une femme, et elle restera toute sa vie un modèle de sagesse, si elle ne devient folle un de ces quatre matins. Voilà mon opinion sur elle.

L'INCONNU

Elle est étrange, et la princesse est certainement un être à part si elle la justifie. Mais on vient, et je crois qu'il serait prudent de remettre au souper la suite de votre géographie politique.

ORLANDO

Il faut pourtant que je vous fasse, séance tenante, encore un portrait, le dernier, rassurez-vous. Quand je vous aurai nommé le personnage, vous verrez qu'il est important à connaître. Il s'agit du comte Zanobi.

L'INCONNU

N'est-ce pas le premier ministre du duc ?

ORLANDO

Dites son unique ministre, et mieux que cela encore. Il a été autrefois son compagnon de plaisirs, et depuis, tout en ayant l'air de rester son complaisant, il est de-

venu son maître, au moyen de papiers et de secrets de toute sorte qu'il a entre les mains. Peu d'argent, une énorme envie d'en avoir, une habileté qui tient en grande partie à la souplesse de la colonne vertébrale, cinquante ans, un physique cotonneux, un sourire indéchiffrable, le regard faïence qui fait l'esprit des sots et la fortune des diplomates. tels sont les traits caractéristiques de Monseigneur. Une étoffe d'usurier découpée en courtisan. Vous pouvez maintenant à votre aise parcourir le sérail : je vous en ai montré les détours.

L'INCONNU

Vous êtes un guide aussi spirituel que complaisant, et je vous dois autant d'éloges que de remerciements.

SCÈNE II

LES MÊMES, BASTIANO, VENAFRO

BASTIANO

Je te dis que si !

VENAFRO

Je te dis que non ?

ORLANDO

Ah ! bonsoir, mes chers. (A l'inconnu.) Permettez-moi de vous présenter mes deux meilleurs camarades, M. le marquis Bastiano Librafatta, capitaine des gardes ; M. le comte Venafro Degl' Uberti, premier chambellan. (A Bastiano et à Venafro.) Mon ami intime, qui arrive de voyage, M. le comte... M. le marquis... (A l'inconnu.) Votre nom, s'il vous plaît ?

L'INCONNU

J'espère que vous me pardonnerez ma réserve ; j'ai des raisons pour garder quelque temps l'incognito.

ORLANDO

A votre aise ! Fussiez-vous Lucifer en personne, ce n'en est pas moins entre nous à la vie et à la mort, et je ne sache personne qui ne doive trouver assez bon gentilhomme celui à qui je donne le nom d'ami...

BASTIANO

Monsieur, est-ce en Italie que vous venez de voyager?...

L'INCONNU

Oui, monsieur.

BASTIANO

Vous devez avoir rencontré le chevalier Fidelio?

L'INCONNU

Quelquefois.

BASTIANO

N'est-ce pas, monsieur, que c'est le premier homme de ce temps-ci?

ORLANDO

Le fait est qu'il a tout pour lui, beauté, courage, intelligence.

BASTIANO

Ses poèmes sont merveilleux. Jamais, depuis Byron, n'ont retenti de plus nobles chants.

ORLANDO

Ce que je lui envie, moi, ce sont ses aventures. Il a été l'amant de lady Mowbray, la plus magnifique personne d'Angleterre ; de la marquise de Nesle, la femme

la plus spirituelle de France; de la Fiorilla, l'incomparable cantatrice de...

L'INCONNU, vivement

Messieurs, messieurs, êtes-vous sûrs de ce que vous avancez-là?...

ORLANDO

Nous ne faisons que répéter ce que dit l'Italie... Tenez! c'est pour la Fiorilla qu'il eut cette belle affaire avec une demi-douzaine d'officiers autrichiens. Il leur fit, ma foi! payer à chacun d'un grand coup d'épée quelques petits coups de sifflet adressés à sa maîtresse. Enfin, cet homme a tous les bonheurs, même celui de n'avoir pas de famille.

L'INCONNU

Vous appelez cela un bonheur?

ORLANDO

Certainement, puisqu'il n'a personne à craindre, à flatter ni à pleurer, et que, grâce à sa marraine, la comtesse Seraffina, il est arrivé à la fortune sans passer par les espérances.

BASTIANO

Tu le vois bien, Venafro, tout le monde est unanime sur le compte de Fidelio.

VENAFRO

Pour moi, il y a quelqu'un que je mets encore au-dessus de lui : c'est Liberius. Son grand esprit et son grand cœur, il a tout mis au service de son pays. Il n'a qu'un but, qu'une passion, qu'une idée, la délivrance de l'Italie. Pour l'Italie, il joue perpétuellement sa liberté et sa vie. A lui seul il brave, il inquiète, il combat l'Autriche, dont il sera la terreur jusqu'à ce qu'il en devienne la victime.

ORLANDO

Sa victime, jamais. C'est une trop noble proie pour les meutes tudesques ; le lion ne saurait tomber sous la dent des bassets.

BASTIANO

Je ne nie pas Liberius, mais je tiens pour Fidelio. Et comme nous ne pouvons nous accorder, prenons un juge... (A l'inconnu.) Ayez la bonté, monsieur, de nous donner votre opinion. Auquel des deux accordez-vous la supériorité ?

L'INCONNU

Veillez m'excuser, messieurs, je ne saurais avoir d'avis sur cette question. A ce soir, mon cher hôte : où vous retrouverai-je ?

ORLANDO

Ici, après le coucher de Leurs Altesses !

L'INCONNU

Très-bien. Aurez-vous la bonté de faire remettre ce billet à Son Altesse Sérénissime la comtesse Serafina ?

ORLANDO

Tiens ! tiens ! vous la connaissez ?

L'INCONNU

Oui, j'ai eu l'honneur de la voir autrefois.

ORLANDO

Bien m'en prend de n'avoir pu en dire de mal ; je me serais fait une mauvaise affaire. Heureusement la perfection défie la médisance, et j'ai pu dire la vérité sans perdre vos bonnes grâces. Votre commission sera faite ; croyez-moi tout à votre service.

L'INCONNU

Mille grâces. Votre serviteur, messieurs ; à ce soir.
(Il sort.)

SCÈNE III

ORLANDO, BASTIANO, VENAFRO

VENAFRO

Orlando, ton ami inconnu, me paraît singulièrement réservé. Es-tu sûr que ce ne soit pas un espion ?

ORLANDO

Lui, un espion ! il tire trop bien le pistolet pour cela.

VENAFRO

Voilà une singulière raison.

BASTIANO

Une nouvelle importante, cher ami : nous venons d'embaucher un nouveau conspirateur.

ORLANDO

Qui ?

BASTIANO

Je te le donne en mille... Le docteur Covelius.

ORLANDO

Le maître de philosophie de Son Altesse ? Pas possible ?

BASTIANO

Lui-même. Il est furieux contre le duc, qu'il voulait nourrir exclusivement de métaphysique allemande, et qui n'a voulu absorber que de la grecque

ORLANDO

Le philosophe est, de sa nature, un animal doux et paisible ; mais, excité, il devient féroce.

UN HUISSIER, annonçant

M. le baron et madame la baronne Pagolo.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PAGOLO, ROSANNA, OFFICIERS et GENS de COUR

ORLANDO, à Bastiano

Puisque tu as la main si heureuse, tâche donc d'enrôler ce gros forgeron dans notre complot.

BASTIANO

Que veux-tu en faire ?

ORLANDO

Mon ami intime : Je suis amoureux de sa femme.

BASTIANO

Très-bien ! (Il s'approche avec Venafro de Pagolo, et se promène avec lui en causant.) M. le baron, que dites-vous des affaires ?

PAGOLO

Je dis, monsieur le marquis, que les miennes vont bien, et c'est tout ce qu'il me faut ! (Il s'éloigne avec ses deux interlocuteurs.)

ORLANDO, s'approchant de Rosanna de l'autre côté de la scène.

Madame, croyez-vous qu'on ait tort de dire à une femme qu'on l'aime ?

PSYCHÉ

ROSANA

Voilà une singulière question, monsieur le comte.

ORLANDO

Daignez y répondre, pour que je sache si je dois vous le dire.

ROSANNA

Que vous m'aimez ?

ORLANDO

Oui, madame ! (Il s'éloigne en causant avec Rosanna.)

VENAFRO, revenant avec Bastiano et Pagolo

Et la politique, monsieur le baron ?

POGOLO

Je ne m'en mêle pas.

BASTIANO

C'est dommage !

PAGOLO

Pourquoi cela ? (Ils s'éloignent.)

ORLANDO, revenant avec Rosanna

Ce n'est pas ma faute, votre beauté fait éclater l'admiration en l'allumant.

ROSANNA

L'admiration est souvent loin de l'amour.

ORLANDO

L'une m'a si vite mené à l'autre que je n'ai pas eu le temps de mesurer la distance. (Ils s'éloignent.)

VENAFRO, à Pagolo

Ce Zanobi est un parvenu.

PAGOLO

Moi aussi, M. le comte, j'en suis un.

BASTIANO

Oui, monsieur le baron; mais le talent vaut la naissance. Si Zanobi avait votre mérite!...

PAGOLO

Je le trouve aussi distingué que bienveillant. De plus c'est un homme sur lequel on peut compter : il n'a qu'une parole. Il m'a promis de m'obtenir la ferme de toutes les forêts duciales, et... tenez! le voilà qui vient. Je parie que c'est pour m'annoncer la réussite de mon affaire... (Il va au-devant de Zanobi.)

ROSANNA, à Orlando

C'est de la folie!

ORLANDO

J'en conviens; mais pour vous je me battrais avec mon meilleur ami.

L'HUISSIER, annonçant

Son Altesse Sérénissime la comtesse Serafina! Son Excellence le comte Zanobi...

(Le comte Zanobi entre donnant la main à Serafina.)

SCÈNE



LES MÊMES, SERAFINA, ZANOBI

SERAFINA

Bonsoir, messieurs. (A Rosanna en l'embrassant.) Comment vas-tu, chère enfant?

ROSANNA

Mieux, madame, depuis ce matin.

ORLANDO, à Serafina

Madame, voici un billet que je suis chargé de remettre à Votre Altesse...

SERAFINA, prenant le billet.

Merci, monsieur le comte. (Bas à Rosanna, après avoir lu.)
C'est de lui ; il est ici.

ROSANNA

Je le savais ; il est venu ce matin à la villa causer une heure avec moi.

SERAFINA

Vous aimez-vous toujours bien ?

ROSANNA

Oh ! ces affections-là sont, Dieu merci, inaltérables.
(Serafina lui serre la main et va donner des ordres à l'huissier de service.)

ORLANDO, se rapprochant de Rosanna

Comme la mienne, madame.

PAGOLO, revenant vers Venafro et Bastiano après avoir causé avec Zanobi.

C'est une infamie !

BASTIANO

Quoi donc, monsieur le baron ?

PAGOLO

Il s'est fait donner pour lui cette ferme qu'il avait promis de me faire concéder à moi. Concevez-vous cela ?

VENAFRO

C'est inconcevable !

BASTIANO

Vous disiez tout à l'heure qu'il n'avait qu'une parole ?

PAGOLO

Certainement, et il me l'a donnée; mais il paraît que je n'aurai pas autre chose.

BASTIANO

Je vous disais bien de vous défier de lui.

PAGOLO

Vous avez raison. C'est un misérable, sans probité, sans esprit, sans mérite d'aucun genre.

VENAFRO

C'est un scandale de voir un homme pareil à la tête des affaires, et des gens de cœur ne devraient pas le souffrir.

PAGOLO

Par saint Janvier! je donnerais un des doigts de ma main droite pour me venger de lui... (Venafro le prend par le bras et l'emmène dans un coin.)

BASTIANO, bas à Orlando, en passant

Je crois que nous tenons l'homme.

ORLANDO, de même

Et moi, la femme! (Ils se séparent.)

L'HUISSIER, annonçant

Leurs Altesses Royales! (Entrent Ubaldo et Leonata, se donnant la main.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, UBALDO, LEONATA

UBALDO

Bonsoir, messieurs!

LEONATA

Quel miracle ! du monde à la cour, ce soir ! On s'en-
nuie donc bien ailleurs ? Monsieur Zanobi, contez moi les
nouvelles. La comtesse Serafina Montefeltro, notre ver-
tueuse cousine, a-t-elle fait, selon son habitude, quelque
bonne action pour de méchantes gens ? Et vous-même,
cher comte, avez-vous fait quelque mauvaise action
contre n'importe qui ?

ZANOBI

Votre Altesse plaisante toujours avec un esprit...

LEONATA

A propos d'esprit, qu'elle est la dernière bêtise du ba-
ron de la Forge ? Régalez-m'en, je vous prie.

PAGOLO, entre ses dents

Ah ! si je les tenais tous les deux entre une enclume
et un marteau !...

VENAFRO

Eh bien ! qu'en feriez-vous ?

PAGOLO

Ce que j'en ferais ? De la duchesse une scie, et du mi-
nistre une girouette.

BASTIANO

Pas mal, pour un forgeron.

UBALDO

Veillez passer au jeu, messieurs, nous vous rejoin-
drons tout à l'heure. Ma cousine, je désire vous parler :
Êtes-vous disposée à m'entendre ?

SERAFINA

Je suis toujours aux ordres de Votre Altesse Royale.

UBALDO

Allez, messieurs !

LEONATA, à Orlando, qui cause assidûment avec Rosanna

Eh bien ! monsieur le comte Orlandini, avez-vous quitté notre service pour celui de madame la baronne Pagolo, et devons-nous prendre un autre écuyer cavalcadour ?

ORLANDO, poussant un soupir

(A part.) Condamné à perpétuité ! (Il va prendre la main de la duchesse, qui lui lance un regard de courroux et sort suivie de toute la cour.)

SCÈNE VII

UBALDO, SERAFINA

UBALDO

Ma bonne et chère cousine, j'ai à vous communiquer des idées sur lesquelles je ne serais pas fâché d'avoir votre avis, et un plan dont la réussite dépend en grande partie de votre concours.

SERAFINA

De quoi s'agit-il ?

UBALDO

Vous savez que depuis un an, depuis que je suis monté sur le trône, j'étudie la philosophie avec un des hommes les plus savants et les plus profonds de l'Allemagne. Après un examen consciencieux de toutes les doctrines et de tous les systèmes, devinez où j'en suis arrivé ?

SERAFINA

Je ne m'en doute pas. Ce que je puis dire, c'est qu'après un pareil exercice j'en serais certainement venue à ne savoir plus que penser de quoi que ce soit.

B

UBALDO

Eh bien ! moi, j'en suis arrivé, ou pour mieux dire j'en suis revenu à la métempsychose.

SERAFINA

En vérité ?

UBALDO

Oui, ma cousine, tout m'a prouvé, tout me prouve que Pythagore est le plus grand des philosophes, ou plutôt le seul philosophe du monde.

SERAFINA

Je suis bien aise d'être fixée là-dessus.

UBALDO

En effet, qu'enseigne-t-il au fond ? Que la vie est un espèce de cercle qui tourne sans cesse sur lui-même, et que les mêmes hommes viennent presque périodiquement faire les mêmes choses, sous des formes et dans des circonstances, sinon semblables, du moins analogues. Eh bien ! quoi de plus vrai ? Regardez dans l'univers, vous verrez les astres recommencer perpétuellement les mêmes évolutions, les saisons se suivre, toujours dans le même ordre, les animaux et les plantes naître, mourir et renaître d'eux-mêmes, sans s'arrêter jamais, ni dans la vie ni dans la mort. Maintenant, parcourez l'histoire. Qu'y rencontrez-vous ? Des peuples qui se remplacent les uns les autres, des empires qui s'élèvent et s'écroulent tour à tour, la guerre succédant à la paix, et la paix à la guerre, les monarchies se substituant aux républiques et les républiques aux monarchies, et toute révolution marchant à une autre qui la dévore, pour devenir plus loin la proie d'une nouvelle. Et pour les individus pareillement : car peut-on raisonnablement soutenir qu'Alexandre, César, Charlemagne et Napoléon soient des hommes différents ? Non, non, mille fois non ! c'est toujours le même con-

quérant, tantôt roi, tantôt dictateur, coiffé d'un casque dans un siècle, et dans un autre d'un chapeau. Il n'y a que Pythagore qui n'ait jamais reparu, semblable à ces comètes qui ne brillent qu'une fois et se perdent dans l'espace après avoir ébloui le monde. Ma cousine, qu'en pensez-vous? Cela ne vous paraît-il pas tout-à-fait évident?

SERAFINA

J'avoue du moins que je ne saurais pas comment vous prouver le contraire.

UBALDO

Je le crois bien! Une fois convaincu de cette vérité, j'ai dû chercher quelle avait été mon existence passée, afin de pouvoir mieux diriger ma vie présente. Malgré des investigations minutieuses, je n'ai pu trouver dans l'histoire de situation analogue à la mienne qu'en remontant à l'antiquité la plus reculée.

SERAFINA

Il est à supposer, alors, que vous n'en êtes qu'à votre seconde apparition.

UBALDO

C'est probable!

SERAFINA

Je suis curieuse de savoir quelle a été la première?

UBALDO

Tout me porte à croire que j'ai été Jupiter.

SERAFINA

Jupiter, juste ciel! Je serais la cousine du maître du tonnerre!...

UBALDO

Libre à vous de plaisanter, comtesse. Mais, il n'y a rien de bien étonnant à ce que je m'imagine avoir été

Jupiter, lorsqu'il existe entre nos positions une identité si frappante.

SERAFINA

Je vous en prie, mon cousin, éclairez mon ignorance au lieu de vous en scandaliser, et montrez-moi ces rapports que je ne saisis pas bien au premier aspect.

UBALDO

Un fait général saute d'abord aux yeux : c'est que les deux souverainetés sont sorties chacune d'une guerre de géants. Autrefois, les Titans avec le chaos; aujourd'hui, les Français avec leur révolution. Que vous semble de ce rapprochement ?

SERAFINA

Il est au moins ingénieux.

UBALDO

Quant aux faits particuliers, ils abondent. Toute la cour de Jupiter se retrouve dans la mienne. Et pour commencer par qui de droit, Junon, altière, impérieuse et vindicative, n'est-ce pas ma femme, je vous le demande ?

SERAFINA

Ma foi ! la ressemblance est parfaite, et peut-être me rangerais-je à votre opinion, si vous aviez un Saturne qui vous eût dévoré !

UBALDO

Et mon beau-père qui s'est entêté à vivre quatre-vingt-dix ans ! Garder si longtemps l'héritage, n'est-ce pas dévorer l'héritier ?

SERAFINA

Vous avez réponse à tout, et vous finirez par me persuader.

UBALDO

L'écuyer cavalcadour de ma femme, ce comte Orlando, brave, étourdi et tapageur, ne vous représente-t-il pas Mars, le favori de Junon?

SERAFINA

Et moi, ai-je aussi ma place dans votre Olympel

UBALDO

Il me semble que personne n'a plus de droits que vous à la succession de Minerve.

SERAFINA

Ah! oui, comme vieille fille.

UBALDO

Non; comme la plus sage et la plus spirituelle des femmes.

SERAFINA

Vos flatteries achèvent de me convertir, et j'entre si bien dans vos idées que je parierais continuer la galerie que vous avez si bien commencée. Me tromperais-je, par exemple, sur le comte Zanobi, votre confident et votre ministre, cet homme qui fait si bien ses affaires en administrant celles des autres, si je le comparais à Mercure, messenger de Jupiter et patron de l'industrie et des industriels? Quant à Vénus, je la retrouve, moins les faiblesses, dans ma belle protégée Rosanna, mariée, par une absurdité si mythologique, à cet autre Vulcain, Pagolo, le maître des Forges. Les Hercules ne manquent pas; on en voit travailler sur toutes les places publiques. Chaque cabaret a son Bacchus. Apollon s'est divisé, il est vrai, mais il y a assez de poètes et de médecins pour le refaire. On pourrait même facilement lui reconstruire son cortège féminin. Les Muses, dans ces derniers temps, se sont fort multipliées; seulement, au lieu de l'antique cothurne, elles portent des

bas bleus et font brûler sur leurs autels du tabac au lieu d'encens.

UBALDO

Bravo, ma cousine, l'élève a du premier coup dépassé son maître.

SERAFINA

Il y a pourtant une personne qui échappe à mes combinaisons, et je ne sais près de quelle divinité la placer dans notre Panthéon.

UBALDO

De qui s'agit-il ?

SERAFINA

De notre nièce Dianora.

UBALDO

Elle me préoccupe terriblement, moi aussi, et pour le présent non moins que pour le passé. C'est là que j'en voulais venir. Je compte sur vous, ma bonne cousine, pour m'en débarrasser.

SERAFINA

Comment ! vous en débarrasser ?

UBALDO

Oui, en la mariant.

SERAFINA

A qui ?

UBALDO

A qui vous voudrez, je m'en rapporte à vous. Je tiens seulement à ce que ce soit le plus tôt possible.

SERAFINA

Et pourquoi ?

UBALDO

Cela est nécessaire à la réalisation de mes idées.

SERAFINA

Quel rapport son mariage peut-il avoir avec la métépsychose ?

UBALDO

Vous allez le voir tout de suite. Puisqu'il n'y a rien, qu'il ne peut jamais y avoir rien de nouveau dans le monde, on ne saurait par conséquent rien gagner à aucune espèce de changement. Donc, tout ce qui existe dans mes États est, sinon meilleur, du moins aussi bon qu'autre chose ; donc je veux tout immobiliser.

SERAFINA

Ainsi, le dernier mot de votre système est le statu quo.

UBALDO

Absolu.

SERAFINA

Mon cousin, permettez-moi de vous rappeler une des traditions les plus fameuses de cette antiquité que vous connaissez si bien. Un poète grec, je ne sais plus lequel, parle d'êtres étranges, moitié animaux, moitié hommes, toujours occupés à la recherche d'une civilisation parfaite. On les nommait sphinx. Ils avaient inutilement parcouru la plus grande partie de la terre, lorsqu'en arrivant sur les bords du Nil, ils aperçurent Memphis. A sa vue, ils poussèrent un cri de joie et d'admiration. Ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient. Ils voulurent alors se reposer au but des fatigues de la course, et, s'étant couchés au milieu de campagnes richement cultivées, en face de la merveilleuse cité, ils s'endormirent avec confiance. Au bout de dix siècles, ils s'éveillèrent pétrifiés en face d'un amas de ruines, au milieu de sables déserts. Pendant leur sommeil, la civilisation et la vie avaient descendu avec le fleuve. Voilà l'image du statu quo.

UBALDO

Ma chère cousine, vous ne trouverez pas mauvais que je donne la préférence à Pythagore sur votre poète inconnu. Il faut que je fixe autour de moi le plus de choses possible, et comme Dianora est l'héritière présumptive de la couronne, je veux qu'elle se marie promptement, afin que chacun sache à quoi s'en tenir. J'espère que vous voudrez bien user de votre influence sur elle pour lui faire exécuter une volonté qui n'a rien de tyrannique, puisque je lui laisse la liberté du choix.

SERAFINA

Votre Altesse Royale peut, cette fois comme toujours, compter sur mon dévouement et mon zèle.

UBALDO

Je vous remercie, ma cousine, et vous prie de croire que vous me trouverez, en revanche, toujours prêt à vous complaire en toutes choses. Je vais vous envoyer Dianora. (Il sort.)

L'HUISSIER, entrant

Madame, le cavalier inconnu sollicite l'honneur d'entretenir votre Altesse Sérénissime.

SERAFINA

Faites entrer!

(L'huisier introduit l'inconnu et se retire.)

SCÈNE VIII

SERAFINA, L'INCONNU

L'INCONNU, s'élançant vers Serafina

Chère madame!

SERAFINA

Cher enfant ! toi ici ? et depuis quand ?

L'INCONNU

J'arrive !

SERAFINA

A la bonne heure ! J'allais te gronder.

L'INCONNU

Vous savez bien que ma première visite vous appartient. J'éprouve tant de bonheur à vous revoir ! vous avez soigné mon enfance, élevé ma jeunesse, formé mon cœur, éclairé mon intelligence : vous m'avez guidé de vos conseils, soutenu de votre affection, enrichi de votre fortune ; vous m'avez donné le pain du corps et le pain de l'esprit ; vous avez remplacé ma mère morte et mon père resté inconnu ; vous êtes toute ma famille, la providence de ma vie, ma meilleure ou plutôt ma seule affection...

SERAFINA

Ne continue pas, de grâce, tu vois bien que je pleure.

L'INCONNU

Cette chère, cette précieuse santé, donnez m'en des nouvelles.

SERAFINA

Bien, bien ; tout est bien quand tu es là, surtout si tu es heureux. Comment vas-tu ? Pas de réponse évasive. Je ne parle point de ton corps, que je sais de fer. Mais l'âme ?

L'INCONNU

Je suis calme.

SERAFINA

Tu as souffert ?

L'INCONNU

Selon mon habitude.

SERAFINA

Tes projets ont encore échoué?

L'INCONNU

Ils échoueront toujours!

SERAFINA

Pourquoi douter ainsi de l'avenir?...

L'INCONNU

Il n'y a plus d'hommes. Ceux d'en bas manquent d'intelligence, ceux d'en haut manquent de courage, et, seul pour le conseil, je le suis encore pour le combat. Or, ce n'est pas sans levier qu'on soulève des mondes. Aussi, las de lutter pour des lâches et de me dévouer pour des ingrats, j'abandonne cette misérable Italie qui s'abandonne elle-même, et viens, à défaut de liberté, chercher près de vous le repos.

SERAFINA

Eh bien! tant mieux! Ce n'est pas moi qui te pousserai à rentrer dans ce terrible tourbillon de la politique. Trop de fois j'ai tremblé pour la tête de mon enfant bien-aimé; il vient à cette heure se réfugier dans mes bras; je l'y garde. Sois tranquille, nous te ferons une douce existence, tu n'auras quitté la gloire que pour le bonheur.

L'INCONNU

Le bonheur!

SERAFINA

Tu doutes, incrédule!

L'INCONNU

Pas de vous. Je sais que vous êtes une de ces fées

bienfaisantes dont la puissance égale la bonté. Mais il est des choses que Dieu lui-même ne pourrait promettre sans témérité.

SERAFINA

J'aime à tenter l'impossible, et surtout à y réussir. Quand même tu t'entêterais à ne pas être heureux, je parie t'y forcer. Voilà qui t'étonne, n'est-ce pas? Et tu te demandes quel est le talisman avec lequel je prétends opérer des miracles?

L'INCONNU

Non, j'admire quelque chose de plus merveilleux que tous les talismans de la magie. C'est cette bienveillance infinie qui vous fait travailler toujours au bonheur d'autrui, sans jamais vous inquiéter du vôtre.

SERAFINA

Tu te trompes. Chacun, selon le proverbe, prend son plaisir où il le trouve. Eh bien! moi, j'aime la jeunesse, j'admire la beauté, et je ne conçois d'autres félicités que celles des affections partagées, et, pour ainsi dire, harmonieuses. Quoique j'aie été jeune, ainsi que tout le monde, ayant toujours été laide, ou, si ce mot sonne trop mal à ton oreille, n'ayant jamais été belle, je n'ai eu ni la possibilité ni l'espoir d'être aimée. Il ne manquait pas, il est vrai, de gens prêts à adorer et à épouser mes cinq cent mille livres de rentes, mais cela ne faisait pas mon compte. J'aimai mieux garder ma liberté qu'acheter l'esclavage. Je devins chanoinesse, et ma fortune resta célibataire. Adieu donc mes rêves, adieu mon idéal, si je n'avais cherché ailleurs ce qui me manquait, si je n'avais fait pour les autres ce que je ne pouvais faire pour moi-même. De là mon inépuisable sympathie pour la belle et amoureuse jeunesse; de là ce goût, ce besoin que j'ai eu toute ma vie de venir en aide aux nobles passions. Ce que tu appelles mon dévouement n'est tout au plus qu'une ingénieuse transforma-

tion d'égoïsme, et je ne me suis jamais occupée que de mon bonheur en paraissant travailler à celui des autres.

L'INCONNU

C'est en vain que vous vous défendez contre l'admiration, madame. Vous ne pouvez cacher une vertu que sous une autre, et votre modestie est un voile transparent qui orne votre bonté sans la dissimuler.

SERAFINA

Trêve aux compliments, langue dorée, et parlons raison. Tu as déjà compris ma pensée, n'est-ce pas ?

L'INCONNU

Oui, madame, je ne saurais m'associer aux projets que vous formez pour moi.

SERAFINA

Pourquoi ?

L'INCONNU

Je n'aimerai plus.

SERAFINA

Allons donc !

L'INCONNU

Je vous le promets.

SERAFINA

Je ne veux pas de ta promesse et ne crois pas à ta parole.

L'INCONNU

Vous y croiriez si vous pouviez lire en moi. Les femmes ne valent pas mieux pour l'amour que les hommes pour la lutte, et je désespère des uns comme des autres.

SERAFINA

Tant pis pour toi.

L'INCONNU

Comment ?

SERAFINA

Quand on est mécontent de tout, c'est qu'on ne sait tirer parti de rien. Tu vas m'arrêter pour me faire ton éloge, n'est-il pas vrai ? pour me dire que tu es bon, tendre, dévoué... Qui prétend le contraire ? Mais ce n'est pas assez de savoir aimer.

L'INCONNU

Que faut-il donc de plus ?

SERAFINA

Il faut savoir pardonner, et tu ne l'as jamais su.

L'INCONNU

Je l'avoue. Je n'accorde pas plus de pardon que je n'en demande. L'enthousiasme nécessaire à l'amour ne saurait aller avec la pitié.

SERAFINA

Voyez-vous la belle maxime ! Et il s'ensuit, n'est-ce pas ? que l'on ne doit rien admirer, que l'on ne peut rien aimer en dehors de la perfection même. A ce compte il faut briser tout diamant qui n'est pas sans défaut, et l'on ne ferait pas mal d'éteindre le soleil parce qu'il a des taches. Eh ! mon pauvre garçon, apprends donc à te contenter du bien sans toujours désirer le mieux, et résigne toi à savourer tranquillement le bon vin de ce monde, puisque l'ambrosie n'appartient qu'à l'autre.

L'INCONNU

Rien ! je ne veux rien que dormir et oublier. Le sommeil et l'oubli, voilà ce qui convient aux âmes fatiguées, et la mienne a épuisé toutes ses forces dans l'agitation.

SERAFINA

Illusion de la jeunesse ! L'amour est une faculté

comme les autres, qui grandit dans l'exercice et se retrempe dans le repos. Ce que tu prends pour la mort n'est que le sommeil.

L'INCONNU

Fasse le ciel que vous vous trompiez, madame ! Mon cœur n'a que trop saigné, mes yeux n'ont que trop pleuré. Je ne soupire plus qu'après la tranquillité, et le mot même de passion ne dit-il pas qu'aimer c'est souffrir !

SERAFINA

Non, aimer, crois-en quelqu'un qui n'a jamais connu l'amour, aimer, c'est vivre.

L'INCONNU

Si vous pensez ainsi, madame, c'est justement parce que vous avez eu le bonheur de ne pas connaître l'amour, un bonheur que vous ne pouvez pas apprécier et que j'envie.

SARAFINA

Tu me rappelles ce millionnaire gastronome qu'un mendiant arrête au sortir d'un succulent dîner pour lui demander l'aumône, en disant qu'il a faim. « Tu es bien heureux, toi, d'avoir faim, lui répondit-il avec colère, et je voudrais bien être à ta place. » Tous les riches se ressemblent pour se trouver plus à plaindre que les pauvres.

L'INCONNU

Pardon, madame, pardon, mon excellente amie, je vous ai blessée.

SERAFINA

Jamais. Est-ce que l'on se blesse des paroles d'un fils ? Et ne suis-je pas ta mère ? Allons, ne m'interromps pas, je sais ta pensée. Moi, j'ai à te dire que tu peux, que tu dois aimer, et que, bon gré mal gré, tu

aimeras. Oh ! tu as beau hocher la tête, je le sais, je le veux, et ce sera ici et bientôt.

L'INCONNU

Quel jour ?

SERAFINA

Demain, non. Alors ce sera aujourd'hui. Et au fait le plus tôt sera le mieux. Le bonheur ne saurait venir trop vite.

L'INCONNU

Mais c'est donc une merveille ?

SERAFINA

Mieux que cela : une femme !

L'INCONNU

Belle ?

SERAFINA

Tu la verras.

L'INCONNU

Et du cœur ?

SERAFINA

Tu essaieras.

L'INCONNU

Son nom ?

SERAFINA

C'est... Mais à quoi bon te le dire ? Tu ne peux plus aimer, et quand tu le voudrais, tu as épuisé, tu le sais bien, toutes les forces de ton cœur.

L'INCONNU

Que voulez-vous ? j'ai, comme tant d'autres, l'amour-propre de mes défauts, et je cherche à me tromper moi-même sur une faiblesse que je ne puis vaincre. Il faut me pardonner.

SERAFINA

Et te nommer cette femme, n'est-ce pas? Mais je ne le dois pas, ne pouvant pas te la garantir parfaite.

L'INCONNU

Vous vous moquez de moi, et vous avez raison. J'ai perdu le droit de rien demander

SERAFINA

Ton humilité me touche et me donne bon espoir. Le repentir est un commencement de sagesse. Aussi je vais te donner l'exemple de l'indulgence et te nommer la princesse...

L'INCONNU

Dianora.

SERAFINA

Il l'a deviné! J'avais décidément raison, et c'est une prédestination.

L'INCONNU

Une fatalité peut-être.

SERAFINA

En ma qualité de magicienne, je lis dans l'avenir et je nous prédis, à moi un triomphe, à toi le bonheur. Veux-tu m'en croire et me laisser faire?

L'INCONNU

Vous êtes mon bon génie, et je vous abandonne le soin de ma destinée.

SERAFINA

A la bonne heure! J'entends venir quelqu'un à qui j'ai besoin de parler. Entre dans ce salon, et reviens dans un quart d'heure...

(L'inconnu baise la main de Serafina et sort.)

SCÈNE IX

SERAFINA, puis DIANORA

SERAFINA, seule

Réussirai-je ?

DIANORA, entrant

Me voici à vos ordres, ma bonne tante, qu'avez-vous à me dire ?

SERAFINA

Le duc veut que tu te maries.

DIANORA

Avec qui ?

SERAFINA

Avec qui tu voudras.

DIANORA

Mais avec qui vouloir ?

SERAFINA

Tu peux choisir. En fait de prétendants, ce n'est pas le nombre qui te manque.

DIANORA

Non, c'est la qualité.

SERAFINA

Tu as sous la main tous les princes, veufs ou célibataires, de la péninsule.

DIANORA

Ah ! ma tante, vous jouez sur les mots.

SERAFINA

En aucune façon. Il y a parmi eux des hommes charmants.

DIANORA

Qui donc ?

SERAFINA

Le duc de Rimini fait, depuis vingt ans, les beaux jours de l'Italie.

DIANORA

Alors il doit en être au moins à l'automne, et j'aime mieux le printemps.

SERAFINA

Tu n'en pourras pas dire autant du beau prince Colonna.

DIANORA

Que voulez-vous qu'on fasse de cet écolier ? Il est trop vieux pour un enfant et trop jeune pour un homme.

SERAFINA

Il y a encore quelques Monte-Cavalli disponibles.

DIANORA

Je rends justice à cette famille. C'est à coup sûr le magasin conjugal le mieux assorti d'Europe, fournissant à juste titre des époux du meilleur choix, et faisant avec succès le commerce d'exportation. Mais, pour acheter un mari, il faudrait que j'eusse, comme les Turcs, quand ils achètent une femme, le droit de le revendre.

SERAFINA

Eh bien ! puisque tu ne trouves à l'extérieur personne de ton goût, rabats-toi sur l'intérieur.

DIANORA

Mais il n'y a dans ce duché personne de sortable. Le comte Zanobi est un intrigant, le comte Orlando un fat, les autres sont des sots.

SERAFINA

Prends garde, ma fille, qui demande trop n'a souvent rien, et il y a une fable célèbre...

DIANORA

Soyez tranquille, ma tante, je vous promets de ne pas finir par un malotru. A défaut de nobles créatures, reste le Créateur, et j'irai me consacrer à Dieu, si je ne trouve pas à l'adorer dans une glorieuse et fidèle image.

SERAFINA

Je ne te savais pas pour le couvent une telle vocation, et je penche à croire que tu n'en parlerais pas avec ce beau calme si tu n'étais sûre de n'y jamais entrer. Gageons que tu as quelque amour en tête.

DIANORA

Moi?

SERAFINA

Réponds franchement.

DIANORA

Eh bien ! je crois, ma tante, que vous avez raison. Il me semble que j'aime...

SERAFINA

Qui donc ?

DIANORA

Faut-il tout vous dire ?

SERAFINA

Comme à ton confesseur. Tu aimes ?...

DIANORA

Deux personnes.

SERAFINA

Deux hommes?

DIANORA

Oui.

SERAFINA

C'est bien débiter. Deux à la fois ! Mais pas également, sans doute ?

DIANORA

Si !

SERAFINA

Ah ! mais ne pouvant en épouser qu'un, auquel donneras-tu la préférence ?

DIANORA

Je ne sais pas. Je me laisserai conduire par le hasard, ou plutôt par votre sagesse, Voulez-vous me donner un conseil ?

SERAFINA

Si je le puis. Est-ce que je connais les deux héros de ton roman ?

DIANORA

L'un autant que moi, l'autre plus.

SERAFINA

C'est curieux.

DIANORA

C'est vrai.

SERAFINA

Mais alors il me sera difficile d'être impartiale.

DIANORA

Peu importe.

SERAFINA

As-tu promis quelque chose à l'un d'eux?

DIANORA

Rien! Je ne leur ai jamais parlé.

SERAFINA

Mais les regards peuvent engager autant que les paroles.

DIANORA

Je ne les ai jamais vus.

SERAFINA

Cela devient fantastique, et je m'y perds. Explique-moi un peu tous ces mystères.

DIANORA

Il n'y a là-dedans, je vous assure, rien que de très-simple. Ne trouvant autour de moi personne qui me plût, je me suis mise à aimer de loin, dans l'inconnu, et je me suis enthousiasmée pour deux renommées, l'une austère et glorieuse, l'autre amoureuse et charmante. Ai-je besoin de vous dire les noms?

SERAFINA

Sans doute, Liberius et Fidelio?

DIANORA

Liberius et Fidelio, ces deux grands cœurs! Fidelio, l'homme des belles pensées et des vaillantes affections, le poète de sa vie, le héros de ses poèmes, doublement couronné par le génie et par l'amour; Liberius, le patriote par excellence, le chef de toutes les conspirations, le soldat de toutes les batailles, la terreur de l'étranger et l'espoir de l'Italie : voilà les deux hommes que

j'aime, les deux seuls que je pourrai aimer. Mais auquel donner la préférence? Voilà ce que je ne saurai jamais décider de moi-même.

SERAFINA

Dieu merci! tu n'auras pas besoin de choisir.

DIANORA

Sans doute, parce que je n'aurai le bonheur d'être aimée ni par l'un ni par l'autre, n'est-il pas vrai?

SERAFINA

Peut-être?

DIANORA, vivement

Que dites-vous?

SERAFINA

Peut-être seras-tu aimée par l'un et par l'autre, sans que l'un soit jaloux de l'autre, sans que tu sois obligée de renoncer à l'un pour l'autre. Tu ne me comprends pas? Écoute, je vais te confier un secret: la vie d'un homme en dépend. Jure-moi de ne jamais le révéler.

DIANORA

Je le jure.

SERAFINA

Eh bien! Liborius, le conspirateur, et le poète, Fidelio, sont...

DIANORA

Les deux frères?...

SERAFINA

Non, le même homme!

DIANORA

Mon Dieu! que m'apprenez-vous? Et cet homme-là, ma tante, croyez-vous qu'il m'aimerait?

SERAFINA

C'est une question que vous pourrez bientôt vous faire l'un à l'autre, et dont je ne connais pas encore la réponse.

DIANORA

Est-ce qu'il doit venir? Je pourrais le voir... ici... bientôt?...

SCÈNE X

SERAFINA, DIANORA, L'INCONNU

SERAFINA

Viens, mon enfant, que je te présente à ma nièce bien aimée, la princesse Dianora.

(L'inconnu relève la tête avec émotion.)

DIANORA

Monsieur est...

SERAFINA

Mon filleul, le chevalier Fidelio!

(Dianora recule d'un pas, pâle et tremblante. — On entend sonner l'Angelus du soir. Un abbé de la chapelle ducal, portant à la main un cierge, vient allumer une lampe d'or posée aux pieds d'une madone colossale qui se dresse au milieu de la galerie.)

ACTE DEUXIÈME

Une fête de nuit au palais ducal : une partie des jardins éclairée à giorno, l'autre ensevelie dans une obscurité mystérieuse; la musique du bal, à intervalles inégaux, éclate sur la sonorité des marbres, s'exhale à travers les fenêtres en bouffées harmonieuses, bondit et rebondit d'échos en échos jusqu'aux dernières profondeurs de la villa et finit par s'éteindre pour faire place au frémissement monotone des feuilles et au murmure des jets d'eau. Tantôt un groupe joyeux, se détachant de la masse compacte des danseurs, s'éparpille au travers des charmilles, qu'il remplit des éclats d'une gaieté folle; tantôt un couple furtif glisse sur le gazon des pelouses avec l'allure discrète des fantômes, comme s'il craignait d'éveiller les esprits de la nuit; partout le contraste de la lumière et de l'ombre, du silence et du bruit, du tumulte et de la solitude. Au bord d'une allée retirée, assise sur un banc de verdure, que recouvre un tapis de velours, adossée à une statue d'Apollon, Dianora, vêtue de blanc et couronnée de fleurs, rêve, la tête inclinée. Fidelio s'approche doucement à travers les arbres, et vient s'appuyer contre le piédestal de la statue.

SCÈNE I

DIANORA, FIDELIO

DIANORA (A elle-même.)

Fidelio ! Liberius !

FIDELIO

Dianora !

DIANORA

Ah! c'est vous!

FIDELIO

Moi qui vous cherchais. A quoi pensiez-vous?

DIANORA

A mon bonheur! (Elle l'attire par la main et le fait asseoir près d'elle.) Savez-vous que je suis prédestinée? N'avoir dans le monde que deux enthousiasmes, et pouvoir les réunir dans un seul amour! Répétez-moi que vous êtes Fidelio et que vous êtes Liberius, pour que je ne croie pas rêver.

FIDELIO

Oui, il y a en moi deux hommes, et ces deux hommes ont un seul cœur, et ce cœur vous appartient.

DIANORA

Tout entier?

FIDELIO

Sans réserve.

DIANORA

O joie! ô doux orgueil! Cette puissante intelligence, ce fier courage, cette double gloire du poète et du guerrier, tout cela est à moi, à moi seule! Non, jamais femme ne fut aussi heureuse.

FIDELIO

Jamais femme ne fut plus aimée. O Dianora! vous ne savez pas tout le bien que vous avez fait à mon pauvre cœur. Il était plein de doute, et vous l'avez rempli de joie; désespéré, vous l'avez fait renaître à l'espérance, et partout vous y avez, sous des flots de bonheur, fait disparaître la trace des anciennes souffrances. C'est une nouvelle vie que je vous dois, et, pour m'acquitter, je vous la donne.

DIANORA

• Ton ciel, ô Dante! n'était pas aussi beau. Dites-moi, mon ami, est-ce qu'une pareille félicité peut durer?

FIDELIO

Toujours, si vous voulez.

DIANORA

Cela dépend donc de moi?

FIDELIO

Entièrement!

DIANORA

Que faut-il faire?

FIDELIO

Continuer.

DIANORA

Qu'ai-je donc fait jusqu'à présent?

FIDELIO

Des merveilles!

DIANORA

Sans m'en douter?

FIDELIO

Oui, par le seul effet de votre heureuse nature.

DIANORA

Je suis donc parfaite?

FIDELIO

A peu près.

DIANORA

Pas tout-à-fait donc?... Eh bien! quel est mon défaut? Dites-le tout de suite, je le veux!

FIDELIO

Vous savez que le duc, votre oncle, s'est imaginé retrouver dans sa famille et dans sa cour tous les personnages de l'Olympe païen. Vous seule avez jusqu'à présent déjoué sa sagacité et échappé à ses combinaisons. Eh bien ! moi, je crois avoir trouvé votre ressemblance et votre surnom.

DIANORA

Dites, dites ; je suis curieuse de connaître mon rôle dans cette autre divine comédie.

FIDELIO

Vous vous rappelez cette fable, qui est une histoire. Une jeune fille, ornée par les dieux de tous les dons du corps, de l'esprit et de l'âme, fût aimée d'un jeune homme comblé aussi de toutes les perfections. Il semble que rien ne manquait au bonheur de la jeune fille, et pourtant elle était agitée et inquiète. Son époux, qui ne venait qu'avec la nuit et s'en allait avant le jour, n'avait voulu ni lui apprendre son nom ni lui laisser voir son visage. — Contente-toi d'être heureuse, lui avait-il dit, et n'en demande pas davantage ; tu ne peux me connaître sans me perdre. — Un long combat eut lieu dans le cœur de la jeune fille. La curiosité finit par l'emporter. — Une nuit, elle se leva avec précaution, et, rallumant la lampe, qu'elle avait, suivant la coutume, éteinte avant l'arrivée du jeune homme, elle se pencha sur lui pour le contempler. Quelle ne fut pas sa joie lorsqu'elle reconnut l'Amour ! joie courte et fatale. Dans son trouble, elle avait renversé la lampe, et aussitôt réveillé par l'huile brûlante, l'Amour, qu'elle avait à peine entrevu, s'était envolé pour ne plus revenir, la laissant en proie à d'inutiles regrets et à un désespoir éternel.

DIANORA

Votre histoire ne me paraît pas tout à fait exempte

de fatuité, monsieur le beau diseur : m'appeler Psyché, n'est-ce pas me dire que vous êtes l'Amour en personne?

FIDELIO

Je n'accepte la comparaison que sous bénéfice de modestie. Si j'ai quelque prétention à une des qualités de l'Amour, la plus belle, il est vrai, je me reconnais surtout l'horrible défaut qui les gâte toutes; me croyant passionné comme lui, je me sais, comme lui, implacable.

(Zanobi passe à quelques pas dans les arbres, s'arrête un instant pour écouter, puis s'éloigne et disparaît.)

DIANORA .

Implacable?

FIDELIO

Oui, pour mon malheur, plus encore que pour celui des autres.

DIANORA

Mais que craignez-vous donc de moi?

FIDELIO

Ne vous l'ai-je pas dit? Que vous n'ayez le désir de savoir autant que le besoin d'aimer, et qu'une folle curiosité ne vous pousse à troubler cette harmonie de nos âmes qui fait maintenant mon bonheur. Par un étrange et fatal contraste, je ne puis vivre sans une chose que tout semble éloigner de moi. Il me faut une confiance absolue, et personne plus que moi ne prête au soupçon. Ma vie est pleine de secrets et de mystères. Ma naissance, mes luttes politiques, mes aventures de tout genre, me rattachent par des fils invisibles à une multitude d'objets et d'individus différents qui semblent n'avoir ni entre eux ni avec moi aucune espèce de rapports et jettent sur une partie de ma vie un voile impénétrable à tous les regards. Il arrive souvent que

l'on ne peut ni comprendre la raison de mes actions ni voir le fond de ma pensée; et malgré cela, ou plutôt à cause de cela, je veux que l'on croie aveuglément en moi. Je ne pardonne ni le soupçon ni même le doute. La défiance pour moi est la pire de toutes les injures, parce qu'elle tombe sur ce que l'homme doit avoir de plus cher et de plus sacré, sa loyauté. Se défier de moi, c'est me mépriser, et je méprise à jamais qui a pu me mépriser un instant.

DIANORA

Entendons-nous. De la défiance, je suis certaine de n'en jamais témoigner; mais dire que je n'éprouverai pas de jalousie, je ne l'oserais.

FIDELIO

Vous ne devez connaître ni l'une ni l'autre. Le passé pour moi, c'est le néant. Mon cœur ne garde nulle trace des affections éteintes et ne leur daigne pas même accorder l'honneur d'un regret. Laissez dormir les morts dans le tombeau de l'oubli; laissez errer la cendre au caprice du vent; laissez les vains fantômes se débattre éperdus dans le vide des temps écoulés; ne vous inquiétez que de la vie et de la réalité. Le présent vous appartient tout entier. Pour l'avenir, je vous donne ma parole d'honneur que je ne vous tromperai jamais. Êtes-vous tranquille?

DIANORA

Je le serais tout à fait si vouliez répondre à une seule question.

FIDELIO

Oui.

DIANORA

Vous connaissez la baronne Pagolo?

FIDELIO

Oui.

DIANORA

On dit que vous la voyez souvent ?

FIDELIO

C'est vrai.

DIANORA

Je ne suis pas jalouse d'elle, quoiqu'elle soit bien charmante; mais je... Pardon, mon ami, je n'ose vous dire cela, de peur de vous fâcher. N'en parlons plus.

FIDELIO

Vous vouliez me demander, n'est-il pas vrai? quel motif me conduit si souvent près d'elle ?

DIANORA

Oui.

FIDELIO

Je ne puis vous le dire. Seulement je vous jure que je n'ai jamais eu et que je n'aurai jamais d'amour pour elle. Cela vous suffit-il ?

DIANORA

Vous êtes bon d'avoir ainsi pitié de mes faiblesses, et je me haïrais moi-même si je ne passais ma vie à vous aimer.

FIDELIO

Votre affection ne fera que passer par moi pour retourner à vous. Je suis le temple dont vous êtes l'idole. Adieu.

DIANORA

Vous me quittez ?

FIDELIO

J'entends s'approcher le bruit de la fête, et l'amour

ressemble à la colombe, qui ne chante que dans la solitude.

(Il sort; elle le suit des yeux longtemps encore après qu'il a disparu. Zanobi, debout à quelque distance, les observe tous deux en silence; puis, il s'approche à pas lents et laisse tomber son chapeau près de Dianora, qui se retourne au bruit.)

SCÈNE II

DIANORA, ZANOBI

ZANOBI

Pardon, princesse, je suis un maladroit. (Il ramasse son chapeau.) Je m'éloigne.

DIANORA

Pourquoi donc, monsieur le comte?

ZANOBI

J'ai eu le malheur de déranger votre Altesse Sérénissime.

DIANORA

En aucune façon!

ZANOBI

N'est-ce pas le chevalier Fidelio que je vois s'éloigner à travers les arbres?

DIANORA

Eh bien! quand ce serait lui?

ZANOBI

J'aurais interrompu un entretien trop doux, pour que ma présence ne vous fût pas en ce moment désagréable.

DIANORA

Je prenais sans doute un grand plaisir à la conversation du chevalier. Il a trop d'esprit pour qu'on ne soit pas heureux de l'entendre.

ZANOBI

Je croyais qu'un intérêt plus puissant vous parlait en sa faveur.

DIANORA

Prenez garde, comte, vous pourriez compromettre votre réputation de réserve et de savoir-vivre, en demandant à une femme son secret.

ZANOBI

A Dieu ne plaise, princesse ! Je sais ce que l'on doit aux femmes, surtout à une femme comme vous, et jamais je ne porterai dans les mystères du cœur un regard profane. Mais on dit publiquement que vous ne défendez pas au chevalier d'aspirer à votre main.

DIANORA

On en a dit autant de bien d'autres, de vous même, comte, si j'ai bonne mémoire, et, mieux que personne, vous savez qu'il n'en était rien.

ZANOBI

Il est, hélas ! trop vrai, princesse, qu'on peut désirer toujours sans obtenir jamais.

DIANORA

Voudriez-vous me faire croire que vous êtes amoureux de moi ?

ZANOBI

Vous avez trop d'esprit pour croire que quelqu'un ne l'est pas.

DIANORA

C'est juste ! une princesse, et riche encore !

ZANOBI

Je vous prouverai que mon amour est, de toute façon, désintéressé.

DIANORA

Comment?

ZANOBI

En ne vous en parlant que lorsqu'il vous sera impossible de me supposer quelque espérance.

DIANORA

Mais, à ce compte, je crois que vous pourriez m'en parler toujours.

ZANOBI

J'ai eu l'honneur de dire à votre Altesse que je ne m'étais jamais flatté de réussir à lui plaire. Mais, si loin que soit un homme des bonnes grâces d'une femme, il y a quelque chose qui l'en éloigne encore davantage. C'est l'amour qu'elle ressent pour un autre.

DIANORA

Eh bien !

ZANOBI

Eh bien ! pour vous prouver jusqu'à l'évidence le désintéressement de mon affection, je vous en parlerai alors seulement que je vous croirai... Comment dirai-je?...

DIANORA

Éprise de quelqu'un ?

ZANOBI

Précisément !

DIANORA

Mais il me semble qu'aujourd'hui...

ZANOBI

Oui, princesse.

DIANORA

Alors, vous croyez ?...

ZANOBI

Je le crains.

DIANORA

Ne pourriez-vous, en tous cas, croire sans craindre ?

ZANOBI

L'un ne saurait, en cette circonstance, aller sans l'autre.

DIANORA

Serait-ce donc un malheur pour moi d'aimer Fidelio ?

ZANOBI

Un grand malheur.

DIANORA

Ah ! oui, parce qu'il y a trop loin de moi à lui, n'est-il pas vrai ? parce qu'il n'est pas permis à une princesse d'épouser un aventurier ?

ZANOBI

Vous me faites tort, princesse. Ce sont là des raisons vulgaires, et bien sot qui viendrait parler à une personne de votre sorte un pareil langage. Non ; j'entre parfaitement dans vos idées, et je partage jusqu'à un certain point votre enthousiasme pour le chevalier.

DIANORA

Vraiment ?

ZANOBI

Il y a de ces mérites qui brillent comme le soleil. Pour les nier, il faut être aveugle. Mais aussi qui regarde bien dans le soleil y voit des taches.

DIANORA

Et quel est, à votre avis, le défaut de Fidelio?

ZANOBI

Mon Dieu! est-ce un défaut? Je n'en sais rien, je crois plutôt que c'est un excès de qualités.

DIANORA

En un mot, que lui reprochez-vous?

ZANOBI

Si je lui reprochais une chose, que je lui envierais du reste en même temps, ce serait d'être et trop aimable et trop aimant.

DIANORA

Peut-on vous demander sur quoi se base cette accusation?

ZANOBI

Accusation plus flatteuse, vous l'avouerez, que bien des louanges, et dont le chevalier se glorifie, sans doute, puisqu'il prend chaque jour à tâche de la justifier davantage.

DIANORA

Mais où? Quand? Comment?

ZANOBI

Mais partout, toujours, de toutes les manières. Ses aventures sont trop nombreuses pour que je puisse vous les raconter et trop connues pour qu'il en soit besoin.

DIANORA

Tout ce que vous dites là, c'est du passé, et no compte plus.

ZANOBI

Le passé est un miroir où se reflète l'avenir. Vous savez que Don Juan est mort impénitent.

DIANORA

Si Fidelio ressemble à Don Juan par certains côtés, je crois que personne n'en diffère plus par les autres ; il en a les charmes sans les vices.

ZANOBI

Fidelio est poète, et les poètes savent, comme une de leurs plus célèbres créations, changer à volonté de figure et d'apparence.

DIANORA

Ainsi, vous le croyez menteur ?

ZANOBI

Non, habile seulement. On ne trouverait pas son pareil pour se faire aimer par plusieurs femmes à la fois, et persuader à chacune qu'il l'aime uniquement et pour toujours.

DIANORA

Les preuves ?

ZANOBI

De quoi, princesse ?

DIANORA

Vous venez de me dire que Fidelio me trompait. Il faut me le prouver.

ZANOBI

Que Votre Altesse me pardonne ; je n'ai pas dit cela, et je n'ai rien à prouver.

DIANORA

Des subterfuges ? Vous ne me connaissez donc pas, monsieur ? Jouer avec ma jalousie, c'est jouer avec le feu, pensez-y. Vous avez voulu savoir si j'aimais Fidelio ? Eh bien, oui ! je l'aime, et qui touche à mon amour touche à ma vie. S'il me trompait, malheur à lui ! Si c'est vous qui vous riez de mon amour, malheur à vous !

ZANOBI

Si j'avais su, princesse...

DIANORA

Allons! parlez vite, je le veux! Que savez-vous?

ZANOBI

Rien d'absolument positif, et comme il y a une autre personne mêlée là-dedans...

DIANORA

La Rosanna, n'est-ce pas?

ZANOBI

C'est en effet de la baronne Pagolo qu'il s'agit. Votre Altesse savait donc déjà quelque chose?...

DIANORA

C'est tout ce que je veux savoir, et il me semble que vous me faites attendre, monsieur le comte?

ZANOBI

Dieu m'en garde, princesse! Le moindre de vos désirs sera toujours une loi pour le plus humble et le plus dévoué de vos serviteurs.

DIANORA

Eh bien?

ZANOBI

Vous savez qu'en ma qualité de ministre d'Etat je suis chargé de la police du duché. Je fais depuis quelque temps surveiller la maison du baron. Un de mes gens m'a remis aujourd'hui ce billet, qu'il venait de trouver chez la baronne.

DIANORA

Voyons.

ZANOBI

Connaissez-vous son écriture?

DIANORA

Oui, donnez!

ZANOBI

Je dois seulement prévenir Votre Altesse que le billet n'a pas d'adresse, et je ne puis que supposer, sans l'affirmer en aucune façon, qu'il était destiné au chevalier.

DIANORA

Donnez donc!

ZANOBI, lui remettant le billet.

Le voilà!

DIANORA, le regardant.

C'est bien d'elle. O mon cœur! (Elle lit.) « Le baron passera la nuit au bal chez le duc. J'ai refusé de l'y accompagner sous prétexte d'indisposition. Je serai avant minuit à ma villa de Monte-Fiorito, où je vous attendrai. Venez par le parc. » (Froissant le billet avec rage.) O Dieu! et tu ne les écrases pas!... Comte, je vous hais!

ZANOBI

Moi, princesse?

DIANORA, pleurant.

Oui. Qui vous avait prié de me désabuser? Tout à l'heure, trompée ou non, j'étais heureuse, et maintenant... (Essuyant ses larmes et redressant la tête.) Ah! je me vengerai d'eux et de vous!

ZANOBI

Mais, princesse, me punir du mal que d'autres vous font, ce ne serait pas juste.

DIANORA

Que m'importe? Et moi, à qui avais-je fait du mal,

pour souffrir ainsi? Mais, j'y pense, rien ne me prouve que ce billet fût destiné à Fidelio. Il n'est pas le seul qui aille chez cette Rosanna, et peut-être... Il faut que je le voie, que je l'interroge. Ah! si vous m'avez trompée, comte, malheur à vous!

ZANOBI

Votre Altesse fait toujours tout retomber sur moi. Il y a de quoi en devenir fou!

DIANORA

C'est bon. Cherchez-le, faites-le chercher partout et envoyez-le ici. Et pas un mot à personne, entendez-vous? Eh bien! allez donc! ne voyez-vous pas que je meurs d'impatience? (Elle sort.)

ZANOBI, seul.

Si je ne me trompe, le coup a porté. Comme ces joueurs habiles qui corrigent les erreurs du sort et gagnent la partie en changeant une carte, je fais tourner en ma faveur, au moyen d'une adresse ingénieusement escamotée, l'intrigue que l'amour avait ourdie au profit d'un autre. Le billet doux destiné par l'épouse du forgeron à ce grand vainqueur, à ce fat emplumé, au bel écuyer cavalcadour, monsieur le comte Orlando, servira à brouiller la princesse avec son archi-poétique chevalier. La vérité finira peut-être par se découvrir, selon son inconvenante habitude, mais trop tard, je l'espère. Le hasard est un dieu fantasque et fuit l'à-propos. D'ici là, j'aurai vu se briser cette passion, fragile comme tous les produits de l'enthousiasme, et j'aurai eu le loisir d'en ramasser les morceaux. Que diable! voilà trop longtemps que je reste garçon et pauvre, quoique ministre. Il est de toute nécessité, par conséquent de toute justice, que je mette la main sur une femme et sur une dot. Et quelle dot, celle-là! une dot qui n'a pas sa pareille dans toute l'Italie. Ah! si fait, il y a aussi bien, il y a même mieux, il y a la fortune de

la comtesse Serafina. Mais le moyen d'y penser? Autant j'ai le goût du mariage, autant la vieille Altesse a la monomanie du célibat. Les choses s'arrangent donc pour le mieux : avec beaucoup de patience et un peu de subtilité, on arrive à tout... (Il sort.)

SCÈNE III

ORLANDO, BASTIANO, VENAFRO

ORLANDO

Il est temps qu'on en finisse. On ne saurait plus y tenir. Le duc est devenu tout à fait imbécile avec sa métempsychose. Remettre en vigueur des lois aussi vieilles que son épouse, pour empêcher les riches de jouer, les pauvres de faire des dettes, les femmes d'avoir des amants, et les hommes de se battre en duel! Cela a-t-il le sens commun, je vous le demande? Mais quel plaisir vous resterait-il alors, et que veut-il que l'on fasse de la vie?

BASTIANO

Que l'on conspire, apparemment, et ce vœu, nous l'exauçons. A quoi penses-tu donc, Venafro?

VENAFRO

A cette aigle impériale qui plane sur l'Italie, cherchant où mettre sa double griffe.

ORLANDO

Ce pauvre Venafro a décidément un cauchemar chronique : il rêve perpétuellement Autriche.

VENAFRO

O Libérius! où es-tu?

BASTIANO

Fidelio ne sera décidément pas des nôtres ?

ORLANDO

Non. C'est en vain que j'ai, à plusieurs reprises, tenté de l'amorcer, il n'a jamais voulu mordre. Il ne pense qu'à sa princesse. C'est un brave garçon ; mais, comme tous les poètes, il n'est bon qu'à soupirer.

BASTIANO

Heureusement, nous aurons assez de monde sans lui. Notre affaire est tout à fait à la mode. C'est incroyable la quantité de gens que nous avons embauchés depuis un mois. La réunion de ce soir sera, selon toute apparence, très-nombreuse.

ORLANDO

Et par conséquent, hélas ! très-mal composée. C'est bien dommage que l'on ait besoin de tout ce vilain monde qu'il y aura là-bas, et que l'on ne puisse pas conspirer entre gens de bonne compagnie. Je t'avoue que j'ai une peur horrible de l'atmosphère qui nous attend, et je n'irai que parfumé de la tête aux pieds.

BASTIANO

Moi, je trouve les cohues très-amusantes. Et celle-ci promet : des gentilshommes, des chaudronniers, des avocats, des épiciers, des soldats, des marchands d'orviétan et des philosophes, tout cela enfermé ensemble pour parler politique et jurer haine à la tyrannie, c'est une bonne idée. Quel tohu-bohu ! quelle arche de Noé ! quelle chambre de députés ! J'en ris d'avance.

VENAFRO

Plaise à Dieu que tu en ries longtemps !

ORLANDO

Quel oiseau de mauvais augure que ce Venafro !

Qu'est-ce qui peut nous arriver de pis? Étant gentils-hommes, nous ne saurions être pendus. Eh bien! cela t'effraie-t-il? Alors retire-toi, et laisse-nous aller.

VENAFRO

Tu sais, Orlando, que je n'ai pas besoin de faire mes preuves. J'augure mal de cette affaire; mais j'ai dit que j'irais partout avec vous : j'irai. N'en parlons plus.

BASTIANO

Ah çà! Pagolo ne se hâte guère.

ORLANDO

Il s'occupe probablement de quelques menus détails pour ce soir. Il a les mauvaises habitudes d'un ouvrier, et ne peut rester un instant sans rien faire.

VENAFRO

Et sa femme, qu'en fais-tu?

ORLANDO

Rien, malheureusement.

BASTIANO

Tu m'avais dit ces jours derniers que vous commenciez à être bien ensemble.

ORLANDO

Je m'étais flatté, à ce qu'il paraît. Je lui ai écrit hier pour lui demander un rendez-vous, et je n'ai pas reçu de réponse.

VENAFRO

Il ne faut pas désespérer pour cela. La baronne n'a pas encore eu d'amants, et, pour la première fois, les femmes font toujours des façons.

ORLANDO

Dieu t'entende! car je crois que j'en suis véritablement amoureux.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PAGOLO

PAGOLO

Bonsoir, mes amis. Tout est disposé pour notre réunion. Ma femme est souffrante et croit que je passerai la nuit au bal ici. Tous mes domestiques sont consignés à la ville, et personne ne viendra nous déranger.

ORLANDO

A merveille!

PAGOLO

N'oubliez pas l'heure ni le lieu du rendez-vous. A minuit, à ma villa de Monte-Fiorito

BASTIANO

C'est entendu.

PAGOLO

Ayez soin de passer par la cour de la ferme; les grilles du parc seront fermées, de peur de surprise; je suis un homme prudent, moi, voyez-vous!

ORLANDO

Très-bien! Je vous réponds d'y être des premiers. J'ai commandé pour onze heures le meilleur de mes chevaux.

PAGOLO

A la bonne heure! voilà ce que j'appelle un homme de précaution. Quel bonheur j'aurai à me venger de ce misérable Zanobi! Et ma femme, Orlando, qui, pendant ce temps-là, me croira au bal, n'est-ce pas excellent?

ORLANDO

Quand vous vous y mettez, mon cher baron, vous en remontreriez au diable.

PAGOLO

Vous me flattez.

VENAFRO

Il serait sage de nous séparer maintenant. On pourrait prendre des soupçons, si l'on nous voyait plus longtemps ensemble.

PAGOLO

Vous avez raison. A Monte-Fiorito, à minuit!

LES AUTRES

A minuit!

(Eustasio sort d'un côté avec Venafro, Orlando de l'autre avec Pagolo. Entre Dianora qui, en passant près de ce dernier, fixe sur lui un regard ironique.)

PAGOLO, s'arrêtant

La princesse vient de me regarder d'un air singulier. On aurait dit qu'elle se moquait de moi.

ORLANDO, l'entraînant

Vous rêvez, mon cher Pagolo. A qui pourrait-il venir dans l'idée de se moquer d'un homme comme vous? (Ils sortent.)

SCÈNE V

DIANORA, FIDELIO

FIDELIO

Vous m'avez demandé, Dianora; que me voulez-vous?

DIANORA

Vous dire deux mots.

FIDELIO

Mon Dieu ! comme vous êtes pâle ! votre main tremble, vous souffrez ?

DIANORA

Ce n'est rien ; le froid de la nuit qui me gagne. Je vais rentrer dans les salons.

FIDELIO

Hâtez-vous, cela m'inquiète.

DIANORA

Me hâter !... Soyez tranquille. Voici de quoi il s'agit. Il était tombé entre les mains de la police une lettre qui pouvait compromettre la baronne Pagolo ; je m'en suis emparé, et je vous l'apporte.

FIDELIO, prenant la lettre

Qu'y a-t-il donc dans cette lettre ?

DIANORA

Lisez !

FIDELIO, après avoir lu

Malheureuse enfant !

DIANORA

Vous voilà plus pâle que moi, Fidelio.

FIDELIO

Cette lettre me fait un mal horrible.

DIANORA

Vraiment ?

FIDELIO

Qui l'a lue ?

Deux personnes seulement : le comte Zanobi et moi.

FIDELIO

À vous, je n'ai pas besoin de recommander le silence ; mais dites au comte que, s'il tient à la vie, il ne dise jamais à personne un mot de cela.

DIANORA

Vous le tueriez, s'il parlait ?

FIDELIO

Sans aucun doute. Cette lettre, si elle était connue, perdrait Rosanna.

DIANORA

Ah !

FIDELIO

Savez-vous à qui elle était adressée ?...

DIANORA

Non !

FIDELIO

Et le comte ?

DIANORA

Non plus. Et vous, ne le devinez-vous pas ?

FIDELIO

Non. (Il se promène avec agitation.)

DIANORA

Qu'allez-vous faire ?

FIDELIO

Je ne le sais pas encore. J'ai besoin d'y réfléchir...

DIANORA

Adieu ! (Elle s'éloigne lentement.)

FIDELIO, la rappelant

Dianora ! un mot encore. Répondez-moi franchement. Cette démarche, est-ce la générosité, est-ce la défiance qui vous l'a dictée ?

DIANORA

Vous m'avez dit qu'il ne fallait jamais douter de vous, et je ne doute pas.

FIDELIO

Je vous remercie doublement de la bonne pensée et de la bonne action. (Il lui embrasse les mains avec effusion.) A demain ! (Dianora s'éloigne et s'arrête derrière un arbre.) Pietro ! Pietro !...

DIANORA

Non, je ne doute plus. Il me trompe ! (Elle sort.)

SCÈNE VI

FIDELIO, seul

O Rosanna ! pourquoi ne pas t'être confiée à moi ? Je t'aurais évité une faute et un malheur, un nouveau malheur, hélas ! car, dans ces mariages mal assortis, Dieu seul peut dire ce que souffre une femme. Pauvre enfant ! Mais que faire maintenant ? Courir à Monte-Fiorito ? Il n'est pas encore l'heure, et j'aurai le temps ! Mais si l'autre a reçu une lettre semblable, et qu'il arrive après moi, quel scandale !... Puis qui sait ? Le baron a peut-être des soupçons, des indices, et alors..... décidément, il faut rester ici jusqu'au dernier moment,

et tâcher de savoir à quoi m'en tenir sur tout cela. — Et d'abord, à qui peut-elle avoir écrit? Le seul homme qu'elle voit souvent, c'est Orlando. Mais un fat, un étourdi pareil!... Ce serait une telle folie que je ne puis y croire.

SCÈNE VII

FIDELIO, ORLANDO

FIDELIO, d'un côté de la scène

Et cet homme qui ne vient pas!

ORLANDO, de l'autre

Ou est fourré ce drôle?

FIDELIO, ensemble

Hola! Pietro! qui m'appelle ainsi?

ORLANDO, ensemble

Hé! Gianni? Tiens, qui crie là? (Ils marchent l'un sur l'autre, se reconnaissent, et s'écrient encore ensemble.)

FIDELIO

Orlando!

ORLANDO

Fidelio! — Que diable faites-vous là, tout seul, mon bon ami?

FIDELIO

J'attends mon domestique, et vous?

ORLANDO

Je cherche le mien. Et il paraît qu'il en est des domestiques comme de la fortune : il vaut mieux les at-

tendre que les chercher. Voici le vôtre ! (Entre le domestique de Fidelio.)

FIDELIO

Faites-moi seller tout de suite un cheval, le meilleur des écuries. Aussitôt qu'il sera prêt, vous viendrez m'avertir. En attendant, portez dans ce pavillon, ici près, mon manteau et mes épées de combat, allez ! (Le domestique sort.)

ORLANDO

Diabre ! Il paraît que vous avez bien des affaires pour ce soir ?

FIDELIO

Deux.

ORLANDO

Un rendez-vous, je suppose, et un duel.

FIDELIO

Justement !

ORLANDO

Où le rendez-vous ?

FIDELIO

A deux lieues d'ici.

ORLANDO

Et le duel ?

FIDELIO

Ici.

ORLANDO

Ah ! et avec qui les deux choses ?

FIDELIO

Le rendez-vous, je ne puis le dire ; le duel, je ne sais pas.

ORLANDO

Voilà qui est nouveau, vouloir se battre contre on ne sait qui!

FIDELIO

Naturellement, je ne me battraï que quand je saurai avec qui.

ORLANDO

On va donc vous le dire?

FIDELIO

Non, il faut que je devine.

ORLANDO

Et à quels indices pensez-vous reconnaître votre adversaire.

FIDELIO

A l'heure de son départ et à la direction qu'il prendra.

ORLANDO

A quelle heure doit-il partir?

FIDELIO

Vers onze heures.

ORLANDO

Je vous avertis qu'il partira plusieurs personnes à cette heure-là, moi le premier.

FIDELIO

Ah!

ORLANDO

Et où doit aller votre homme?

FIDELIO

Au même endroit que moi.

ORLANDO

Alors cela ne me regarde pas, et j'en suis bien aise Car, si flatteur que puisse être un duel avec un homme comme vous, je vous aime trop pour désirer cet honneur.

FIDELIO

Voici, je crois, votre domestique. (Entre le domestique d'Orlando.)

ORLANDO

Merci! (Au domestique.) Gianni, va te placer en faction à la grille. Aussitôt que mon cheval sera arrivé, tu viendras ici m'en prévenir. Tiens-moi mon manteau prêt, et regarde si l'on a eu soin de mettre, selon mes ordres, des pistolets dans les fontes. Va! (Le domestique sort.)

FIDELIO

Il me semble que vos projets se rapprochent beaucoup des miens.

ORLANDO

C'est-à-dire, j'ai comme vous un rendez-vous, mais pas de duel.

FIDELIO

Alors, pourquoi ces armes?

ORLANDO

A cette heure, la campagne n'est pas sûre.

FIDELIO

Vous allez loin?

ORLANDO

A deux lieues.

FIDELIO

Vous resterez longtemps?

ORLANDO

Probablement toute la nuit

FIDELIO

Je sais le lieu et l'heure de votre rendez-vous.

ORLANDO

Pas possible !

FIDELIO

Minuit, à la villa de Monte-Fiorito.

ORLANDO

C'est vrai. Eh bien ?

FIDELIO

Eh bien ! je suis désolé.

ORLANDO

Pourquoi ?

FIDELIO

Vous êtes mon homme.

ORLANDO

Quelle plaisanterie !

FIDELIO

Je ne plaisante pas.

ORLANDO

Est-ce une querelle que vous voulez me chercher ?

FIDELIO

Dieu m'en garde ! A un autre je défendrais peut-être d'aller à ce rendez-vous. Mais vous, je vous prie à mains jointes, et au nom de notre amitié, de n'y pas aller.

ORLANDO

Je suis fâché de vous refuser, mais j'ai donné ma parole...

FIDELIO

Ainsi, vous ne voulez pas renoncer à ce rendez-vous ?

ORLANDO

Je ne peux pas.

FIDELIO

Moi, je ne peux pas vous y laisser aller.

ORLANDO

Et pourquoi ?

FIDELIO

Parce que votre présence à Monte-Fiorito amènerait des malheurs que je veux, que je dois tâcher de prévenir, fût-ce au péril de ma vie et de la vôtre.

ORLANDO

Ah ça ! mon cher Fidelio, entendons-nous. Êtes-vous attaché à la police ?

FIDELIO

La question est burlesque.

ORLANDO

Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! alors ce que je vais faire là-bas ne vous regarde pas.

FIDELIO

Je vous demande pardon, cela me regarde et m'intéresse à un point que vous ne pouvez imaginer.

ORLANDO

En ce cas, venez avec moi.

FIDELIO

Aller avec vous ?

ORLANDO

Oui, plus on est de fous, plus on rit.

FIDELIO

C'est ainsi que vous prenez cette affaire ?

ORLANDO

Je la prends selon mon caractère, gaiement. Venez, vous dis-je, je vous présenterai et nous nous amuserons.

FIDELIO

C'est une indignité !

ORLANDO

Quoi ?

FIDELIO

Je la plaindrais bien, si elle vous appartenait.

ORLANDO

Qui ?

FIDELIO

Mais elle ne vous appartiendra jamais. C'est moi qui vous le dis.

ORLANDO

Ah ça ! mon cher, je commence à croire que vous êtes fou, et je craindrais de le devenir moi-même, si j'écoutais plus longtemps votre galimatias. Bonne nuit.
(Il s'éloigne.)

FIDELIO, l'arrêtant

Pardon !

ORLANDO

Je vois ce que c'est. Vous tenez absolument à vous couper la gorge ce soir avec moi. Le diable m'enlève si je comprends pourquoi ? Mais n'importe. C'est un plaisir que je ne refuse jamais à ceux qui me le demandent poliment. Seulement, comme il serait par trop absurde de mettre l'épée à la main sans savoir pourquoi, pre-

nous un prétexte quelconque ; mieux que cela, un motif. J'en ai trouvé un, nous sommes tous deux pressés de partir, un de nos chevaux sera prêt avant l'autre, le mien probablement. Eh bien ! jouons-le au premier sang. Le vainqueur l'aura. Cela vous convient-il ?

FIDELIO

Parfaitement ! Je vais prendre mes épées.

ORLANDO

Je vous attends ici. (Fidelio sort.) Voilà un drôle d'homme et une singulière aventure. A propos, des témoins, où en prendre ?

SCÈNE VIII

ORLANDO, PAGOLO.

PAGOLO

Ah ! Orlando ! je suis bien aise de vous rencontrer, mon cher ami.

ORLANDO

Moi aussi.

PAGOLO

J'ai besoin d'un témoin...

ORLANDO

Tiens ! moi aussi.

PAGOLO

Vous vous battez ?

ORLANDO

Il la faut bien. Il paraît que tout le monde a aujourd'hui la rage de se battre.

PAGOLO

Avec qui ?

ORLANDO

Avec un de mes amis.

PAGOLO

Pourquoi ?

ORLANDO

Entre nous, je n'en sais rien...

PAGOLO

Alors, c'est une affaire légère.

ORLANDO

Je l'espère !

PAGOLO

Tant mieux ! Moi, c'est un duel à mort.

ORLANDO

Diable ! Et avec qui ?

PAGOLO

Je ne sais pas.

ORLANDO

Lui aussi ! c'est dans l'air. Mais, savez-vous au moins pourquoi ?

PAGOLO

Si je le sais, mon ami ! Ma femme me trompe.

ORLANDO

Elle nous trompe !

PAGOLO

Hein ?

ORLANDO

Je dis qu'alors elle nous trompe tous ; car tout le monde eût répondu de sa sagesse.

PAGOLO

N'est-ce pas? La pécore! Tout à l'heure un masque s'est approché de moi et m'a dit à l'oreille... Ah! Coquine!...

ORLANDO

Que vous a dit ce masque?

PAGOLO

Cela ne vous regarde pas. Mort de ma vie! je tuerai le misérable!

ORLANDO

Quand vous l'aurez trouvé.

PAGOLO

Le moment venu, vous serez mon second, Orlando.

ORLANDO

Certainement. Mais, vous, aurez-vous l'obligeance d'être le mien ce soir?

PAGOLO

Impossible! Il faut que je parte sur-le-champ. Je n'attends que mon cheval.

LE PREMIER DOMESTIQUE, entrant

Le cheval de M. le chevalier Fidelio est à ses ordres.

PAGOLO

Le cheval de Fidelio! Je m'en empare.

ORLANDO

Mais je le crois aussi très-pressé.

PAGOLO

N'importe! Entre lui et moi, il n'y a pas de façons. Adieu! (Il sort.)

ORLANDO, seul

En voilà bien d'une autre, à présent ! Conspiration, quiproquo, duel, mari trompé, femme surprise, chevaux troqués, et Dieu sait quoi encore ! La nuit s'annonce bien.

SCÈNE IX

ORLANDO, FIDELIO

FIDELIO, apportant deux épées

Voilà !

ORLANDO

Il nous faut des témoins !

FIDELIO .

A quoi bon ? N'avons-nous pas confiance l'un dans l'autre ?

ORLANDO

C'est juste !

FIDELIO

Choisissez !

ORLANDO, prenant une des épées

La première venue !

FIDELIO, se mettant en garde

Y êtes-vous ?

ORLANDO

Un moment ! Je veux bien me battre avec vous, puisque cela paraît vous faire plaisir, mais je ne veux

pas me brouiller avec vous. Avant de croiser le fer, promettez-moi que, quoi qu'il arrive, vous ne m'en voudrez pas, et que nous resterons bons amis.

FIDELIO

Je vous le promets.

ORLANDO, lui tendant la main

Alors, touchez là.

FIDELIO, lui serrant la main

De tout mon cœur.

ORLANDO

Maintenant, quand vous voudrez. (Il se met en garde.)

FIDELIO, croisant l'épée

A vous!

ORLANDO, ferraillant

Messieurs des gardes-françaises, j'aime beaucoup ce mot-là.

FIDELIO, sur la défensive

Je vous conseille de faire attention à votre jeu.

ORLANDO, ferraillant toujours

Je vois bien que j'ai affaire à une fine lame, mais cela m'est égal. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas me tirer à la figure.

FIDELIO, prenant brusquement l'offensive

Au bras! (Il se fend sur Orlando.)

ORLANDO! laissant tomber son épée

Touché, ma foi! J'ai rompu un peu trop tard. Ah! mon cher, je vous fais mon compliment : vous tirez bien.

FIDELIO

J'espère que votre blessure n'est pas grave ?

ORLANDO

Non ! Ne vous occupez pas de moi. Voilà Gianni qui vient m'avertir que mon cheval est prêt. Usez de votre droit, et prenez-le, si vous tenez à partir. Pagolo est parti sur le vôtre.

FIDELIO

Pagolo parti ! Ah ! malheur ! malheur ! (Il sort.)

ORLANDO, se mettant le bras en écharpe

Je persiste à n'y rien comprendre !

SCÈNE X

ORLANDO, DIANORA, ZANOBI

DIANORA

Il est parti, monsieur le comte, suivez-moi !

(Elle sort avec Zanobi.)

UN DOMESTIQUE

Le cheval de M. le baron Pagolo est prêt.

ORLANDO

Je crois que j'ai bien le droit de prendre celui-là. En route ! peut-être là-bas arriverai-je à comprendre quelque chose ! (Il sort.)

SCÈNE XI

UBALDO, SERAFINA, Suite

UBALDO

Eh bien! que vous avais-je dit, ma cousine? Depuis que j'ai remis en vigueur les anciennes lois, nous jouissons d'une tranquillité parfaite. Plus d'agitation, plus d'adultère, plus de duel... Il semble que nous revenions à l'âge d'or.

SERAFINA, qui a heurté du pied les deux épées
Attendons la fin!

ACTE TROISIÈME.

A la villa de Monte-Fiorito. Un salon, une porte au fond; à droite, une fenêtre donnant sur la cour; à gauche, une porte-fenêtre donnant sur le parc. Minuit.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSANNA, seule

Cette malheureuse lettre, écrite dans un moment de délire, que peut-elle être devenue? Est-elle tombée dans des mains ennemies? A-t-elle été remise à son adresse? Partout un danger terrible. D'un côté la colère de mon mari, qui est capable de me tuer; de l'autre l'étourderie de ce jeune homme qui me perdrait. Ah! je voudrais, au prix de dix années d'existence, n'avoir pas écrit cette lettre, ou la tenir là, dans mes mains, pour la détruire. Mais comment peut-elle avoir ainsi disparu? et que va-t-il arriver de moi? Minuit s'approche. Je tremble, et ma peur ne sert à rien qu'à me faire souffrir. Si je pouvais voir Fidelio! Il me sauverait peut-être, lui. Mais où le trouver maintenant? L'heure s'avance, et déjà... oui... j'entends du bruit. On vient. Qui est-ce, mon Dieu? (La porte du fond s'ouvre; entre Pagolo.) Mon mari! Je suis perdue! (Elle tombe affaissée sur un fauteuil.)

SCÈNE II

ROSANNA, PAGOLO

PAGOLO, à part

Elle est ici ! on ne m'avait pas trompé !

ROSANNA, se levant avec peine

Bonsoir, monsieur. Quel hasard ?...

PAGOLO, brusquement

Asseyez-vous donc. Vous voyez bien que vous ne pouvez pas vous soutenir. Vous me demandez quel hasard m'amène ? Un hasard malheureux pour nous trois, madame.

ROSANNA

Pour nous trois ?

PAGOLO

Oui, madame, pour vous qu'il perd, pour moi qu'il déshonore, et pour l'autre, qui va mourir peut-être : (il met une paire de pistolet sur la table.)

ROSANNA

Quel autre, monsieur, je ne comprends pas...

PAGOLO

« Le baron passera la nuit au bal chez le duc ; j'ai refusé de l'y accompagner sous prétexte d'indisposition. Je serai avant minuit à ma villa de Monte-Fiorito, où je vous attendrai. Venez par le parc. Comprenez-vous, maintenant ? »

ROSANNA

Je ne suis pas coupable, monsieur ; je vous le jure.

PAGOLO

Épargnez-vous les serments, madame. Je suis un homme d'affaires, et avec moi les paroles ne comptent pas. On a voulu nous marier ensemble pour que nous fussions, vous riche, moi baron : nous avons fait tous deux une sottise en y consentant. Les grandes dames ne sont pas faites pour des ouvriers parvenus. Je vous ai fatiguée et vous m'avez trompé. Il n'y a rien là d'étonnant. Mais si vous n'êtes pas d'humeur à supporter un mari ennuyeux, moi je ne suis pas de tempérament à garder une femme infidèle. Oh ! laissez-moi finir, je n'ai entre les mains aucune preuve contre vous.

ROSANNA, respirant

Ah !

PAGOLO

Ne vous réjouissez pas si vite. Cette preuve, cet acte d'accusation, vous allez me les donner...

ROSANNA

Moi ?

PAGOLO

Vous allez écrire une lettre en tout point semblable à celle que je vous rappelais tout à l'heure.

ROSANNA

Jamais, monsieur ; je ne ferai jamais cela.

PAGOLO

Comme vous voudrez. Je ne prétends pas vous y forcer. Tout forgeron que je suis, je ne sais pas brutaliser les femmes. (Il prend ses pistolets et va se poster à la porte-fenêtre qui ouvre sur le parc.)

ROSANNA

Qu'allez-vous faire, monsieur ?

PAGOLO

Attendre votre amant, et le tuer quand il paraîtra.

ROSANNA

Mais quand je vous dis que je suis innocente

PAGOLO

Voici un raisonnement bien simple : A cette heure, les grilles du parc sont fermées, et l'on ne peut arriver de ce côté qu'en sautant par dessus les murs. Or, de deux choses : ou il ne doit venir personne, et alors peu vous importe que j'attende à cette fenêtre ; ou il doit venir quelqu'un, et alors ce quelqu'un ne pouvant être que votre amant, j'ai parfaitement le droit de le tuer, le code à la main. (Il arme un pistolet ; au même instant on entend dans le lointain le galop d'un cheval.)

ROSANNA, pâissant

Mon Dieu !

PAGOLO

Vous avez entendu ?

ROSANNA

Écoutez-moi, monsieur.

PAGOLO

Rien. Écrivez, ou je tue.

ROSANNA

Mais c'est mon déshonneur que vous me demandez de signer !

PAGOLO

Le bruit se rapproche rapidement, toujours. C'est bien ici qu'on vient... Plus rien... On est dans le parc

ROSANNA, se trainant aux pieds de Pagolo

Grâce ! grâce ! monsieur.

PAGOLO, froidement

Dans une minute, madame, il sera trop tard !

ROSANNA, s'asseyant à une table

Dictez, monsieur.

PAGOLO, quittant la fenêtre

Eh ! vous savez bien... « Le baron passera la nuit au bal chez le duc. J'ai refusé d'y aller sous prétexte d'indisposition. Je serai avant minuit à ma villa de Monte-Fiorito, où je vous attendrai. » (Rosanna jette sa plume.) Vous ne voulez pas continuer?...

ROSANNA, se levant

Non, monsieur.

PAGOLO, retournant à la fenêtre

N'en parlons plus. Aussi bien, je crois qu'il ne serait plus temps.

ROSANNA, se penchant vers la fenêtre

Ah ! (Elle se retire épouvantée et entraîne Pagolo vers la table.)

PAGOLO

Que me voulez-vous ?

ROSANNA

Vous voyez bien que j'écris... (Elle prend sa plume.)

PAGOLO, dictant

« Où je vous attendrai... » Y êtes-vous ? « Venez par le parc... »

ROSANNA, se cachant la figure dans les mains

Mon Dieu ! mon Dieu !

PAGOLO

Mon Dieu ! mon Dieu ! signez ! (On entend marcher devant la fenêtre. Rosanna signe la lettre et la remet à Pagolo.)

ROSANNA

Maintenant, vos armes !

PAGOLO

La lettre ! (Elle lui donne la lettre ; il lui remet les pistolets.)

ROSANNA, les saisissant avec emportement

Ah ! je ne l'aurai pas tué !

PAGOLO

Qui est-ce donc ?

(Entre Fidelio par la porte.)

SCÈNE III

ROSANNA, FIDELIO, PAGOLO

ROSANNA et PAGOLO

Fidelio !

FIDELIO

Moi-même, mes amis. Bonsoir.

PAGOLO, à part

Ce n'est pas lui qu'elle attendait. Ils s'entendent pour me tromper : attention !

FIDELIO

Bonsoir, baron ! (Il tend la main à Pagolo qui le regarde et recule.) Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

PAGOLO

Ce que j'ai ? Cela ne vous regarde pas.

FIDELIO

Soit! Mais pourquoi refusez-vous de me donner la main?

PAGOLO

Parce que je suis en colère.

FIDELIO

Est-ce ma faute?

PAGOLO

Je n'en sais rien; mais cela m'est égal.

FIDELIO

Et pourquoi êtes-vous en colère?

PAGOLO

Parce que cela me plaît. Si je veux me mettre en colère, moi!

FIDELIO

Voilà de singulières explications. Rosanna m'en donnera, j'espère, de plus concluantes. Permettez... (Il s'avance vers Rosanna, à laquelle il a, dès le commencement de la scène, montré un billet en lui faisant signe de le prendre sans que Pagolo s'en aperçoive.)

PAGOLO, se plaçant entre eux

Permettez, vous-même. Je ne veux pas qu'on parle en cachette à ma femme.

ROSANNA

Que vous fussiez jaloux d'un autre, je le concevrais; mais de Fidelio, ce serait insensé, vous le savez bien.

PAGOLO

Je ne vous dis pas le contraire; mais je n'en ai pas moins le droit de surveiller ce qui se fait et se dit dans ma maison, et d'empêcher qu'on y trame contre moi des complots à ma barbe.

FIDELIO

Et où voyez-vous des complots ?

PAGOLO

Partout. D'abord, comment vous trouvez-vous ici ?

FIDELIO

Très-bien, merci !

PAGOLO

Ne jouons pas sur les mots, s'il vous plaît. Je vous demande par où vous êtes venu ?

FIDELIO

Par le chemin le plus court.

PAGOLO

Vous avez passé par dessus les murs ?

FIDELIO

Voulez-vous donc que je passe par dessous ?

PAGOLO

Mais qu'est-ce que vous venez faire ici, à la campagne, à minuit ? Ah !

FIDELIO

Je viens réclamer mon cheval.

PAGOLO

Votre cheval ! Est-ce que je suis chargé de garder votre cheval ?

FIDELIO

Oui, depuis que vous me l'avez pris.

PAGOLO

Je vous ai pris votre cheval ! quand ça ? où ça ?

FIDELIO

Il y a une heure, à la grille du palais ducal.

PAGOLO

Tiens! c'est juste, je l'avais oublié.

FIDELIO

Où est-il?

PAGOLO

Dans la cour.

FIDELIO, allant vers la fenêtre de la cour, à droite

Je ne le vois pas!

PAGOLO, le suivant

Vous ne le voyez pas qui se promène là-bas?... (Pendant ce colloque, Rosanna prend le billet que Fidelio lui tend par derrière.)

FIDELIO

Vous l'avez fourbu.

PAGOLO

Qu'est-ce que vous me chantez là?

FIDELIO

Certainement, il boite!

PAGOLO

De quelle jambe? Des quatre peut-être? Décidément vous n'avez pas la vue perçante, mon cher, regardez, regardez!

ROSANNA, lisant

« J'ai ta lettre. Je passerai la nuit dans le parc et je ne laisserai arriver personne. Sois tranquille et ne fais plus de folies. » Jamais, noble Fidelio! (Elle brûle le billet.)

FIDELIO

Nous vérifierons le fait demain.

PAGOLO

Pourquoi pas tout de suite ?

FIDELIO

Je n'ai pas le temps.

PAGOLO

Qui vous presse ?

FIDELIO

L'heure. Je suis attendu ici près.

PAGOLO

Eh bien ! prenez votre cheval, puisque vous en êtes si inquiet, et allez-vous-en tous les deux au diable, l'un portant l'autre.

FIDELIO

Merci du souhait. Mais je ne puis prendre mon cheval maintenant.

PAGOLO

Pourquoi ?

FIDELIO

Parce qu'il m'a fallu en emprunter un autre pour chercher le mien, et que cet autre je vais le rendre. Bonsoir, chère Rosanna. (Bas et vite.) Mon billet ?

ROSANNA, de même

Brûlé.

PAGOLO, s'approchant

Hein ?

FIDELIO

Y a-t-il encore un complot dans cet adieu ?

PAGOLO

Qui sait ?

FIDELIO

Bonne nuit, soupçonneux personnage. Ne rêvez pas loup-garou.

PAGOLO

Bon voyage! (A part, voyant Fidelio et Rosanna se faire de la main un dernier signe d'adieu.) Il y a quelque chose, il y a quelque chose! (Fidelio sort par la gauche.)

SCÈNE IV

ROSANNA, PAGOLO

PAGOLO

Que dois-je penser de tout cela, madame?

ROSANNA

Pensez-en ce que vous voudrez, monsieur.

PAGOLO

Si je me suis trompé, vous devez pouvoir me le prouver.

ROSANNA

En fait de soupçons, qui doit prouver? Est-ce celui qui les subit ou celui qui les inflige? Vous m'avez parlé d'une lettre que j'aurais écrite. Pourquoi ne me la montrez-vous pas? Il devait, cette nuit, venir ici un homme qui ne pouvait être que mon amant, disiez-vous. Un homme est venu; qu'en dites-vous?

PAGOLO

Saviez-vous que c'était Fidelio?

ROSANNA

Si je l'avais su, ne vous l'aurais-je pas dit tout d'abord pour m'épargner cette horrible scène?

PAGOLO

Mais si vous ne saviez pas qui devait venir, comment avez-vous pu écrire cette lettre qui vous perdait ?

ROSANNA

Devais-je vous laisser assassiner même un inconnu ?

PAGOLO

J'avoue que tout cela est, sinon vrai, ce que j'ignore, du moins vraisemblable. Mais pourquoi être venue ici, pendant que je vous croyais retenue à la ville par une indisposition ?

ROSANNA

Et si j'aime mieux être malade ici qu'à la ville ? Faudra-t-il vous rendre compte du moindre de mes caprices ? Et d'ailleurs, si c'est un crime de n'être pas où l'on vous croit, pourquoi, depuis un mois, avez-vous passé la moitié des nuits hors de chez vous ?

PAGOLO

Quoi ! l'on vous a dit ?...

ROSANNA

On ne m'a pas dit, j'ai vu. Je vous ai vu sortir et rentrer. Et cependant je n'ai insulté, ni menacé, ni seulement questionné personne. Il est vrai que je suis une femme et que je n'ai pas pour moi le meilleur de tous les droits, le droit du plus fort.

PAGOLO

Eh bien ! faisons la paix. Je veux croire, je crois que je me suis trompé, et je ne demande pas mieux que de réparer mon erreur.

ROSANNA

Et vos torts ?

PAGOLO

Je suis bon diable, au fond, allez ! Je vous donnerai

tout ce qui vous plaira. Voulez-vous que je vous achète une nouvelle voiture?

ROSANNA

Eh! monsieur, ce n'est pas avec des présents que l'on gagne les cœurs bien placés, c'est avec de l'affection.

PAGOLO

Mais je vous aime, Rosanna, mais je vous adore.

ROSANNA

Votre conduite dit le contraire de vos paroles.

PAGOLO

Je vous assure d'abord que je ne vous ai jamais trompée.

ROSANNA

Que faisiez-vous donc pendant toutes ces nuits mystérieusement passées au dehors?

PAGOLO

Cela, je ne puis vous le dire...

ROSANNA

Ah!...

PAGOLO

Maintenant; mais je vous le dirai plus tard.

ROSANNA

Et jusque-là, quelle garantie aurai-je ?

PAGOLO

Ma parole!

ROSANNA

C'est cela : il faut que je croie à votre parole, et vous refusez de croire à la mienne!

PAGOLO

Je ne le refuse plus.

ROSANNA

Et pourtant vous gardez des armes contre moi. Cette odieuse lettre...

PAGOLO

N'est-ce que cela? Je vais vous la rendre.

ROSANNA

Donnez!

PAGOLO

Tout ce que je vous demande, c'est de me jurer...

ROSANNA

Que je ne suis pas coupable? Je l'ai déjà fait...

PAGOLO

Non : que vous n'avez pas écrit cette lettre, que vous n'avez pas donné ce rendez-vous... (Il s'arrête brusquement et regarde Rosanna, qui s'est penchée toute pâle pour écouter.) Qu'avez-vous? êtes-vous folle? (Il va à elle.) Pourquoi fixez-vous ainsi les yeux sur cette porte? (La secouant, sans violence.) Rosanna!... Madame, que faut-il encore une fois que je croie? (Rosanna reste muette et immobile, les yeux fixés sur la porte du fond.)

SCÈNE V

ROSANNA, PAGOLO, ORLANDO, le bras en écharpe

ROSANNA, en le voyant entrer

Orlando! je suis perdue!

PAGOLO

Perdue !

ORLANDO

Plait-il ?

ROSANNA, avec égarement

Fuyez, malheureux ! il vous tuerait !

ORLANDO

Hein ?

PAGOLO, s'élançant sur Orlando

C'est donc vous ?

ORLANDO

Quoi ?

PAGOLO

Infâme !

ORLANDO

Ah ça ! qu'est-ce que tout cela veut dire ?

PAGOLO

Cela veut dire que vous vous êtes indignement joué de moi, et que j'en tirerai bonne vengeance, entendez-vous ?

ORLANDO

Mon cher ami, dites-moi, seriez-vous enragé ? ou bien jouons-nous la comédie ?

PAGOLO

Si c'est une comédie, elle ne vous fera pas longtemps rire. Demain à midi, dans le bois de Maremme.

ORLANDO

Mais pour en entamer un second, il faut au moins que je sois guéri du premier. (Il montre son bras blessé.)

PAGOLO

Vous n'aurez pas besoin de votre bras. C'est un combat à mort qu'il me faut ; nous nous battons à bout portant, un seul pistolet chargé.

ORLANDO

Bon ! Et pourquoi, je vous prie ?

PAGOLO

Vous me le demandez ?

ORLANDO

Pour savoir, il faut bien demander. Or, à qui voulez-vous, s'il vous plaît, que je m'adresse ?

PAGOLO

L'ironie après l'outrage ? Bien, bien ! j'espère vous payer l'une avec l'autre.

ROSANNA

Mais, monsieur...

PAGOLO

Pas un mot, madame, et suivez-moi. (Il l'entraîne.)

ORLANDO

Vous vous en allez ? Eh bien ! les autres qui vont venir ?

PAGOLO

Qu'est-ce que cela me fait, à moi, les autres ? Je ne songe qu'à ma vengeance. A demain ! (Il sort.)

ORLANDO, le suivant

Encore un mot. Puisque c'est avec moi que vous vous battez, cherchez un autre témoin. Vous comprenez, mon cher, que je ne peux pas vous en servir contre moi. Il paraît décidément que ma peau est fort appétissante ; tout le monde en veut : ce soir Fidelio, demain Pagolo.

Ayez donc des amis intimes! Encore si je savais le pourquoi de tout cela! Mais non : je m'enfoncé de plus en plus dans cet inextricable labyrinthe d'absurdes aventures. Ma parole d'honneur, il n'y a plus moyen de rien comprendre à rien, et la vie me fait l'effet d'un logogryphe sans queue ni tête. Après tout, bah! tant pis! il en arrivera ce qu'il pourra, et je suis bien bon de me tourmenter des folies d'autrui, moi qui ne me donne pas la peine de penser aux miennes! C'est très-bien. Mais que dire aux camarades quand ils vont me demander où est le maître de la maison et le chef de l'entreprise? Ma foi, qu'il est indisposé... Et, au moyen d'un mauvais calembourg, je dirai la vérité, car il me paraît furieusement indisposé contre moi.

SCÈNE VI

ORLANDO, BASTIANO, VENAFRO, COVELIUS, et une foule de gens de toute espèce

VENAFRO

Pourquoi Pagolo n'est-il pas ici?

ORLANDO

J'expliquerai tout à l'heure son absence à tout le monde.

BASTIANO

Je parie l'expliquer tout de suite, moi.

VENAFRO

Comment cela?

BASTIANO

Je viens de croiser une voiture qui s'en allait, bride

abattue, vers la ville, et dans cette voiture j'ai reconnu, comme dirait le duc, Vulcain avec Vénus.

VENAFRO

Le forgeron avec sa femme ?

BASTIANO

Oui ; et je crois que, comme dans la Fable, il venait de la surprendre avec Mars.

ORLANDO

Fou !

VENAFRO

Et qui te fait supposer cela ?

BASTIANO

Quelque chose d'assez convainquant, parbleu ! (Il montre le bras qu'Orlando porte en écharpe.) Notre ami le dieu de la guerre a eu le bon goût de se faire donner un petit coup d'épée, pour consoler l'amour-propre du mari offensé.

ORLANDO

Tu te trompes, hélas ! étrangement sur mon compte, Bastiano.

VENAFRO

Et de la discrétion par-dessus le marché ! Bravo ! mon cher, l'on ne saurait jouer plus galamment le rôle d'homme à bonnes fortunes.

BASTIANO

Oui, cette aventure te fera honneur, Orlando, honneur et plaisir, comme disent les bourgeois. Cette Rossanna est une femme charmante, et je consentirais à recevoir dix coups d'épée pour être à ta place.

ORLANDO

Crois-en ce que tu voudras ; mais je t'assure que tu ferais un mauvais marché... (Il s'éloigne.)

VENAFRO

Il paraît qu'il en est déjà dégoûté.

BASTIANO

Peste ! Alors c'est du Don Juan tout pur.

(Cependant les conjurés sont entrés peu à peu, en silence, par la porte du fond, qui s'est refermée.)

VENAFRO, à Bastiano

Est-ce là tout votre monde ?

BASTIANO

N'en trouves-tu pas assez ?

VENAFRO

Vous voulez faire une révolution, dites-vous ? Pour cela, il faut des bras et des cœurs. Le peuple, qui est bien, ce me semble, le plus intéressé dans ces sortes d'affaires et aussi le plus intéressant, par qui est-il représenté ici ? Où sont les ouvriers, les laboureurs, les membres forts et actifs de la grande famille ? Pas de soldats, pas de chefs non plus. Quel est celui d'entre nous auquel les autres voudraient obéir ? Montrez-moi une intelligence supérieure, un courage reconnu, un dévouement éprouvé, et je pourrai croire au succès de votre tentative. Jusque-là, non. Aux œuvres sérieuses, il faut des hommes sérieux ; aux grandes entreprises, des âmes héroïques. Je connais toutes ces figures, et je sais ce qu'il en faut attendre. Des étourdis, qui veulent faire du tapage pour faire quelque chose, et ce sont là les plus désintéressés ; des traitants mal enrichis, qui cherchent des cordons pour cacher les souillures de leur vie ; des parvenus qui veulent arriver, des faiseurs sans affaires, des avocats sans causes, des joueurs sans argent, des spéculateurs sans crédit, des fournisseurs remerciés et des laquais casés aux gages, oisivetés inquiètes, ambitions déçues, avidités insatiables,

vices dévorants, consciences dévorées, égoïsmes effrénés, voilà ce que nous avons autour de nous : cela, et pas autre chose. Mauvaise compagnie, mon cher, et, partant, mauvaise besogne. Une conjuration de palais, une émeute d'antichambre, un remue-ménage, sans but et sans résultat, voilà ce que vous ferez de mieux, si tant est que vous puissiez faire quelque chose. Je regrette de n'avoir pas l'autorité nécessaire pour calmer cette agitation stérile. Ne pouvant davantage, je protesterai du moins par mon silence.

BASTIANO

Mais, encore une fois, puisque tu as si mauvaise opinion de notre entreprise, pourquoi ne pas t'en retirer ? Il en est temps encore.

VENAFRO

Parce que j'aime assez mes amis pour partager leurs dangers, lors même que je ne partage pas leurs folies.

BASTIANO

Je ne connais rien d'insupportable comme un homme qui vous prêche toujours la raison sans qu'on ait le droit de se fâcher.

ORLANDO, à voix haute

Messieurs, mon ami et votre compagnon, le baron Pagolo, m'a prié de l'excuser auprès de vous.

UNE VOIX

Comment ! il n'est pas ici ?

ORLANDO

Madame la baronne est sérieusement malade, et le baron est obligé de passer la nuit auprès d'elle...

(Murmures.)

QUELQUES VOIX

Mauvaises excuses ! subterfuges ! A-t-il déjà peur ?

ORLANDO

La meilleure preuve qu'il n'y a dans son fait ni peur ni mauvaise volonté, c'est qu'il donne d'avance son adhésion pleine et entière à tout ce que nous déciderons ensemble.

LES VOIX

Très-bien!

BASTIANO

Il est charmant!

ORLANDO

Maintenant, chargé de remplacer le maître de la maison, je vous invite, messieurs, à vous asseoir, et à entrer en discussion. Mais je crois qu'avant d'ouvrir la discussion il serait convenable d'élire un président. Qu'en pense l'assemblée?

TOUS

Oui, oui, un président!

ORLANDO

Mais qui?

VOIX DIFFÉRENTES

Pietro! Paolo! Giovanni! Jacopo! Lui! Vous! Moi!

ORLANDO

Chacun prêche pour soi ou pour son saint, c'est très-bien. Mais si l'on écoutait tout le monde, on n'élirait personne. Il faut tâcher de s'entendre et faire un choix. Pour moi, si l'assemblée, qui a été si indulgente à mon égard...

VOIX DIVERSES

Très-bien!

BASTIANO

Ce gaillard-là fait tout ce qu'il veut. Le voilà orateur, à présent.

ORLANDO

Si l'assemblée veut me permettre de hasarder mon opinion... (*Écoutez! écoutez!*) je dirai qu'il ne faut, selon moi, prendre le président ni parmi les gentilshommes...

BASTIANO

Pourquoi?

ORLANDO

Parce qu'ils sont trop impertinents... (*Bravos prolongés dans la plus grande partie de l'assemblée. Bastiano et les autres gentilshommes présents font entendre de violents murmures.*) Ni parmi les marchands, parce que leurs habitudes commerciales les empêcheraient de tenir la balance égale. (*Même scène, variée suivant la position des personnages.*) Ni, enfin, parmi les avocats, parce qu'ils sont trop bavards. (*Même scène.*)

UN AVOCAT

Je demande la parole.

ORLANDO

Pourquoi faire?

L'AVOCAT

Pour prouver que les avocats ne sont pas bavards.

(*Un tolle général force l'avocat à se rasseoir.*)

BASTIANO

Mais qui nommer, si ce n'est un marchand, un avocat ou un gentilhomme? Il n'y a guère autre chose dans l'assemblée...

ORLANDO

J'en demande pardon à mon noble ami, le marquis Librafatta, il y a parmi nous un homme qui doit être, par sa profession, exempt des différents vices d'éducation que j'ai signalés tout à l'heure; il y a un philo-

sophe, l'illustre docteur Covélius. C'est lui que j'ai l'honneur de présenter au choix de l'assemblée.

(L'assemblée se forme en groupes et se met à délibérer sur la proposition d'Orlando.)

COVELIUS, à Orlando

Monsieur le comte, croyez à ma profonde reconnaissance pour l'éclatante marque d'estime que vous venez de me donner publiquement.

ORLANDO

Il n'y a pas besoin de me remercier; si je cherche à te faire élire, c'est parce que tu m'amuseras, j'espère, encore plus que les autres, vieux hibou!

COVELIUS

Impertinent!

ORLANDO

En ma qualité de gentilhomme! (Il lui tourne le dos et va causer avec ses amis.)

BASTIANO, lui serrant la main

Mon cher, reçois mes félicitations, tu as admirablement parlé.

ORLANDO

Le fait est qu'en Angleterre, après un pareil speech, on m'aurait voté une perruque d'honneur. (Chantant.) Tonton, tonton, tontaine, tonton. (Parlant.) Ah ça! est-ce qu'ils n'auront pas bientôt fini leur élection? Je désirerais passer à d'autres exercices...

UN MARCHAND, s'approchant de Covélius

Nous allons vous donner nos voix, monsieur Covélius, mais nous comptons sur vous pour nous soutenir dans la discussion.

COVELIUS

Vous serez contents de moi, messieurs...

UN AVOCAT, de même

Mon cher monsieur, nous allons vous donner la majorité; mais nous espérons qu'en revanche vous nous donnerez souvent la parole...

COVELIUS

Il n'y aura que vous qui parlerez!

(Chacun retourne à sa place.)

ORLANDO

Eh bien, la délibération est-elle finie?

TOUS

Oui! oui!

ORLANDO

Alors, votons. Que tous ceux qui sont d'avis de donner la présidence à l'illustre docteur Covelius veuillent bien se lever. (Tout le monde se lève.) Le docteur Covelius est nommé président à l'unanimité!

COVELIUS, s'installant devant une table dans un fauteuil,
et se découvrant

Messieurs, en recevant de vous un honneur si inattendu et si peu mérité, je sens le besoin... (Il hésite.) de... (Nouvelle hésitation.)

ORLANDO

D'éternuer. Allons donc!... (Covelius éternue.) Président, Dieu vous bénisse!... (Covelius vient d'éternuer une seconde fois.) Décidément, messieurs, le président s'enrhume. Je crois que l'assemblée ferait preuve de bon goût en l'invitant à se couvrir.

TOUS

Oui!... oui!... couvrez-vous, président!

COVELIUS, mettant son chapeau

Messieurs, je suis vraiment touché de cette nouvelle

marque de votre sympathie; mais ordinairement le président d'une assemblée ne se couvre que quand il veut suspendre la séance; or, s'il éclatait ici quelque désordre, je ne pourrais ramener la tranquillité en me couvrant, puisque je serais déjà couvert. La haute position dont vous venez de m'honorer m'oblige de sacrifier sans hésitation ma santé au bien public... en conséquence, je me découvre... (Il ôte son chapeau.)

QUELQUES VOIX

Très-bien! très-bien!

BASTIANO

Vif assentiment! Quel dommage que nous n'ayons pas ici de journalistes!

ORLANDO

Personne plus que moi n'approuve au désintéressement, à l'héroïsme de l'illustre président; mais je crois qu'il y a moyen de concilier le soin d'une santé si chère avec celui du bien public. Il suffit pour cela de retourner l'usage : quand le président voudra suspendre la séance, il se découvrira. Ce sera une leçon de politesse qui ne pourra manquer de produire un grand effet sur une assemblée aussi bien composée. J'ai dit.

DE TOUS CÔTÉS

Très-bien!

BASTIANO

Assentiment général!

VENAFRO

Avec ces gens-là, celui qui parle a toujours raison.

COVELIUS

Messieurs, je n'ai plus rien à dire... (Il remet son chapeau.)

UN AVOCAT

Je demande la parole.

ORLANDO

Vous la demandez toujours.

L'AVOCAT

Oui, mais c'est toujours vous qui la prenez.

ORLANDO

C'est plus tôt fait.

COVELIUS

Sur quoi demandez-vous la parole?

L'AVOCAT

Sur la question de savoir si le président se couvrira ou ne se couvrira pas.

ORLANDO

La question est résolue, puisqu'il est couvert. Votre discours viendrait comme la moutarde après diner. (L'avocat se rassied au milieu des rires de l'assemblée.) Je pense qu'il faut maintenant nous occuper des grandes questions qui nous ont amenés ici. Je ne suis pas de ceux qui disent : A demain les affaires sérieuses. Je demande l'ouverture de la discussion.

TOUS

Oui! oui!...

UN AVOCAT

Je demande la parole sur la question préalable.

COVELIUS

Je ne crois pas qu'il y ait ici de question préalable. Je ne vous accorde donc pas la parole.

L'AVOCAT

Ce n'est pas ce que vous nous aviez promis. (Murmures

parmi les autres avocats. Cris : *A l'ordre!* parmi le reste de l'assemblée.)

COVELIUS, frappant avec sa canne sur la table

Messieurs, je vous prévins que, n'ayant pas de sonnette, c'est avec ma canne que je réclamerai le silence.

ORLANDO, à Bastiano

L'instrument serait bon, si l'homme savait s'en servir. (Il fait le geste de rondiner.)

COVELIUS

Les débats doivent rouler sur trois points généraux, capitaux et fondamentaux. *Primo* : Pourquoi voulons-nous renverser ce qui existe? *Secundo* : Comment voulons-nous le renverser? *Tertio* : Que voulons-nous mettre à la place de ce que nous aurons renversé?... La discussion est ouverte sur ces trois points. Qui demande la parole?

TOUT LE MONDE

Moi!

COVELIUS

Ne pouvant l'accorder à tout le monde à la fois, je vais, comme le veut la logique, procéder par catégories. Chaque classe parlera à son tour, par l'organe de ses membres, et dans l'ordre que voici : les marchands d'abord, puis les avocats, ensuite les nobles et finalement les philosophes.

BASTIANO, à Orlando

Voilà un pluriel coquet.

ORLANDO, à Bastiano

Le brave homme dit comme Louis XIV de France ! *Non pluribus impar.*

COVELIUS

A vous, messieurs les marchands.

UN MARCHAND, se levant

Comme nous ne savons pas bien parler, nous laissons à messieurs les avocats, qui sont bourgeois comme nous, le soin de plaider notre cause avec la leur.

COVELIUS

Alors la parole est à messieurs les avocats.

TOUS LES AVOCATS, se levant à la fois et parlant

Messieurs, puisque c'est à nous... Lorsque l'on considère... De quelque façon que l'on... Depuis le commencement des sociétés... Cicéron l'a dit... Il y a un fait qui domine....

COVELIUS, frappant avec sa canne

Messieurs! messieurs! messieurs! si vous voulez qu'on vous entende il ne faut pas parler tous à la fois.

UN AVOCAT, à ses confrères

C'est juste, messieurs. Il est convenu que, dans chaque catégorie, un seul individu parlera pour tous. Veuillez donc vous taire; je vais parler.

LES AUTRES AVOCATS

Non... non... c'est moi... c'est moi... (Ils continuent à crier et se disputent entre eux avec violence.)

ORLANDO

Eh! doucement messieurs; gardez votre valeur contre l'ennemi commun, je vous en prie, et, puisque vous ne pouvez vous mettre d'accord, tirez à la courtepaille. Pendant ce temps, j'exposerai mes griefs et ceux de mes amis, s'ils veulent bien le permettre.

BASTIANO

Tu nous rendras service.

ORLANDO

Nous autres, nous voulons une révolution, parce que

le duc est un sot, son minstre un faquin, et sa cour la plus ennuyeuse bicoque princière de l'Italie, voire même d'Allemagne. Et en avant la musique! Ton ton ton ton!

VOIX NOMBREUSES

Silence! écoutons l'avocat.

UN AVOCAT

Messieurs, puisque c'est moi qui dois, malgré mon indignité...

ORLANDO

Pas d'exorde! au fait!

TOUS

Au fait! au fait!

COVELIUS

Au nom de l'assemblée, je prie l'honorable orateur d'être bref!

L'AVOCAT

Messieurs, il faut avant tout...

BASTIANO

Au fait!

TOUS

Au fait! au fait!

L'AVOCAT

Puisque l'on m'interrompt d'une manière si peu juridique, je proteste au nom de mon ordre...

UN MARCHAND, se levant

Parbleu! Il n'y a pas besoin de tant de paroles. Nous autres bourgeois, nous sommes la classe la plus riche et la plus éclairée de l'État; c'est donc à nous que doit appartenir le pouvoir, et nous le voulons. Voilà toute l'affaire.

L'AVOCAT

C'est ce que je voulais dire.

LE MARCHAND

Eh bien ! moi, je l'ai dit. Il y a trop longtemps que les nobles sont les maîtres ; c'est notre tour.

BASTIANO

Eh bien ! l'aveu est naïf.

ORLANDO

C'est-à-dire que monsieur est un paltoquet à qui je ferai des étrivières.

LE MARCHAND

Paltoquet vous-même, entendez-vous, monsieur le comte, qui ne payez pas vos dettes ?

ORLANDO

Pardon, je vous dois une correction et vous l'aurez. Bantista !

UN LAQUAIS, s'avancant vers Orlando

A vos ordres, monsieur le comte.

ORLANDO, lui donnant une pièce d'or

Voilà un ducat. Rossez monsieur !

UN ENTREPRENEUR, s'approchant d'Orlando

Monsieur, donnez-moi la préférence. Je soumissionne l'affaire à cinquante pour cent de rabais, et je me charge de faire assommer tous les gens qui vous déplairont à raison d'un demi-ducat par tête.

ORLANDO

Merci, mon ami ; je n'ai plus besoin de rien pour le moment. (Au laquais.) Allons ! toi, marche ! (Le laquais s'avance les poings fermés vers le marchand.)

LE MARCHAND

Malheureux ! oserais-tu porter la main sur un négociant patenté ?

UN BOURGEOIS

Laisserons-nous insulter de la sorte un des nôtres, messieurs ? Défendons-le, vengeons-nous et traitons comme ils le méritent ces insolents gentilshommes. (Les bourgeois s'arment de cannes, de bancs, de chaises et de tout ce qui leur tombe sous la main.)

ORLANDO

Venez-y, vous serez bien reçus. (Il tire l'épée, les autres gentilshommes imitent son exemple.)

COVELIUS, frappant avec sa canne

A l'ordre ! à l'ordre ! messieurs, je me découvre ; messieurs, je me découvre. (Il éternue.)

ORLANDO

Et vous vous enrhumiez : je vous l'avais bien dit.

BASTIANO

Cela va bien.

VENAFRO, seul

Pauvre Italie ! Tu serais bien à plaindre si tu n'avais pas d'autres défenseurs.

COVELIUS, se jettant entre eux

Mes amis, messieurs, mes frères, écoutez-moi. Je vais vous mettre tous d'accord. Laissez-moi seulement parler un instant. J'ai découvert le moyen de rendre tout le monde heureux et content. (Pendant qu'il parle, le tumulte cesse peu à peu et le calme finit par se rétablir.) Si moi, homme de travail et de paix, je quitte les sublimes hauteurs de la métaphysique, pour descendre dans les luttes brutales de la force matérielle, c'est parce que je veux mettre fin à tous les désordres qui agitent la

surface du globe, à tous les malheurs qui désolent la race humaine.

BASTIANO

Diable! voilà qui promet.

ORLANDO

J'étais sûr qu'il deviendrait le plus bouffon de tous.

COVELIUS

Je n'ai malheureusement pas le temps de dérouler à vos yeux la longue et lumineuse suite de syllogismes dont mon système est la conséquence; mais il me suffira, pour vous convaincre tous, de vous dire les résultats. Si le duc, au lieu de s'enticher des vieilleries de Pythagore, eût voulu écouter mes conseils et exécuter mon plan, il ne m'aurait pas aujourd'hui pour ennemi, et ne serait pas à la veille de perdre son trône.

UNE VOIX

Vous ne les abolissez donc pas, les trônes?

COVELIUS

Je n'abolis rien j'arrange tout.

UNE VOIX

Comment cela?

PLUSIEURS VOIX

Écoutez! écoutez!

COVELIUS

Pour rendre les hommes parfaitement heureux, que s'agit-il de faire? D'établir parmi eux l'harmonie. Et quel est le moyen d'y arriver? De donner satisfaction à toutes les passions. C'est ce que je fais.

UN AVOCAT

Mais il y a de mauvaises passions.

COVELIUS

Dans la société actuelle, où elles sont contrariées, oui ; mais non dans la mienne, où elles suivent librement leur cours. Moi, messieurs, je changerai les torrents en rivières, en leur faisant un lit. Ce qui était nuisible deviendra utile. Donnez-moi, par exemple, un vice quelconque, et vous verrez si je ne le transforme pas sur-le-champ en vertu.

ORLANDO

Rien dans les mains, rien dans les poches !

VOIX NOMBREUSES

Silence ! Écoutez !

UNE VOIX

Eh bien ! un avare, qu'en ferez-vous ?

COVELIUS

Ce que j'en ferai ? Un gardien des fonds publics et ce qui était cupidité honteuse deviendra économie profitable.

UN USURIER

Mais il prendra l'argent pour lui.

COVELIUS

C'est impossible. Personne ne possédera rien en propre.

UN MARCHAND

Mais alors, comment fera-t-on pour vivre ?

COVELIUS

On vivra en commun, partageant équitablement les fruits de la terre et les produits du travail.

UN AVOCAT

Mais c'est la communauté de biens, cela. C'est une doctrine anarchique et anti-sociale.

COVELIUS

Que dites-vous, malheureux ? Moi, professer la communauté des biens ! Me prenez-vous pour un babouviste, monsieur ? Non, monsieur, c'est l'association fondée sur le travail par attraction passionnelle que je veux établir dans le monde, ou, si vous l'aimez mieux, sur l'attraction du travail passionnel. Grâce à cette passion du travail attractif, vous améliorerez tout, monsieur ; vous remplacez les chaumières par des palais ; vous établissez partout la paix et l'abondance ; tout le monde mangera de bonne viande, boira d'excellent vin ; les hommes deviendront superbes, les femmes charmantes ; les jours se passeront en travaux agréables et modérés, et les nuits en fêtes magnifiques ; la vie sera un tissu de merveilles et d'enchantements. Et qui peut même prévoir où s'arrêtera ce perfectionnement de l'humanité et du globe qu'elle habite ? J'ai bien médité ces vastes sujets, messieurs, et tout me porte à croire que la terre deviendra un nouveau paradis plus beau que l'ancien, où l'herbe sera partout émaillée de fleurs, les arbres toujours chargés de fruits, où le sel se changera en sucre et l'eau de mer en limonade, où les glaces du pôle ne serviront plus qu'aux rafraîchissements, où le soleil ne disparaîtra que pour faire place à des aurores boréales qui donneront une lumière extrêmement douce ; et je vois l'homme, à qui ses sens actuels ne suffisaient pas pour jouir de tous ces biens, je le vois s'enrichir chaque jour de nouvelles facultés, devenir aussi fort que l'éléphant et aussi agile que l'écureuil ; je vois...

ORLANDO

Vous voyez des étoiles en plein midi, mon cher.

COVELIUS, revenant à lui

Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

UN AVOCAT

Il est fou !

COVELIUS

Fou vous-même, avocassier !

L'AVOCAT

Cela vous va bien de m'injurier, Monsieur le révécreux avec votre harmonie et votre aurore boréale. Allez boire un verre de limonade salée, et laissez-moi tranquille, philosophe pour rire.

COVELIUS

Insulter de la sorte le plus beau de tous les systèmes et le plus grand homme du siècle ! attends ! (Il foud sur l'avocat et le prend aux cheveux ; l'avocat riposte à son attaque en lui donnant des coups de pied dans le devant des jambes.)

BASTIANO

A la bonne heure ! Vive l'harmonie !

ORLANDO, gravement

Il n'y a pas de mauvaises passions ! (La rixe devient plus violente, mais on s'interpose et l'on sépare les deux combattants.)

VENAFRO

Messieurs, je crois que nous ferions bien de nous séparer, il est évident que nous ne pourrons jamais nous entendre sur ce que nous voulons les uns et les autres.

ORLANDO

C'est possible ! Mais nous nous entendons du moins sur ce que nous ne voulons pas. Eh bien ! commençons par défaire, nous ferons ensuite ce que nous pourrons. Conspirons ensemble, sauf à nous battre ensuite, et donnons-nous la main en attendant que nous nous coupions la tête.

UN AVOCAT

Oui, formons une coalition.

BASTIANO

La mode en était passée, faisons la revenir.

ORLANDO

Jurons donc tous ensemble de renverser nos tyrans
et de délivrer l'Italie.

TOUS

Nous le jurons !

SCÈNE VII

LES MÊMES, FIDELIO

FIDELIO

Taisez-vous, insensés !

PLUSIEURS VOIX

Fidelio !

FIDELIO

Vous ne savez donc pas qu'ici le silence a des oreilles
et que l'ombre a des yeux ; que chaque parole est ré-
pétée par un écho, chaque geste par un miroir, et que
l'écho et le miroir sont à Vienne, dans l'ancre de la
police autrichienne ? Eh bien ! je vous l'apprends, moi,
et je vous conseille de rentrer paisiblement cette nuit
dans vos maisons si vous ne voulez passer le reste de
votre vie dans les cachots du Spielberg.

ORLANDO

Mon cher Fidelio, vous êtes un poète distingué et
vous tirez parfaitement l'épée, j'en conviens ; mais je
crois que, nous autres, nous ne sommes pas précisément
tous des sots ni des enfants. Ayez donc la complaisance

de retourner à vos affaires et de nous laisser gérer les nôtres à notre guise.

FIDELIO

C'est qu'il ne s'agit pas seulement de vous, mais aussi de l'Italie, de cette Italie que vous parliez tout à l'heure de délivrer, et dont vous ne réussiriez qu'à creuser les plaies et à resserrer la chaîne. Croyez-vous donc si aisé de rendre la liberté à vingt millions d'esclaves? Croyez-vous qu'il suffise pour cela de se promener la nuit avec des manteaux couleur de muraille, et de crier à tue-tête contre la tyrannie absente? Si l'entreprise est à ce point facile et certaine, pourquoi donc, je vous prie, ne vous en être pas avisés plus tôt? Pourquoi donc avoir laissé couler tant de pleurs et tant de sang? Pourquoi ces supplices et pourquoi ces exils? Pourquoi tous ces martyrs égorgés? Pourquoi tous ces héros errant sur la terre étrangère? Croyez-en un homme qui a l'expérience de ces choses, le fardeau des révolutions est lourd à soulever et demande des efforts plus sérieux que les vôtres. Ce n'est pas en jouant à la conspiration qu'on sauve les peuples. Je sais bien que l'Italie finira par secouer son engourdissement séculaire, je sais que, comme le Dieu qu'elle adore, elle ressuscitera du tombeau où elle est maintenant couchée. Attendez l'heure du réveil, et alors si votre zèle ne s'est pas refroidi, si votre sang brûle toujours de se répandre pour la cause sacrée, accourez, accourez tous! Il y aura, sous l'étendard de la liberté, assez de place pour tous les dévouements, et sur les champs de bataille assez de périls pour tous les courages. Il sera temps alors de faire éclater les ardeurs de votre enthousiasme. Mais, jusque-là, laissez dormir en paix la grande victime dans le linceul de sa misère, et ne venez, ni troubler son sommeil par des cris impuissants, ni exciter la colère de ses gardiens par de folles tentatives. Du calme et du silence, Messieurs, voilà ce que je vous demande et ce qu'au besoin je vous ordonne.

UN AVOCAT

Mais qui êtes vous donc, après tout, pour nous donner des ordres ?

FIDELIO

Qui je suis ? un homme qui, pour la liberté, a livré plus de combats que vous n'avez dit de paroles, dont les mains ont remué Modène, et Bologne et Ferrare, et la Savoie et la Lombardie ; dont la tête vaut pour l'Autriche dix fois son pesant d'or, et dont le nom enfin est devenu un cri de guerre.

VENAFRO

Ce nom c'est ?

FIDELIO

Libérius !

VENAFRO

Libérius ! (Il se découvre en s'inclinant devant Fidelio.)

TOUS, se découvrant

Libérius !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DIANORA, ZANOBI, soldats

ZANOBI

Vous aviez raison, princesse ; c'est bien Libérius !

FIDELIO

Dianora ! mon Dieu !

ZANOBI, à Fidelio

Je vous arrête, monsieur.

FIDELIO

Trahi par Dianora!

ZANOBI

Et vous aussi, messieurs, je vous arrête.

FIDELIO

Fatale jalousie!

ZANOBI

Soldats, emmenez tout le monde. Pas de résistance, Messieurs, nous sommes en nombre et les fusils sont chargés. Allons ! (Tout le monde sort peu à peu.)

ORLANDO, à Bastiano

Je le disais bien que c'était la nuit aux aventures. (Il sort en silence.)

DIANORA, à Fidelio, qu'elle voit s'éloigner en silence

Eh bien ! quand on me trompe, sais-je me venger, dites, monsieur ?

FIDELIO

Ah ! Psyché ! Psyché ! vous avez renversé la lampe.

(Il s'éloigne avec une tristesse tranquille : Dianora prise d'un doute subit, jette sur lui un regard plein d'incertitude et d'anxiété.)

ACTE QUATRIÈME

Au palais ducal. — Un salon de travail

SCÈNE PREMIÈRE

UBALDO, LEONATA, SERAFINA

LEONATA

Laissez-moi donc tranquille, duc, avec votre métempsychose et votre *statu quo* : tout cela n'a pas le sens commun.

UBALDO

Raillez tant qu'il vous plaira, duchesse; mais les faits sont là pour répondre. Comme je le disais hier au soir à ma cousine, on n'entend plus parler d'aucun désordre, ni particulier, ni public. Tout s'est arrangé suivant mes prévisions et au gré de mes désirs. Il n'y a qu'une seule partie de mon plan qui n'ait pas encore reçu d'exécution. C'est celle dont je vous avais confié le soin, cousine : Dianora n'est pas mariée.

SERAFINA

Elle le sera quand vous voudrez.

UBALDO

Vraiment ?

LEONATA

Sans doute. Vous n'avez qu'à ordonner, elle obéira.

SERAFINA

Ce n'est pas ainsi que je l'entends.

UBALDO

Ni moi non plus. Je ne veux pas forcer la volonté de cette chère enfant.

LEONATA

N'allez-vous pas, maintenant, pour marier cette petite fille, lui demander son goût? On ne m'a pas demandé le mien, à moi, qui la vauz bien, peut-être.

UBALDO, *bas* à Serafina

Le compliment est aussi court que flatteur. Qu'en pensez-vous, cousine?

SERAFINA, *de même*

Ah! la duchesse manie admirablement l'impertinence à deux coups.

UBALDO, *bas*, levant les mains au ciel

Enfin! (*Haut.*) Vous disiez donc, comtesse, que Dianora consentait?

SERAFINA

Des deux mains.

UBALDO

Et c'est, je n'en doute pas, un mari convenable que vous lui avez donné?

SERAFINA

Je vous assure qu'il lui convient beaucoup.

UBALDO

A elle! Mais à nous?

SERAFINA

C'est ce que vous sauriez mieux dire que moi.

UBALDO

Oui, quand vous me l'aurez fait connaître.

SERAFINA

Vous le connaissez.

UBALDO

Son nom?

SERAFINA

Fidelio.

UBALDO

Votre filleul?

SERAFINA

Précisément.

LEONATA

Quelle folie !

SERAFINA

Vous trouvez?

LEONATA

Ce mariage est impossible !

SERAFINA

Pourquoi?

LEONATA

Fidelio n'a pas de fortune.

SERAFINA

Je lui léguerai la mienne.

LEONATA

Pas de nom.

SERAFINA

Pardon, il s'en est fait un, et le plus célèbre de l'Italie.

LEONATA

J'ai voulu dire pas de famille.

SERAFINA

Eh bien ! prenez-le pour neveu, et il en aura une aussi illustre que personne.

UBALDO, à Leonata

Elle a réponse à tout, duchesse.

LEONATA, se levant

Voici une parole à laquelle il n'y a pas de réponse : je ne veux pas.

UBALDO

Elle ne veut pas, comtesse.

SERAFINA

Qu'est-ce que cela ferait, si vous vouliez, vous ?

UBALDO

Mais je ne peux pas vouloir ce que ne veut pas ma femme.

SERAFINA

Pourquoi ?

UBALDO

Pourquoi?... parce que... parce que... (Entre l'huissier de service portant deux épées.)

L'HUISSIER

Monseigneur, voici deux épées que l'on a trouvées ce matin dans le jardin du palais.

UBALDO

Nues ?

L'HUISSIER

Oui, monseigneur, et l'une des deux était légèrement ensanglantée.

UBALDO

Un duel chez moi ! par ma tête ! ce serait fort. Et à qui appartiennent-elles ?

L'HUISSIER

Au chevalier Fidelio, monseigneur.

SERAFINA

En êtes-vous sûr, monsieur ?

L'HUISSIER

Elles portent son chiffre, madame.

UBALDO, se levant avec colère

Vous entendez, comtesse. J'en suis fâché pour vous ; mais je ferai un exemple.

LEONATA

Et vous ferez bien.

SERAFINA, à part

Oh ! la mauvaise tête ! venir ainsi gâter nos affaires ?

UBALDO

Et sait-on avec qui il s'est battu ?

L'HUISSIER

On dit, monseigneur, que c'est avec le comte Orlandini.

LEONATA

Le comte Orlandini !... Et qui a été blessé ?

L'HUISSIER

Le comte, madame.

LEONATA

C'est une horreur. J'espère que Votre Altesse Royale punira sévèrement ce querelleur de Fidelio.

UBALDO

Soyez tranquille, duchesse; je les punirai tous les deux.

LEONATA

Comment! tous les deux! Sévir contre un homme blessé, ce serait odieux.

UBALDO

Il n'avait qu'à ne pas se battre, il n'aurait pas été lessé, et, pour l'avoir été, il n'en reste pas moins coupable et n'en sera pas moins châtié.

LEONATA

Je vous dis que cela n'est pas juste, et, si cela ne vous suffit pas, j'ajouterai que je ne le veux pas.

UBALDO

Du moment où vous ne le voulez pas absolument, c'est une autre affaire. Je ne dis plus rien.

SERAFINA

Mais, mon cousin, accordant la grâce de l'un des adversaires, vous ne pouvez pas refuser celle de l'autre.

UBALDO

Voilà ce que c'est. Écoutez les femmes, et vous ferez de belle politique. Si je laisse impunie une si grave infraction aux lois, que deviendra mon système? Je vous le demande. (Il se tourne vers la duchesse.)

LEONATA

Ma foi, il restera ce qu'il est, une absurdité. (Ubaldo, désappointé, se retourne vers Serafina.)

SERAFINA

Votre Altesse a trop bien réussi pour avoir besoin de se montrer sévère. La clémence convient aux triomphateurs.

UBALDO

Eh bien ! nous étoufferons l'affaire, pour cette fois.
Mais gare au premier délinquant !

L'HUISSIER, rentrant

M. le baron Pagolo prie Votre Altesse Royale de
vouloir bien lui accorder un instant d'audience.

UBALDO

De si bon matin ! C'est contre toutes les règles de
l'étiquette ; cela ne se peut pas.

L'HUISSIER

M. le baron m'a chargé de dire à Votre Altesse
Royale que c'était pour une affaire de la plus grande
importance.

UBALDO

Allons, faites-le entrer. (L'huissier sort.) Mais cela est
d'un mauvais exemple, de déroger ainsi aux habitudes
reçues. Enfin !

L'HUISSIER, annonçant

M. le baron Pagolo !

SCÈNE II

LES MÊMES, PAGOLO

PAGOLO

Monsieur, je demande pardon à Votre Altesse
Royale de la déranger à une heure aussi inaccoutu-
mée ; mais c'est pour vous soumettre un fait qui inté-
resse non-seulement mon honneur, l'honneur d'un de

vos plus fidèles sujets, mais encore la moralité publique, pour laquelle vous montrez une si vive sollicitude.

UBALDO

De quoi s'agit-il donc, Monsieur?

PAGOLO, lui présentant une lettre

Votre Altesse veut-elle bien prendre la peine de lire cette lettre?

UBALDO, prenant la lettre d'un air inquiet

Qu'est-ce que c'est encore que cela? (Il lit en marronnant.) Un rendez-vous! une intrigue d'amour! Par ma couronne!... Et qui a écrit cela?

PAGOLO

La lettre est signée, monseigneur.

UBALDO, lisant

Rosanna! votre femme?

SERAFINA

Mon Dieu!

LEONATA, riant aux éclats

Ah! ah! ah! ah!

UBALDO, furieux

Ventrebleu!

PAGOLO

Monseigneur, je suis venu vous demander...

UBALDO

Vengeance? vous l'aurez.

PAGOLO

Justice seulement, monseigneur. Je veux me séparer de ma femme.

UBALDO

Je la séparerai, non-seulement de vous, mais du monde entier. Elle finira ses jours dans un couvent, pluie et tonnerre!

LEONATA

Une réclusion éternelle ! c'est bien dur.

UBALDO

Pour un adultère, duchesse !

LEONATA

Je ne nie pas la gravité du délit, mais il y a des maris qui sont des circonstances atténuantes. (Elle se remet à rire.)

PAGOLO, entre ses dents

Vienne la révolution, et je t'atténuerai aussi, toi.

LEONATA

Que dites-vous, baron ?

PAGOLO

Madame, je prie votre royal époux de vouloir bien m'expédier l'ordre de réclusion qu'il a daigné me promettre.

UBALDO

A l'instant ! (Il se met à une table pour écrire.)

SERAFINA

Mais, monseigneur, vous ne pouvez condamner cette malheureuse enfant sans l'entendre.

UBALDO, quittant sa plume

Ah ! cela me paraît juste ! Qu'en dites-vous, duchesse ?

LEONATA

Entendez. Entendons. Moi, d'abord, je ne trouve ja mais trop longues les bonnes comédies.

SERAFINA, à Pagolo

Où est Rosanna, monsieur ?

PAGOLO

En bas, dans ma voiture, où elle attend la décision de Son Altesse Royale le duc.

SERAFINA

Monseigneur, permettez que je la fasse venir.

UBALDO

Faites, faites, comtesse.

(La comtesse entr'ouvre la porte et parle à l'huissier, qui s'incline et disparaît.)

UBALDO

Mais tout cela est bien triste. Un duel, un adultère ! Et juste au moment où je m'applaudissais de voir régner partout la tranquillité.

SCÈNE III

LES MÊMES, ZANOBI

ZANOBI, entrant vivement

Monseigneur, daignez m'excuser si je pénètre ici à l'improviste. Je ne pouvais tarder davantage à vous apprendre ce qui se passe.

UBALDO

Comment ? Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Que se passe-t-il encore ?

ZANOBI

Une conspiration, monseigneur.

UBALDO

Hein? J'ai mal entendu. Ce n'est pas possible. Une conspiration?

ZANOBI

Une vaste, une énorme, une effroyable conspiration.

UBALDO

Allons, bien! Il ne manquait plus que cela. Une conspiration!... Vous entendez, duchesse; ma cousine, vous entendez? Des duels, des adultères, des conspirations, tout cela à la fois, dans la même nuit! Mais nous retournons au chaos, ma parole d'honneur. J'en perdrai la tête.

PAGOLO, à part

Il paraît que le four chauffe... bon!

ZANOBI

Que Votre Altesse Royale se rassure. Grâce à ma vigilance, grâce à mon énergie, l'État est sauvé de la ruine qui le menaçait.

UBALDO, respirant

Ah!

PAGOLO, inquiet

Hein?

ZANOBI

J'en ai déjà fini avec les factieux, et il n'y a plus maintenant que des coupables à punir. C'est là-dessus que je venais prendre les ordres de votre Altesse.

PAGOLO, à part

Cela va mal. Diable!

UBALDO

Vous êtes notre sauveur, notre ange gardien, notre... Mon cher Zanobi, vous êtes un grand homme .. laissez-

moi vous embrasser. (Il embrasse Zanobi.) Un pareil service est malheureusement au-dessus de toutes les récompenses.

ZANOBI, modestement

Votre Altesse Royale est trop bonne.

UBALDO

Mais s'il est une chose en mon pouvoir que vous désiriez, mon cher Zanobi, il vous suffira d'une parole pour l'obtenir.

ZANOBI

Je remercie Votre Altesse Royale de cette promesse, et j'aurai l'honneur de la lui rappeler.

UBALDO

Quand vous voudrez. Mais mettez-moi maintenant au fait, racontez-moi les détails de cette incroyable affaire. (Tout le monde, excepté Pagolo, fait cercle autour de Zanobi pour l'écouter.)

ZANOBI

Je n'ai pas voulu inquiéter d'avance Votre Altesse Royale. Mais depuis assez longtemps je savais qu'il se tramait quelque chose. Pendant le cours du mois dernier surtout, un complot jusque-là assez vague, prit une allure plus déterminée et plus menaçante. De deux en deux nuits, il y eut, dans une petite maison du faubourg Saint-Janvier — celle qui porte le numéro 23 — des assemblées qui devenaient à chaque fois plus nombreuses.

UBALDO

En vérité?

ZANOBI

En toute vérité, monseigneur.

UBALDO

Mais à quelle classe appartenait les gens qui se

rendaient à ces conciliabules nocturnes? A la dernière, sans doute?

ZANOBI

A toutes les classes.

UBALDO

C'était donc une révolution qu'ils voulaient faire!

ZANOBI

Une révolution tout entière.

UBALDO

Qui se serait jamais douté de cela?

ZANOBI

Moi, heureusement, monseigneur, et j'agis en conséquence. Je fis surveiller de près, par mes gens, ces infâmes anarchistes, jusqu'à ce qu'ils se fussent bien enfermés. C'était cette nuit qu'ils devaient mettre à exécution leurs abominables projets, et c'est cette nuit que, d'un seul coup de filet, je les ai tous attrapés... devinez où?

UBALDO

Mais probablement dans cette petite maison du faubourg Saint-Janvier, numéro 23?

ZANOBI

Bien loin de là, ma foi! à la villa de Monte-Fiorito.

UBALDO, montrant Pagolo

Chez le baron?

ZANOBI

Précisément!

PAGOLO, à part

Je suis perdu!

ZANOBI

Mais je me hâte d'ajouter que le baron n'en est pas moins complètement innocent.

PAGOLO, à part

Raille-t-il ?

ZANOBI

De l'aveu unanime de tous ceux que j'ai interrogés, il ne savait rien de ce qui se passait chez lui, et ce sont certains de ses amis qui ont abusé de sa confiance pour introduire, lui absent, leurs complices dans sa villa.

PAGOLO, à part

Je respire !

UBALDO

A la bonne heure ! J'aurais été surpris autant que fâché de voir un homme comme le baron ; un homme que j'aime et que j'estime, impliqué dans une aussi odieuse machination.

ZANOBI

Ah ! je crois qu'il y a certains noms qui ne causeront à Votre Altesse Royale ni moins de surprise ni moins de contrariété.

UBALDO

Ces noms, quels sont-ils donc ? Je tremble et je brûle en même temps de les connaître. Dites, dites.

ZANOBI

Parlons du chef d'abord.

UBALDO

C'est ?...

ZANOBI

Libérius !

SERAFINA

Libérius!

UBALDO

Ah ! celui-là ne m'étonne pas. Partout où il y a du trouble on est sûr de le trouver, et c'est, je crois, le démon de la révolte fait homme.

ZANOBI

Vous serez peut-être plus étonné, monseigneur, en apprenant que cet enragé Libérius n'est autre que le poétique Fidélio.

UBALDO

Encore Fidélio ! votre filleul, votre protégé, comtesse !

SERAFINA, à part

Tous les malheurs à la fois !

LEONATA

Je vous fais compliment, cousine, du mari que vous vouliez donner à Dianorá.

UBALDO

Ensuite ?

ZANOBI

Ensuite, il y a le comte Orlando Orlandini.

LEONATA

Orlando !

UBALDO

Votre écuyer, votre protégé, duchesse !

SERAFINA, faisant un salut ironique à Leonata

Manche à manche, cousine.

LEONATA

Il y aura dans nos parties une légère différence. La

vôtre est perdue, et la mienne n'aura été que compromise.

SERAFINA

Comment cela ?

LEONATA

Fidelio aura du bonheur s'il en est quitte pour la prison perpétuelle ; tandis qu'Orlando en sera quitte pour une remontrance.

UBALDO

Qu'est-ce à dire, duchesse ? Croyez-vous que M. le comte Orlandini ait le droit de conspirer, comme de se battre en duel, sans être jamais puni ?

LEONATA

Je ne dis pas qu'il ait aucun droit, mais je dis qu'il ne sera pas puni.

UBALDO

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

LEONATA

Parce que je ne le veux pas.

UBALDO, avec incertitude

Ah !

LEONATA, avec insolence

Ah !

SERAFINA, ironiquement

Ah !

PAGOLO, avec un profond étonnement

Ah !

ZANOBI, avec une soumission forcée

Ah !

LEONATA, sonnant

Huissier ! (L'huissier paraît au fond.) Faites sortir à l'in-

stant de prison M. le comte Orlandini, et amenez-le moi ici! (L'huissier s'incline et sort.)

UBALDO

Passons ; mais les autres me le paieront.

ZANOBI

Après ces messieurs, viennent le marquis Bastiano Librafatta...

UBALDO

Mon capitaine des gardes!...

SERAFINA

Il paraît que chacun a sa part.

ZANOBI

Et le comte Venafro Degl'Uberti.

UBALDO

Mon chambellan!

LEONATA

Mais c'est la part du lion que vous vous faites, mon cher duc, vous abusez de votre position.

ZANOBI

Enfin, il y a le docteur Covelius.

UBALDO

Mon maître de philosophie! et toi aussi!

ZANOBI

Le reste est bon à pendre et pas à nommer.

UBALDO

Ah! miséricorde divine! quelle matinée! quel réveil!

LEONATA

C'est celui de tous les songe-creux, mon cher!

UBALDO, se jetant dans un fauteuil

Un si beau système ! mes plus proches serviteurs ! Je dormais sur un volcan ! Et un philosophe que j'avais fait venir exprès d'Allemagne ! C'est à n'oser plus se fier à personne.

ZANOBI, avec reproche

Ah ! monseigneur !

UBALDO, se levant et lui serrant la main

Oui, j'ai tort ; j'ai tort de me plaindre. Il me reste un ami, deux amis. (Il va à Pagolo.) Ah ! baron, je vous saurais éternellement gré de votre fidélité et de votre dévouement, allez ! Et, pour commencer, je vous promets de faire bonne et prompte justice de votre femme.

PAGOLO

Ah ! monseigneur, je ne mérite pas tant de bontés.

L'HUISSIER

Madame la baronne Pagolo attend les ordres de Son Altesse Royale.

UBALDO, d'une voix terrible

Faites entrer !

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, ROSANNA

ROSANNA, se jetant dans les bras de Serafina

Ah ! madame, protégez-moi !

SERAFINA

Rassure-toi, ma fille. Tu n'as pas seulement ici des juges, mais des amis aussi. N'as-tu rien à dire pour te

justifier ou t'excuser, du moins? Cette lettre, l'as-tu véritablement écrite? (Rosanna baisse la tête sans répondre.)

PAGOLO

Vous voyez, monseigneur, qu'elle se reconnaît coupable.

ROSANNA, vivement

Mon seul crime, mon seul tort, est d'avoir écrit, non pas cette lettre, qui m'a été imposée par la violence, mais une autre...

PAGOLO

Semblable à celle-ci!

UBALDO

Et cette autre?

ROSANNA

Je ne l'ai pas, je ne l'aurais pas envoyée.

PAGOLO

Comment alors est-elle parvenue à son adresse?

ROSANNA

Il faut qu'elle m'ait été dérobée.

PAGOLO

Cela est facile à dire.

ZANOBI, à part

Cela serait facile à prouver.

ROSANNA

Et cette faute n'est qu'une bien légère représaille. C'est monsieur qui a le premier et le plus gravement, Dieu merci! manqué à la foi conjugale.

PAGOLO

Moi?

ROSANNA

Oui, vous. Depuis un mois j'ai la conviction, la certitude, la preuve que vous me trompez. De deux en deux nuits, ne dites pas non, je vous ai suivi avec ma camériste...

PAGOLO, avec effroi

Mais, madame, ce sont là des affaires de ménage qui doivent se débattre...

ROSANNA

Devant les juges que vous nous avez vous-même donnés, monsieur.

ZANOBI, le nez au vent

Continuez donc, madame la baronne. Vous disiez que, de deux en deux nuits, pendant le mois dernier... (Pagolo fait en vain des signes d'intelligence à Rosanna pour l'empêcher de parler.)

ROSANNA

Monsieur sortait de l'hôtel en cachette pour se rendre dans une petite maison.

ZANOBI

Située?...

ROSANNA

Faubourg Saint-Janvier.

ZANOBI

Numéro?

ROSANNA

Vingt-trois.

TOUS, avec surprise

Ah!

PAGOLO, à part

Aïe!

ROSANNA

Eh bien ! à votre tour, répondez, monsieur, qu'alliez-vous y faire ?

PAGOLO

J'allais... j'allais...

UBALDO

Vous alliez y conspirer contre la paix de l'État et l'autorité de votre souverain, monsieur !

ROSANNA

Qu'ai-je fait ?

PAGOLO

Eh ! vous m'avez perdu, madame !

SERAFINA

Ne vous plaignez pas, baron, d'un malheur doublement mérité : vous ne pouvez accuser que vous-même de vos mésaventures.

UBALDO

Et moi qui m'extasiais sur sa fidélité ! Décidément il n'y a plus partout que trahison, démoralisation, désorganisation, et nous sommes arrivés à l'abomination de la désolation.

LEONATA

Décidément, il y a ici une épidémie.

UBALDO

Que je guérirai par des remèdes violents, morbleu ! Comte, écrivez !

(Zanobi s'assoit à une table et se met en devoir d'écrire.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, ORLANDO

ORLANDO, à Leonata

Je me rends à vos ordres, madame.

UBALDO

Silence!

LEONATA, à Orlando, avec un sourire caressant

Écoutez.

UBALDO

Sont condamnés à vingt ans de prison...

TOUS

Vingt ans!

UBALDO

Ouf, ventrebleu! à vingt ans de prison... messieurs le marquis Librafatta, le comte Degl' Uberti, le docteur Covellus, le baron Pagolo...

PAGOLO

Me voilà bien!...

ROSANNA

Mon mari! Mais, monseigneur...

UBALDO

Vous, madame, vous passerez au couvent le reste de votre vie. Les galères ou la potence, à votre choix, comte, pour les autres rebelles, le chevalier Fidelio excepté.

SERAFINA et ROSANNA, avec joie

Ah!

UBALDO

Celui-là, on l'enverra à l'Autriche.

ROSANNA

Mon Dieu!

ZANOBI

Je réponds que l'Autriche sera flattée du présent et ne s'en défera pas de sitôt. (Il présente l'arrêt au duc.)

UBALDO, signant

Ah! je m'y reconnais. C'est une nouvelle révolte des Titans, et ce monsieur Libérius, leur chef, n'est autre que Briarée aux cent bras. Par mon sceptre! je l'enfermerai de nouveau dans une caverne très-profonde, et j'espère que cette fois on n'en entendra plus parler.

LEONATA, à Orlando

Grâce à moi, comte, vous êtes seul épargné...

ORLANDO, baisant la main de la duchesse

Ah! madame, que de reconnaissance!

PAGOLO

Ah! il n'y a pas de justice. Épargné, lui, qui m'a embauché dans la conspiration pour faire la cour à ma femme!

LEONATA, vivement

Hein? que dites-vous?

PAGOLO

Parbleu! c'est à lui qu'elle avait donné rendez-vous.

ORLANDO, avec joie

A moi?

LEONATA, avec fureur

A lui? quelle infamie!

ORLANDO, à part

Diable! voilà le vent qui tourne!

SÉRAFINA

Décidément, cousine, l'avantage vous reste.

LEONATA, avec une rage concentrée

Vous avez raison, comtesse; j'ai sur vous un avantage, celui de ne pas m'obstiner contre l'évidence, et de savoir retirer ma protection aux gens qui en deviennent indignes. Désormais j'abandonne, je recommande même à la sévérité du duc, M. le comte Orlandini : il mérite tous les châtimens.

SÉRAFINA

Pour avoir fait la cour à la baronne? Ah!

LEONATA

N'est-ce donc rien, d'avoir jeté le trouble dans une famille aussi respectable? Et ce n'est pas là son seul crime : il est, en outre, convaincu de s'être battu en duel et d'avoir conspiré contre l'État. En vérité, je ne sais pas comment le duc pourrait encore parler de justice s'il laissait impunis de pareils attentats.

UBALDO

A la bonne heure, duchesse! voilà qui est raisonner, et je vous sais gré de venir ainsi en aide à mon autorité souveraine. Vous entendez, comte, vingt ans de prison pour monsieur comme pour ses amis. Pas d'exception, pas de préférence, tous les coupables subiront leur peine. Et que personne ne parle de clémence : ce serait inutile, n'est-ce pas, duchesse?

(Il prend le bras de la duchesse, qui le suit en jetant à Orlando des regards furieux, et il sort avec l'attitude de Jupiter tonnant.)

SERAFINA

Nous verrons bien. (Prenant Zanobi à part.) Comte, il faut que je vous parle, seule à seul; serez-vous libre dans un quart d'heure?

ZANOBI

Oui, madame.

SERAFINA

Eh bien! dans un quart d'heure, je vous attendrai ici.

ZANOBI

Je me conformerai aux ordres de Votre Altesse. (Serafina sort.) Quelque piège : je serai sur mes gardes.

SCÈNE VI

ROSANNA, ZANOBI, PAGOLO, ORLANDO

PAGOLO, se croisant les bras

Dieu merci! t'y voilà aussi, Orlando, en prison.

ORLANDO

Il me semble, Pagolo, que cela ne vous en fait pas sortir.

PAGOLO

Cela me console à moitié d'y être, et j'espère que nous allons nous y battre.

ORLANDO

Je ne demande pas mieux, ce sera un moyen de tuer le temps.

ROSANNA

Au nom du ciel, monsieur le comte!...

ZANOBI

Rassurez-vous, madame, je réponds de tout. Gardes ! emmenez ces messieurs, et enfermez-les séparément.

(Les soldats se mettent en devoir d'exécuter les ordres de Zanobi.)

PAGOLO

Me priver de mon unique consolation ! Le ciel me vengera ! Je maudis tout le monde !

ORLANDO

Il faut remettre la partie à un autre jour, mon cher, dans vingt ans ! Écrivez-moi un mot la veille, pour m'en faire souvenir.

(Orlando et Pagolo sortent, emmenés chacun de son côté par les gardes.)

ZANOBI

Quant à vous, madame la baronne, vous resterez au palais jusqu'à ce que madame l'abbesse des Camaldules vienne vous chercher. (Il sort après avoir salué Rosanna, qui reste immobile et absorbée.)

SCÈNE VII

ROSANNA, puis DIANORA

ROSANNA, seule

Par quelle fatalité nous trouvons-nous frappés à la fois ? Quel est le démon mystérieux qui promène sur nos têtes le désespoir et la honte ? Et personne qui nous vienne en aide. Notre amie, notre protectrice, la comtesse Serafina elle-même, semble maintenant découragée.

DIANORA, pâle, la tête baissée, se parlant à elle-même

Psyché! Psyché! vous avez renversé la lampe. Au lieu de se justifier il m'accuse. Serions-nous donc, lui l'offensé, et moi la coupable? Mon Dieu! Mais, non, non, c'est impossible. Les faits sont là, certains, précis, incontestables. Sa trahison est aussi flagrante que ma vengeance.

ROSANNA, levant la tête et apercevant Dianora

La princesse Dianora! c'est le ciel qui l'envoie à notre secours.

DIANORA, avec ironie

A votre secours, moi, madame?

ROSANNA

Savez-vous nos malheurs?

DIANORA

Mieux que personne; ils sont mon ouvrage.

ROSANNA

Votre ouvrage? Que voulez-vous dire?

DIANORA

Que c'est moi qui ai dénoncé Fidelio au ministre, et vous à votre mari.

ROSANNA

Vous? ah! princesse, ne vous raillez pas ainsi de ma douleur.

DIANORA

Vous croyez que je raille: regardez-moi.

ROSANNA

Vous êtes pâle.

DIANORA

Comme vous. La colère pâlit aussi bien que la peur.

ROSANNA

Et vous disiez que vous aimiez Fidelio?

DIANORA

Oui, madame, je l'ai aimé, je l'avoue, autant que je le hais maintenant, autant que je vous hais tous deux.

ROSANNA

Et pourquoi nous haïr? Pourquoi nous avoir fait tout ce mal?

DIANORA

Je vous trouve hardie de me le demander.

ROSANNA

Madame, je ne comprends rien ni à votre colère ni à notre malheur. Mais je sais que nous ne méritons ni l'une ni l'autre. Moi, je ne vous ai jamais offensée, et Fidelio vous aime.

DIANORA

Lui!

ROSANNA

Plus que sa vie, plus que moi, plus que tout au monde.

DIANORA

Quand c'est vous qui le dites, je dois le croire, n'est-ce pas?

ROSANNA

Oui, vous devez me croire, et le sauver, si vous le pouvez. Sauvez-le, madame, sauvez-le, je vous en conjure, je vous en supplie!

DIANORA

Vous souffririez donc de le perdre?

ROSANNA

Je sens que mon cœur se briserait.

DIANORA

Eh bien ! tant mieux. J'ai frappé juste, et je vous aurai rendu à tous deux une partie des tourments que vous m'avez fait endurer. N'est-ce pas une belle vengeance de tenir là éplorée et tremblante à ses pieds, toute courbée par la douleur et la honte, la femme qui vous a outragée ; de lui entendre demander, les larmes aux yeux, et de lui refuser, le sourire sur les lèvres, la grâce de l'homme dont elle vous a enlevé l'amour ?

ROSANNA

L'amour ! moi, vous avoir enlevé l'amour de Fidelio ? Ah ! Soyez maudite, madame, pour votre folle jalousie ! Que tous les malheurs qui en doivent résulter retombent sur votre seule tête !

DIANORA

Elle me menace !

ROSANNA, s'en allant

Non, madame, je vous plains.

DIANORA

Est-ce que je me serais trompée ?

ROSANNA

Fidelio mon amour !

DIANORA

Dites, me suis-je trompée, madame ? Tenez, je succombe à la fin. Ayez pitié de moi. Si vous saviez tout ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre ! A mon tour, je vous supplie : éclairez-moi, je ferai tout ce que vous voudrez, je vous donnerai sa vie. Vous m'avez laissé

entendre que Fidelio ne pouvait pas vous aimer : pourquoi ?

ROSANNA

Je ne puis vous le dire.

DIANORA

Vous pleurez. Soyez bonne. Parlez !

ROSANNA

Si je parlais, il me maudirait, lui !

DIANORA

Non. Votre silence le perd ; vos paroles le sauveraient peut-être ; et vous ne pouvez pas le laisser périr dans une prison ou sur un échafaud.

ROSANNA

Ah !

DIANORA

Ses minutes sont comptées, madame... Parlez !

ROSANNA, se jetant à genoux

Pardonne-moi, ma mère ! Je ne l'aurais pas dit pour sauver ma vie.

DIANORA

Eh bien ! achevez donc ! Fidelio...

ROSANNA, d'une voix étouffée

C'est mon frère !

DIANORA, atterrée

Son frère ! Je comprends tout maintenant, mon crime, ma folie, mon malheur ! Ah ! misérable ! misérable que je suis ! Croyez-vous, dites, madame, croyez-vous qu'il puisse me pardonner ?

ROSANNA

Le cœur de Fidelio est un trésor inépuisable. On peut

tout espérer de sa tendresse et de sa bonté. Mais de vous-même, princesse, ne devons-nous rien attendre?

DIANORA

C'est vrai; je pleure au lieu d'agir, aussi lâche dans ma douleur que j'ai été insensée dans ma colère. Je vous remercie de m'avoir fait rougir de mon égoïsme, je vous remercie de m'avoir rappelé mon devoir. Après vous avoir perdus, c'est à moi de vous sauver, et si mes prières, si mes larmes peuvent quelque chose, si ma fortune, si ma vie suffisent à payer votre salut, je vous sauverai. Suivez-moi, venez assister aux efforts de mon repentir, et si je réussis, si j'obtiens votre grâce à tous deux, vous intercéderez pour moi, n'est-ce pas, pour moi qui suis plus condamnée que vous. Venez, ma sœur, venez. (Elle prend la main de Rosanna et sort précipitamment avec elle.)

SCÈNE VIII

SERAFINA, puis ZANOBI

SERAFINA, seule

La manie du système rend le duc intraitable. Il est temps d'employer les grands moyens. A l'idée fixe opposons la peur. Cet endiablé nécromancien de Zanobi tient en réserve, au fond de quelque coffret mystérieux, l'anneau magique devant lequel doit tomber l'opiniâtreté de mon royal cousin. Il s'agit de le faire passer de ses mains dans les miennes. Si j'y parviens, rien n'est perdu. Mais si j'échouais! Eh! ce n'est pas au moment de la lutte qu'il faut songer aux inconvénients de la défaite. (Entre Zanobi.) Voici l'ennemi : ne pensons qu'à vaincre.

ZANOBI, à part

La partie va s'engager : jouons serré. (Haut.) Me voici aux ordres de Votre Altesse Sérénissime.

SERAFINA

Je vous suis reconnaissante, comte, de votre empressement. Il est de bon augure pour la suite de cet entretien.

ZANOBI

Que désire, qu'attend de moi Votre Altesse ?

SERAFINA

Trop, peut-être.

ZANOBI

Trop ! Elle va donc me demander plus que l'impossible ?

SERAFINA

Oui, un vrai service. Vous avez entre les mains certains papiers...

ZANOBI, à part

Nous y voilà !

SERAFINA, continuant

A l'aide desquels vous faites du duc tout ce que vous voulez.

ZANOBI

Je ne sais, madame, en vérité...

SERAFINA

Oh ! mon Dieu, il est inutile de jouer la discrétion ; hormis la duchesse, tout le monde ici sait cela ; si je suis bien informée, ce sont des lettres qui se rapportent à la jeunesse un peu orageuse de mon cousin le duc, dont vous possédiez tous les secrets et partagiez tous les désordres.

ZANOBI, d'un air innocent

Ah! madame, qui a pu vous dire?

SERAFINA

Ne vous défendez pas, comte, vous savez bien que les femmes ont toujours un faible pour les mauvais sujets. (Zanobi se rengorge avec une fatuité modeste.) Eh bien! que me répondriez-vous, comte, si je vous demandais cette correspondance?

ZANOBI

Certainement, je me ferai toujours un devoir d'être agréable à Votre Altesse, mais les papiers qu'elle me demande font toute ma force, toute ma puissance; les lui donner, c'est remettre entre ses mains mon existence entière, et...

SERAFINA, riant

Et vous pensez à Samson s'endormant sur les genoux de Dalilah, n'est-il pas vrai? Mais elle ne lui eût assurément pas arraché un cheveu de la tête si elle eût été... sa femme?

ZANOBI

Sa femme!

SERAFINA, à part

Il est touché!

ZANOBI, à part

Est-ce que? Voyons donc. (Haut.) Que Votre Altesse me pardonne; je ne comprends pas très-bien.

SERAFINA

Chacun de nous a bien souvent refusé de se marier. Eh bien! là, franchement, ne trouvez-vous pas que l'on finit par se lasser du célibat?

ZANOBI

Mais, madame, c'est selon... (A part.) Pour le coup je crois comprendre.

SERAFINA

Je ne prétends pas regretter le passé; mais je commence à m'effrayer de l'avenir. Il arrive un moment où une femme a bien de la peine à administrer seule une fortune de cinq cent mille livres de rente. Cinq cent mille livres de rente, c'est lourd.

ZANOBI

Votre Altesse ne serait donc plus aussi éloignée du mariage?

SERAFINA

Non, peut-être, si je trouvais un mari qui me convint.

ZANOBI

Il ne manque certes pas d'hommes qui se croiraient trop heureux de consacrer leur existence à une femme aussi distinguée que Votre Altesse. Mais ce n'est pas moi qui serais assez téméraire pour aspirer à une pareille félicité.

SERAFINA

Vous auriez peut-être raison si la femme à laquelle je suppose que vous pourriez penser était vaine ou ambitieuse; mais si, au contraire, satisfaite du rang et de la fortune que le sort lui aurait départis, elle ne demandait à un homme qu'un peu de cœur et beaucoup d'esprit, il me semble que personne ne pourrait se présenter avec de plus belles chances que le comte Zanobi.

ZANOBI

Ah! madame, pourquoi n'avez-vous pas dit plutôt un peu d'esprit et beaucoup de cœur? Alors, je vous aurais répondu que, si un dévouement sans bornes et une éternelle affection, basée sur les plus profonds sentiments d'estime, d'admiration, de reconnaissance, pou-

vaient suffire à votre bonheur, personne, plus que moi, n'aurait de droits à cette noble main que je presse sur mes lèvres. (Il se jette à genoux et baise la main de la comtesse.)

SERAFINA, avec émotion

Mon Dieu ! comte, que faites-vous ?

ZANOBI, à part

Je fais fortune !

SERAFINA, à part

Il est pris ! (Haut, et d'un ton langoureux.) Allons ! comte, relevez-vous, de grâce ; si l'on nous surprenait dans l'attitude de deux amoureux, cela serait d'un ridicule mortel.

ZANOBI, avec passion

Arrive que pourra, madame, je brave tout, et ne me relèverai pas que vous ne m'ayez confirmé l'espérance de mon bonheur.

SERAFINA

Je l'avoue en rougissant, cher comte, je ne demande pas mieux. Mais nous n'avons plus de grands parents que nous puissions charger des clauses du contrat ; et il faut bien, en dépit de la poésie, que nous fassions nous-même nos conditions comme des procureurs en litige.

ZANOBI, se levant

Qu'est-il besoin de conditions, chère comtesse ? Est-ce que désormais je ne vous appartiens pas tout entier, corps et âme ?

SERAFINA

Et papiers ?

ZANOBI

Et papiers.

SERAFINA

Ah! (Elle tend la main comme pour prendre possession des papiers.)

ZANOBI, lui baisant la main

Dans le cas où je serai sûr, positivement sûr, d'obtenir ce bonheur que je ne fais encore qu'espérer.

SERAFINA

N'avez-vous pas ma parole?

ZANOBI

Pardon, comtesse; mais vous m'avez dit vous-même que nous devons faire nos affaires en vrais procureurs.

SERAFINA

Voyons! De quoi s'agit-il?

ZANOBI

Papier pour papier: je vous livre un volume de l'écriture du duc, si vous voulez, en échange, me donner deux lignes de la vôtre.

SERAFINA

Une promesse de mariage?

ZANOBI

Vous l'avez dit.

SERAFINA

C'est juste! Donnant, donnant.

ZANOBI

Vous consentez?

SERAFINA

De tout mon cœur. Parler ou écrire, ce sont toujours des paroles.

ZANOBI

Venez donc, chère comtesse, signer le pacte de notre bonheur.

SERAFINA

Volontiers, cher Zanobi : donnez-moi votre bras.

ZANOBI, lui donnant le bras

Voilà mon rôle de mari qui commence.

SERAFINA, souriant avec malice

Il est déjà commencé !

ACTE CINQUIÈME



SCÈNE PREMIÈRE

ZANOBI, FIDELIO, GARDES

ZANOBI

Monsieur le chevalier, Son Altesse Sérénissime la comtesse Serafina a désiré vous voir avant votre départ. Veuillez l'attendre dans cette galerie. Pour laisser à votre entretien toute sa liberté, je prendrai sur moi d'éloigner vos gardes, si vous me promettez sur l'honneur de ne pas chercher à vous échapper.

FIDELIO

Vous avez ma parole, monsieur le comte!

ZANOBI

C'est bien! (Il échange un salut avec Fidelio, et sort en faisant signe aux gardes de le suivre.)

SCÈNE II

FIDELIO, puis DIANORA

FIDELIO, seul

Ce n'est pas seulement à vous, ma noble et excellente amie, qu'il faut dire adieu, mais aussi au bonheur, à la

gloire, à la liberté, à la vie, à tous les biens, à toutes les affections. Adieu, malheureuse et chère patrie! Adieu, sœur bien aimée! Adieu, vous... Tout perdre à la fois, tout perdre par une trahison, par la trahison de la femme à qui l'on avait donné son âme! mourir écrasé par son idole! Hélas! — On vient! — Le temps ne me manquera pas pour m'attendrir sur moi-même. C'est aux autres qu'il faut songer maintenant : il faut rappeler mon courage pour soutenir le leur! Allons, cœur dévoré, comprime ta plainte et ne laisse sortir que des paroles de consolation. Il est temps que l'homme se cache sous le masque du héros. (Dianora entre.) Dianora! c'est le dernier coup.

(Tremblante et affaissée sur elle-même, le visage couvert d'une pâleur mortelle, Dianora s'approche à pas lents de Fidelio et finit par tomber à genoux devant lui. Fidelio la relève, la fait asseoir, s'éloigne de quelques pas et reste debout, immobile et silencieux. Quelques minutes s'écoulent, pendant lesquelles on n'entend rien que les sanglots de Dianora.)

DIANORA

Vous ne voulez rien me dire?

FIDELIO

Vous avez mis le deuil dans vingt familles, dévoué ma tête à la proscription, brisé l'avenir de ma sœur, troublé les cendres de ma mère, et tout cela sur un soupçon dont vous connaissez maintenant l'injustice. Quelles paroles vous adresser? Des consolations? J'en ai plus besoin que vous. Des reproches? Je ne puis croire que vous m'ayez laissé ce triste soin.

DIANORA

Vous avez raison. Mon cœur s'est fait justice, une terrible justice, et personne ne sera plus sévère pour moi que je ne le suis moi-même.

FIDELIO

Il était donc au moins inutile de nous voir, et ce que nous avons de mieux à faire maintenant, c'est de nous séparer.

DIANORA

Nous séparer ! voilà le seul malheur que je redoute désormais, le seul châtement auquel je ne saurais me résigner.

FIDELIO

Votre volonté ni la mienne ne peuvent rien contre la nécessité. Vous savez que l'on va me conduire en Autriche.

DIANORA

Oui, mon oncle est inflexible. Ni mes prières, ni mes larmes, ni promesses, ni menaces, ni sacrifice, rien n'a pu l'émouvoir. Mais s'il est le maître de votre liberté, il ne l'est pas de la mienne. Je vous suivrai.

FIDELIO

Me suivre !

DIANORA

On ne peut empêcher une femme de suivre son mari.

FIDELIO

Que dites-vous ?

DIANORA

Vous m'aviez offert de partager votre vie, quand elle était heureuse ; permettez-moi de la partager maintenant que je l'ai condamnée au malheur. Oui, ma faute est un titre à la faveur que je sollicite à mains jointes. Vous ne pouvez m'enlever le seul moyen qui me reste de me réhabiliter dans ma propre estime ; vous ne pouvez me refuser cette dernière ressource, cette triste espérance, ce droit suprême de l'expiation, qu'on ne re-

fuse pas aux plus grands criminels. Laissez-moi vous suivre, laissez-moi souffrir, laissez-moi mourir avec vous.

FIDELIO

Je vous remercie de votre dévouement, mais je ne puis accepter un pareil sacrifice.

DIANORA

Il n'y a là ni dévouement ni sacrifice. Je serai plus heureuse avec vous sur la paille d'un cachot que sur un trône sans vous. Vous vous taisez? Ah! malheureuse! je le vois bien, vous ne m'aimez plus.

FIDELIO

Pourquoi vous le cacher? Mon amour durera autant que ma vie.

DIANORA

Qu'entends-je?

FIDELIO

Vous étiez ma dernière espérance, vous serez mon dernier regret.

DIANORA

Alors, cette grâce que j'implore du plus profond de mon cœur, que j'achèterais sans hésiter au prix de tout mon sang, cette grâce ne m'est pas refusée, dites, Fidelio! Je serai votre femme, n'est-ce pas? Il me sera permis, n'est-ce pas? de partager votre destinée, quelle qu'elle soit? Exil, prison, supplice, tout sera commun entre nous; et si un jour le ciel, touché de mon repentir...

FIDELIO

Détrompez-vous, Dianora. Que je vive ou que je meure, libre ou captif, heureux ou malheureux, tout n'en est pas moins fini entre nous.

Fini !

DIANORA

A jamais.

FIDELIO

DIANORA

Vous ne pouvez me pardonner ?

FIDELIO

Si, et du fond de mon âme. L'inquiétude, la défiance, la jalousie étaient en vous; elles en sont sorties, cela était naturel; je l'avais prévu, je l'avais prédit. Je ne puis donc vous en vouloir. Mais si le cœur oublie, l'esprit se souvient; la colère peut s'apaiser, mais la science est implacable. Je sais maintenant, je sais de quoi vous êtes capable. Je sais que partout et toujours, dans le bonheur comme dans l'infortune, au fond d'une prison de même qu'au sein de la liberté, malgré mes efforts et malgré les vôtres, nos deux âmes blessées garderaient un éternel ferment de discorde; je sais qu'entre une nature défiante et un caractère ombrageux il n'y a point de convenance, point de conciliation, point de paix possibles; je sais que, parfois à raison et parfois à tort, mais sans cesse, je croirais mes actions épiées, ma pensée soupçonnée, mes paroles interprétées, mon silence traduit, et que la sécurité manquerait à mes larmes aussi bien qu'à mon sourire; je sais enfin que, brisé dans des luttes perpétuelles, notre amour se changerait en haine. Plutôt que d'en arriver là, croyez-moi, il vaut mieux en rester aux regrets. Jusqu'à mon dernier jour, je pleurerai votre perte, mais jamais je ne reviendrai à vous.

DIANORA

Je sens que je ne vous ferai plus souffrir. La leçon a été trop sévère pour ne pas me corriger.

FIDELIO

Où les causes subsistent, les effets reviennent.

DIANORA

Vos calmes et tristes paroles, Fidelio, me font plus de mal que les plus durs reproches, que les plus sanglantes injures; vous ne m'ôtez pas seulement l'espérance, vous m'ôtez jusqu'à l'illusion du rêve.

FIDELIO

Ce n'est pas ma faute. Je suis calme comme le désespoir et triste comme la vérité.

DIANORA

Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi!

FIDELIO

Voici la comtesse Serafina, avec laquelle je dois avoir une dernière entrevue. Adieu, adieu pour jamais!

(Il s'éloigne.)

DIANORA

Pour jamais!

SCÈNE III

LES MÊMES, SERAFINA

DIANORA, se jetant dans les bras de Serafina

Vous l'entendez, ma tante, pour jamais!

SERAFINA

Ne désespère pas, ma fille : la vie a bien des retours

DIANORA

Que voulez-vous dire?

SERAFINA

Tu le sauras bientôt. Va m'attendre dans mon appartement, et reviens quand sonnera l'Angelus.

DIANORA

Et jusque-là?

SERAFINA

Prie Dieu d'envoyer aux hommes un peu de sa clémence. (Dianora sort.) Le duc va venir, il faut que je lui parle avant de te faire mes adieux. Passe dans ce salon; je te ferai bientôt appeler. (Fidelio entre dans le salon à droite.)

SCÈNE IV

SERAFINA, UBALDO

UBALDO

Vous m'avez fait demander un entretien, comtesse. Que voulez-vous?

SERAFINA

Il y a un mois, Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'interroger, moi, pauvre ignorante, sur un système de philosophie, et, qui plus est, sur un plan de gouvernement. Aujourd'hui je viens tout simplement la prier de me donner son avis sur une petite histoire que je vais lui conter.

UBALDO

Vous savez, ma cousine, combien je désire vous être agréable. Mais votre histoire...

SERAFINA

Vous intéressera, j'en suis sûre, si vous avez la pa-

tience, de l'écouter. Tout en est curieux, jusqu'à la manière dont je l'ai apprise. Il y a une trentaine d'années environ que j'en connais la moitié, et c'est tout à l'heure seulement, à l'improviste et par hasard, que j'ai découvert l'autre dans de vieux papiers de famille.

UBALDO, s'asseyant

Je vous écoute.

SERAFINA, s'asseyant

Il y avait une fois; je ne sais si vous aimez ce qui est ancien et je commence à la façon de nos pères; il y avait une fois un prince jeune, beau et naturellement très-porté à l'amour. Malheureusement des nécessités politiques l'avaient marié contre son gré à une princesse, jeune tout au plus, très-peu belle et incapable, sinon de ressentir, au moins d'inspirer l'amour.

UBALDO

Ah! ah!

SERAFINA

Vous voyez que mon histoire n'a jusqu'à présent rien d'in vraisemblable. Le prince aurait donc été fort à plaindre, s'il eût été réduit à la portion conjugale. Mais les appétits royaux trouvent toujours pâture. Bien des victimes furent immolées aux passions de notre héros. Parmi les plus nobles, parmi les plus belles, s'en trouvait une dont la destinée vous semblera intéressante. C'était une jeune fille de grande maison et d'excellents principes. Le prince s'en était vivement épris. Mais il lui était difficile, pour ne pas dire impossible, d'en faire simplement, comme des autres, sa maîtresse. Il s'introduisit donc auprès d'elle sous un faux nom, et, pour lui faire agréer, pour lui faire partager sa passion, lui jura de l'épouser.

UBALDO, tressaillant

De l'épouser!

SERAFINA

Vous trouvez comme moi, n'est-ce pas, l'expédient un peu louche. Mais, que voulez-vous? quand on est prince, amoureux et marié! Toujours est-il que la pauvre jeune fille, qui avait la simplicité de croire aux serments, se livra sans réserve à son soi-disant fiancé. Elle fut quelque temps heureuse dans ses clandestines amours, heureuse au moins de ce bonheur que donne l'ivresse. Sa confiance faisait taire ses remords. Mais le réveil fut terrible. Un jour, à l'église, pendant une cérémonie religieuse, elle vit passer le prince au milieu de sa cour, et reconnut en lui...

UBALDO

Son amant?

SERAFINA

Précisément! Votre Altesse comprend à demi-mot.

UBALDO, se levant

Et je puis vous dire le reste. La jeune fille ne voulut plus revoir le prince, quoi que celui-ci pût dire et faire, et chacun d'eux passa de son côté plusieurs années dans le chagrin et la solitude, car des deux côtés l'amour était le même. Puis, la jeune fille se maria et le prince reprit sa vie dissipée. N'est-ce pas là votre histoire?

SERAFINA

Pas tout entière, duc.

UBALDO

Comment?

SERAFINA

Cette terrible découverte fut suivie d'une autre plus terrible encore : la jeune fille était mère.

UBALDO

Que me dites-vous là?

SERAFINA

La partie de l'histoire que vous ignoriez.

UBALDO

Et pourquoi ne me le fit-elle pas savoir? me croyait-elle assez misérable pour abandonner mon enfant?

SERAFINA

Non, mais sa fierté l'empêcha de demander secours à celui qui l'avait trompée. Elle avait d'ailleurs besoin du plus grand secret : son père l'aurait tuée s'il eût connu sa faute. Heureusement, elle avait une amie sûre et dévouée!

UBALDO

Vous, ma cousine?

SERAFINA

Oui. Elle me révéla son malheur, sa faute, tout, excepté le nom de son séducteur, qu'elle s'obstina à me taire. Je réussis à la sauver, en la conduisant dans la plus retirée de mes villas, et j'élevai son enfant en secret.

UBALDO

Cet enfant?...

SERAFINA

C'est Fidelio.

UBALDO

Fidelio, mon fils! Fidelio, ce noble jeune homme.

SERAFINA, souriaut

Vous le traitiez ce matin de monstre, de Briarée aux cent bras!

UBALDO

Je ne savais pas alors que j'étais son père. Un héros!

SERAFINA

Dites un demi-dieu, puisqu'il est fils de Jupiter.

UBALDO

Riez, riez, cousine, vous en avez le droit ; moi je
meure de joie.

SERAFINA

Heureux homme, qui se trouve récompensé par où il
a péché!

UBALDO

Mais nous perdons du temps, cousine. Allons!

SERAFINA

Quoi faire?

UBALDO

Le chercher, le délivrer, l'embrasser, mon fils!

SERAFINA

Un instant, un instant, duc! j'ai auparavant deux
choses à vous demander.

UBALDO

Lesquelles?

SERAFINA

D'abord une récompense pour moi.

UBALDO

Je vous l'accorde.

SERAFINA

Merci. (Elle sonne, entre l'huissier de service.) Son Altesse
royale vous ordonne de faire amener ici tous les pri-
sonniers. Allez vite. (L'huissier sort.)

UBALDO

Que voulez-vous donc faire, comtesse?

SERAFINA

Annoncer à ces pauvres gens que vous leur faites grâce.

UBALDO

Mais je ne leur fais point grâce. Des scélérats endurcis, qui ont conspiré contre la sûreté de l'État. Ils méritent la corde.

SERAFINA

Non, des écoliers turbulents, coupables seulement de tapage nocturne; ils méritent tout au plus les fêrules, et je me charge de les leur donner. C'est là ma récompense.

UBALDO

Après tout, vous avez raison. Cela fera plaisir à mon fils.

SERAFINA

Maintenant l'autre chose.

UBALDO

De quoi s'agit-il?

SERAFINA

D'une promesse.

UBALDO

Encore?

SERAFINA

C'est pour vous que je vous la demande. Promettez-moi de faire, à la première occasion et pour toujours, rentrer dans le devoir mon acariâtre cousine.

UBALDO, inquiet

Ma femme?

SERAFINA

Oui, votre femme. Tant qu'elle restera la maîtresse.

personne ici ne pourra vivre tranquille, vous moins qu'un autre.

UBALDO, incertain

C'est vrai; mais...

SERAFINA

Il faut en finir avec sa tyrannie. La voici justement qui s'avance dans toute la majesté de son impertinence. Le moment est venu pour vous de vaincre ou de mourir. J'ai entre les mains, avec votre correspondance, la preuve de tous vos péchés de jeunesse. Je vous déclare que, si vous vous conduisez mal devant l'ennemi, je vous livre à lui, poings liés et poitrine découverte. Ainsi, montrez du courage, ne fût-ce que par peur.

UBALDO, tremblant

Soyez tranquille!

SCÈNE V

LES MÊMES, LEONATA

LEONATA

L'huissier vient de me dire qu'on allait amener ici tous les prisonniers. C'est pour en finir avec eux, je suppose?

UBALDO

Oui, duchesse; oui, je vais en finir.

LEONATA

C'est heureux. Vous n'avez rien changé à vos décisions de ce matin? (Ubaldo hésite à répondre, Serafina lui fait des signes d'encouragement.) Les peines restent les mêmes?

SERAFINA, bas

Allons donc!

UBALDO

Non, duchesse, non... (La duchesse se retourne avec vivacité.) pas précisément les mêmes.

LEONATA

Ah!

SERAFINA

Je le crois bien, duchesse, que ce n'est pas précisément la même chose.

UBALDO, bas et vite

Taisez-vous donc, cousine.

SERAFINA, de même

Il faut bien que je parle, puisque vous ne parlez pas, vous.

LEONATA

Qu'y a-t-il donc de nouveau?

SERAFINA

Une amnistie générale.

LEONATA

Quelle plaisanterie!

SERAFINA

Demandez au duc.

LEONATA

Serait-il vrai?

UBALDO, timidement

Puisque ma cousine le dit, il faut le croire.

LEONATA

Comment, duc ! après ce que vous aviez dit ce matin !

UBALDO

Ma bonne amie, j'ai réfléchi.

LEONATA

Réfléchi, vous ? Et depuis quand ?

SERAFINA, bas

Vous vous laissez insulter.

UBALDO

Ces paroles, duchesse, me semblent dures.

LEONATA

En vérité ?

SERAFINA, bas

C'est trop fort !

UBALDO

Mais, duchesse...

LEONATA

Il n'y a pas de : « Mais, duchesse ». Vous m'avez promis de me débarrasser de tous ces gens-là, et vous m'en débarrasserez.

UBALDO

Cependant...

LEONATA

Assez de raisons. Je le veux, entendez-vous, je le veux.

SERAFINA, bas

Si vous cédez, je vous livre.

UBALDO

Eh bien !

LEONATA

Eh bien ! quoi ?

UBALDO

Eh bien ! moi, je ne veux pas.

SERAFINA, bas

Bravo !

LEONATA

Vous ne voulez pas ?

UBALDO

Tant pis ! je l'ai dit.

LEONATA

Vous ne voulez pas ? — C'est la première fois.

UBALDO, s'animant

Mais ce ne sera pas la dernière. Ah ! voilà trop longtemps que cela dure. Voilà trente ans que vous me contrariez, que vous me molestez, que vous me tyrannisez de toutes les manières, et j'en ai assez, ventrebleu ! J'en ai assez.

SERAFINA, bas

Très-bien ! très-bien !

LEONATA

Mais, monsieur...

UBALDO, exaspéré

Il n'y a pas de : « Mais, monsieur » ; je suis las d'obéir quand c'est à moi de commander. Oui, madame, je suis homme et souverain ; je porte le sceptre et la barbe, mille tonnerres ! Je le ferai voir désormais à tout le monde, et à vous la première, qui n'êtes que ma première sujette et ma première servante.

SERAFINA, *bas*

De mieux en mieux.

LEONATA

Moi, votre servante ! moi, Leonata Barberino ! quelle indignité ! j'en mourrai de chagrin ! (Elle se met à pleurer.)

UBALDO

Ah ! vous pouvez pleurer tant que vous voudrez ; cela m'est bien égal ; cela m'amuse, au contraire. Pleurez, pleurez, duchesse. J'ai assez enragé ; à votre tour.

LEONATA

Je porterai plainte contre vous, monsieur le duc.

UBALDO

Et à qui, s'il vous plaît, madame la duchesse ?

LEONATA

A mon auguste et puissant protecteur, l'empereur d'Autriche.

UBALDO

Je m'en moque pas mal, de votre Empereur d'Autriche ! Je ne me mêle pas de ses affaires, et je prétends qu'il ne se mêle pas des miennes. Un souverain peut, aussi bien qu'un charbonnier, ce me semble, être maître chez lui.

LEONATA, *se levant*

Eh bien ! nous verrons.

UBALDO

Tout ce que vous voudrez.

SERAFINA, *bas à Leonata*

Cousine, ne faites pas de bruit, ou l'on pourrait en faire aussi. Le duc a déjà des soupçons...

LEONATA

Sur qui?

SERAFINA

Sur Orlando.

LEONATA, pâissant

Sur Orlando?

SERAFINA

Oui, croyez-moi, évitez un scandale. (Elle s'éloigne.)

LEONATA

Je vois que je n'ai plus rien à espérer de vous, monsieur le duc. Victime de votre injustice et de votre tyrannie, je ferai rougir mon persécuteur par ma résignation.

SERAFINA, à part

J'en étais sûre !

LEONATA

Oui, je saurai supporter mon malheur en princesse couronnée, sans faiblesse et sans plainte.

UBALDO

C'est heureux !

LEONATA

Maintenant, comme je ne veux pas troubler par ma présence la scène touchante qui va avoir lieu, je vous demande la permission de me retirer dans mes appartements.

UBALDO, avec un geste superbe

Je vous l'accorde. Allez ! (Leonata sort.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LEONATA.

UBALDO, triomphant

Eh bien ! cousine, êtes-vous contente de moi ?

SERAFINA

Enthousiasmée !

UBALDO

Moi, l'homme du *statu quo*, j'ai fait une révolution ; moi, l'homme de la paix, j'ai fait la guerre ; je me sens capable de tout, j'ai vaincu ma femme.

SERAFINA

Oui, Junon est domptée, et vous êtes à cette heure un vrai Jupiter. La tranquillité va rentrer dans l'Olympe et le bonheur avec elle. Allez jouir de votre triomphe dans les bras de votre fils. (Elle conduit Ubaldo vers le salon à droite dont elle ouvre la porte.)

UBALDO

Fideliol mon cher enfant ! (Il entre dans le salon, dont Serafina referme la porte eu souriant.)

SCÈNE VII

SÉRAFINA, ZANOBI, ORLANDO, PAGOLO, BASTIANO,
VENAFRO, COVELIUS, et les autres prisonniers

SERAFINA

Messieurs, Son Altesse Royale Monseigneur le duc

m'a chargée de vous annoncer que, sur les pressantes sollicitations de sa nièce bien-aimée, la princesse Dianora, elle faisait grâce à tout le monde.

LES PRISONNIERS

Vive le Duc! Vive la princesse Dianora!

SERAFINA

Mais Son Altesse met à cette insigne faveur les conditions que je vais vous dire. D'abord, tous les condamnés promettent de se montrer plus sages à l'avenir.

LES PRISONNIERS

Nous le jurons!

VENAFRO, à Orlando

Tu les entends, toujours prodigues de serments et de démonstrations!

SERAFINA, continuant

Et paieront solidairement une amende de mille ducats au profit des pauvres. (Silence général.)

ORLANDO, à Venafro

Leur enthousiasme diminue; ils lâchent plus volontiers des paroles que des écus.

SERAFINA

Messieurs le comte Orlandini, le marquis Librafatta, le comte Degl'Uberti, iront voyager pendant trois ans pour se former le jugement.

ORLANDO

Moi, j'irai en France étudier la théorie de la mystification politique.

SERAFINA

Monsieur le docteur Covelius retournera en Allemagne pour y appliquer ses belles découvertes : les grands hommes se doivent à leur patrie.

COVELIUS, à part

O génie ! seras-tu toujours méconnu ?

SERAFINA, faisant signe à Pagolo de s'approcher

Baron ! vous vous réconcilierez avec votre femme.

PAGOLO

Je ne demande pas mieux, madame la comtesse, si elle y consent.

SERAFINA

Je me charge de la ramener. Seulement, rappelez-vous qu'il est également dangereux de conspirer contre l'Etat et de se cacher de sa femme ; des deux côtés on compromet sa tête. (Pagolo se retire l'oreille basse.)

ZANOBI, s'approchant de Serafina, un billet à la main et le sourire sur les lèvres

Eh bien ! comtesse, vous avez réussi au gré de vos vœux ?

SERAFINA

Grâce à vous, comte, et je vous en remercie.

ZANOBI

Daignerez-vous maintenant exaucer les miens, en tenant votre promesse, en m'accordant votre main ?

SERAFINA

Quand vous voudrez. Je suis trop heureuse d'avoir

mis la main sur un cœur comme le vôtre pour le laisser échapper. Je ne saurais mettre en doute le désintéressement de votre affection, maintenant que je ne possède plus rien.

ZANOBI, devenant sérieux

Comment cela ?

SERAFINA

J'ai fait, il y a une heure, par devant notaire, donation de tous mes biens à mon filleul, le chevalier Fidelio.

ZANOBI, avec un sourire forcé

Comtesse, vous n'en restez pas moins la plus spirituelle des femmes.

SERAFINA, riant de bon cœur

Des vieilles filles, vous voulez dire, Pauvre comte, votre billet ne vaut pas même celui de La Châtre.

(Zanobi déchire le billet.)

BASTIANO

Décidément, il pleut des épigrammes.

ORLANDO

Il n'y aura pas de jaloux ; chacun a eu sa part.

SERAFINA

Maintenant, messieurs, adieu. Vous êtes tous libres.

(Tout le monde sort, excepté Serafina. On entend sonner l'Angelus.)

SCÈNE VIII

SERAFINA, DIANORA, UBALDO, FIDELIO

DIANORA, entrant d'un côté, Ubaldo s'avance, appuyé au bras de Fidelio.)

Eh bien ! ma tante ?

SERAFINA

Fidelio, c'est aujourd'hui jour d'indulgence plénière.

(Fidelio s'arrête et détourne la tête sans répondre.)

DIANORA

Il me l'avait dit, hélas ! qu'il était implacable.

L'HUISSIER, entrant

Monseigneur, madame l'abbesse des Camaldules vient chercher la dame qui doit entrer au couvent.

UBALDO

Dites à madame l'abbesse qu'elle peut s'en retourner comme elle est venue. Personne aujourd'hui ne la suivra. (L'huissier sort.)

DIANORA

Pardonnez-moi, mon oncle, moi je la suivrai. (Ubaldo et Serafina poussent une exclamation de surprise; Fidelio se retourne vivement.) Je vais consacrer au repentir une vie dont l'amour ne veut pas. Repoussée par Fidelio, je ne puis aller qu'à Dieu. Psyché est morte : que le ciel ait pitié de Dianora ! (Elle s'éloigne en chancelant, le visage baigné de larmes.)

SERAFINA, à Fidelio

Il faut beaucoup pardonner à qui aime beaucoup, et tu vois si elle t'aime.

(En ce moment, l'abbé de service entre, le cierge à la main, et s'avance vers la madone. Fidelio lui prend le cierge des mains, et, au moment où Dianora jette vers lui un dernier regard, rallume un cierge. Dianora pousse un cri de joie et se précipite dans les bras de Fidelio.)

SERAFINA

Où l'amour païen restait implacable, l'amour chrétien pardonne. Vous le voyez, cousin, il n'y a dans ce monde rien de vraiment absolu, pas plus les systèmes que les rois.

FIN